

~~18~~

Collection complète de Euvers

T. 16
a. 1

LA
RAISON
PAR
ALPHABET.

PREMIERE PARTIE.

~~15~~

840

19164



LA RAISON

P A R

ALPHABET.

Septième édition revue , corrigée & augmentée
par L'AUTEUR.

PREMIERE PARTIE.

A—I.



M. DCC. LXX.

1770



P R E F A C E

De l' Edition qui a précédé celle-ci immédiatement.

IL y a déjà six éditions de ce Dictionnaire, mais toutes incomplètes & informes; nous n'avions pû en conduire aucune. Nous donnons enfin celle-ci, qui l'emporte sur toutes les autres pour la correction, pour l'ordre, & pour le nombre des articles. Nous les avons tous tirés des meilleurs auteurs de l'Europe, & nous n'avons fait aucun scrupule de copier quelquefois une page d'un livre connu, quand cette page s'est trouvée nécessaire à notre collection. Il y a des articles tout entiers de personnes encor vivantes, parmi lesquelles on compte de savans pasteurs. Ces morceaux sont depuis longtems assez connus des savans, comme *Apocalypse*, *Christianisme*, *Messie*, *Moïse*, *Miracles* &c. Mais dans l'article *Miracles*, nous avons ajouté une page entière du célè-

6 P R E F A C E.

bre docteur Midleton bibliothécaire de Cambridge.

On trouvera aussi plusieurs passages du savant Evêque de Gloucester Warburton. Les manuscrits de Mr. Du Marfay nous ont beaucoup servi ; mais nous avons rejeté unanimement tout ce qui a semblé favoriser l'Epicuréisme. Le dogme de la Providence est si sacré, si nécessaire au bonheur du genre humain, que nul honnête homme ne doit exposer les lecteurs à douter d'une vérité qui ne peut faire de mal en aucun cas, & qui peut toujours opérer beaucoup de bien.

Nous ne regardons point ce dogme de la providence universelle comme un systême, mais comme une chose démontrée à tous les esprits raisonnables ; au contraire, les divers systêmes sur la nature de l'ame, sur la grace, sur des opinions métaphysiques, qui divisent toutes les communions, peuvent être soumis à l'examen : car puisqu'ils sont en contestation depuis dix-sept cent années, il est évident qu'ils ne portent point avec eux le caractère de certitude ; ce sont des énigmes que chacun peut

deviner selon la portée de son esprit.

L'article *Genèse* est d'un très habile homme favorisé de l'estime & de la confiance d'un grand Prince : nous lui demandons pardon d'avoir accourci cet article. Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous ont pas permis de l'imprimer tout entier, il aurait rempli près de la moitié d'un volume.

Quant aux objets de pure littérature, on reconnaîtra aisément les sources où nous avons puisé. Nous avons tâché de joindre l'agréable à l'utile, n'ayant d'autre mérite, & d'autre part à cet ouvrage que le choix. Les personnes de tout état trouveront de quoi s'instruire en s'amusant. Ce livre n'exige pas une lecture suivie ; mais à quelque endroit qu'on l'ouvre, on trouve de quoi réfléchir. Les livres les plus utiles sont ceux dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié ; ils étendent les pensées dont on leur présente le germe ; ils corrigent ce qui leur semble défectueux, & fortifient par leurs réflexions ce qui leur paraît faible.

Ce n'est même que par des person-

nes éclairées que ce livre peut être lû ; le vulgaire n'est pas fait pour de telles connaissances ; la philosophie ne fera jamais son partage. Ceux qui disent qu'il y a des vérités qui doivent être cachées au peuple , ne peuvent prendre aucune allarme ; le peuple ne lit point ; il travaille six jours de la semaine , & va le septième au cabaret ; en un mot , les ouvrages de philosophie ne sont faits que pour les philosophes , & tout honnête homme doit chercher à être philosophe sans se piquer de l'être.

Nous finissons par faire de très-humbles excuses aux personnes de considération qui nous ont favorisés de quelques nouveaux articles , de n'avoir pû les employer comme nous l'aurions voulu ; ils sont venus trop tard. Nous n'en sommes pas moins sensibles à leur bonté , & à leur zèle estimable.



LA RAISON

P A R

A L P H A B E T.

A B B É.



U allez-vous, Monsieur l'Abbé? &c. Savez-vous bien qu'Abbé signifie Père? Si vous le devenez, vous rendez service à l'Etat; vous faites la meilleure œuvre sans doute que puisse faire un homme; il naîtra de vous un être pensant. Il y a dans cette action quelque chose de divin.

Mais si vous n'êtes Monsieur l'Abbé que pour avoir été tonsuré, pour porter un petit colet, un manteau court, & pour attendre un bénéfice simple, vous ne méritez pas le nom d'Abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au supérieur qu'ils élifaient. L'Abbé était leur père

spirituel. Que les mêmes noms signifient avec le tems des choses différentes ! L'Abbé spirituel était un pauvre à la tête de plusieurs autres pauvres. Mais les pauvres pères spirituels ont eu depuis, deux cent, quatre cent mille livres de rente ; & il y a aujourd'hui des pauvres pères spirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait ferment d'être pauvre, & qui en conséquence est souverain ! on l'a déjà dit, il faut le redire mille fois, cela est intolérable. Les loix réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, & les véritables pauvres sans vêtement & sans nourriture poussent des cris au ciel à la porte de Mr. l'Abbé.

Mais j'entends Messieurs les Abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne, qui disent, Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs ? pourquoi ne serons-nous pas princes ? les évêques le font bien. Ils étaient originellement pauvres comme nous, ils se sont enrichis, ils se sont élevés ; l'un d'eux est devenu supérieur aux rois : laissez-nous les imiter autant que nous pourons.

Vous avez raison, Messieurs, envahissez la terre ; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare ; vous avez profité des tems d'ignorance, de superstition, de démence, pour nous dépouiller de nos héritages & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraisser de la substance des malheureux ; tremblez que le jour de la raison n'arrive.

A B R A H A M.

ABRAM est un de ces noms célèbres dans l'Asie mineure, & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoastro dans la Perse, Hercule en Grèce, Orphée dans la Thrace, Odin chez les nations septentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité, que par une histoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'histoire profane; car pour celle des Juifs nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous détestons, comme l'histoire de ce peuple a été visiblement écrite par le Saint-Esprit lui-même, nous avons pour elle les sentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adressons ici qu'aux Arabes; ils se vantent de descendre d'Abraham par Ismaël; ils croient que ce patriarche bâtit la Mecque, & qu'il mourut dans cette ville. Le fait est que la race d'Ismaël a été infiniment plus favorisée de Dieu que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs Arabes ont été prodigieusement supérieurs aux voleurs Juifs. Les descendans de Jacob ne conquièrent qu'un très petit pays qu'ils ont perdu; & les descendans d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un Empire plus vaste que celui des Romains, & ont chassé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appelaient la terre de promesse.

A ne juger des choses que par les exemples de nos histoires modernes , il serait assez difficile qu'Abraham eût été le père de deux nations si différentes ; on nous dit qu'il était né en Caldée , & qu'il était fils d'un pauvre potier , qui gagnait sa vie à faire des petites idoles de terre. Il n'est guères vraisemblable que le fils de ce potier soit allé fonder la Mecque à quatre cent lieuës de là sous le tropique , en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant , il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie ; & s'il ne fut qu'un pauvre homme , comme on nous le dépeint , il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse , rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Aran après la mort de son père Tharé le potier. Mais la même Genèse dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante & dix ans , ce Tharé vécut jusqu'à deux cent cinq ans , & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de son père. A ce compte il est clair par la Genèse même qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Palestine. Pourquoi y alla-t-il ? Pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée aussi éloignée , aussi stérile & pierreuse que celle de Sichem ? La langue Caldéenne devait être fort différente de celle de Sichem , ce n'était point un lieu de commerce ; Sichem est éloigné de la Caldée de plus

A B R A H A M.

de cent lieuës : il faut passer des déserts pour y arriver : mais Dieu voulait qu'il fit ce voyage ; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ses descendans plusieurs siècles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem , que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre Il y a deux cent lieuës de Sichem à Memphis ; est-il naturel qu'on aille demander du bled si loin & dans un pays dont on n'entend point la langue ? voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis sa femme Sara , qui était extrêmement jeune & presque enfant en comparaison de lui , car elle n'avait que soixante-cinq ans. Comme elle était très belle , il résolut de tirer parti de sa beauté ; Feignez que vous êtes ma sœur , lui dit-il , afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire , Feignez que vous êtes ma fille. Le Roi devint amoureux de la jeune Sara , & donna au prétendu frère *beaucoup de brebis , de bœufs , d'ânes , d'ânesses , de chameaux , de serviteurs , de servantes* : ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très puissant & très policé , par conséquent très ancien , & qu'on récompensait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs sœurs aux Rois de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt-dix ans

quand Dieu lui promit qu'Abraham, qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le désert horrible de Cadés avec sa femme grosse, toujours jeune & toujours jolie. Un Roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara comme le Roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyans fit le même mensonge qu'en Egypte : il donna sa femme pour sa sœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens métaphysiciens, gens sans préjugé, & point du tout pédans.

Au reste ce nom Bram, Abram, était fameux dans l'Inde & dans la Perse : plusieurs doctes prétendent même que c'était le même législateur que les Grecs appellèrent Zoroastre. D'autres disent que c'était le Brama des Indiens : ce qui n'est pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raisonnable à beaucoup de savans, c'est que cet Abraham était Caldéen ou Persan : les Juifs dans la suite des tems se vantèrent d'en être descendus, comme les Francs descendent d'Hector, & les Bretons de Tubal. Il est constant que la nation Juive

était une horde très moderne ; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très tard ; qu'elle était entourée de peuples anciens ; qu'elle adopta leur langue ; qu'elle prit d'eux jusqu'au nom d'Israël , lequel est Caldéen , suivant le témoignage même du Juif Flavien Joseph. On fait qu'elle prit jusqu'aux noms des anges chez les Babiloniens ; qu'enfin elle n'appella Dieu du nom d'Eloï , ou Eloa , d'Adonai , de Jehova ou Hiao que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'Abraham ou d'Ibrahim que par les Babiloniens ; car l'ancienne religion de toutes les contrées depuis l'Euphrate jusqu'à l'Oxus était appelée *Kish Ibrahim* , *Millat Ibrahim*. C'est ce que toutes les recherches faites sur les lieux par le savant Hyde nous confirment.

Les Juifs firent donc de l'histoire & de la fable ancienne , ce que leurs fripiers font de leurs vieux habits , ils les retournent & les vendent comme neufs le plus chèrement qu'ils peuvent.

C'est un singulier exemple de la stupidité humaine que nous ayons si longtems regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enseigné aux autres , tandis que leur historien Joseph avoue lui-même le contraire.

Il est difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité ; mais il est évident que tous les royaumes de l'Asie étaient très florissans avant que la horde vagabonde des Arabes appellés Juifs , possédât un petit coin de terre en propre , avant qu'elle eût une ville , des

loix & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite , une ancienne opinion établie en Egypte ou en Asie , & chez les Juifs , il est bien naturel de penser que le petit peuple nouveau , ignorant , grossier , toujours privé des arts , a copié , comme il a pû , la nation antique , florissante & industrieuse.

C'est sur ce principe qu'il faut juger la Judée , la Biscaye , Cornouailles , Bergame , le pays d'Arlequin &c. : certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biscaye , de Cornouailles , ni de Bergame ; & il faut être ou un grand ignorant , ou un grand fripon , pour dire que les Juifs enseignèrent les Grecs.

(Article tiré de Mr. Freret.)

A D A M.

LA pieuse Madame Bourignon était sûre qu'Adam avait été hermaphrodite , comme les premiers hommes du divin Platon. Dieu lui avait révélé ce grand secret ; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations , je n'en parlerai point. Les rabbins Juifs ont lû les livres d'Adam ; ils savent le nom de son précepteur & de sa seconde femme ; mais comme je n'ai point lû ces livres de notre premier père , je n'en dirai mot. Quelques esprits creux , très savans , sont tout étonnés quand ils lisent le Veidam des anciens Brachmanes de trouver que le premier homme fut créé aux Indes

Indes, &c. qu'il s'appellait *Adimo* qui signifie l'engendreur, & que sa femme s'appellait *Procriti* qui signifie la vie. Ils disent que la secte des Brachmanes est incontestablement plus ancienne que celle des Juifs, que les Juifs ne purent écrire que très tard dans la langue Cananéenne, puisqu'ils ne s'établirent que très tard dans le petit pays de Canaan; ils disent que les Indiens furent toujours inventeurs, & les Juifs toujours imitateurs, les Indiens toujours ingénieux, & les Juifs toujours grossiers; ils disent qu'il est bien difficile qu'Adam qui était roux, & qui avait des cheveux, soit le père des Nègres qui sont noirs comme de l'encre, & qui ont de la laine noire sur la tête. Que ne disent-ils point? pour moi je ne dis mot; j'abandonne ces recherches au révérend père Berruyer de la société de Jésus; c'est le plus grand innocent que j'aye jamais connu. On a brûlé son livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule: mais je puis assurer qu'il n'y entendait pas finesse.

(Tiré d'une Lettre du Chevalier de R**.)

A M E.

C'É serait une belle chose de voir son ame. *Connais-toi toi-même*, est un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique: quel autre que lui peut connaître son essence?

La Raison &c. I. Part.



Nous appellons ame, ce qui anime. Nous n'en savons guères davantage, grace aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarassent pas de l'être pensant ; l'autre quart cherche, personne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant, tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même, ame *végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *Force* ; Tu vois ton chien de chasse apprendre sous toi son métier, & tu cries, *instinct*, *ame sensitive* : tu as des idées combinées, & tu dis *Esprit*.

Mais de grace, qu'entends-tu par ces mots, Cette fleur végète ? mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation*, ce corps en pousse un autre, mais possède-t-il en soi un être distinct qui s'appelle *force* ? ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *instinct* ? ne rirais-tu pas d'un raisonneur, (eût-il été précepteur d'Alexandre) qui te dirait, Tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme substantielle qui est la vie ?

Si une tulippe pouvait parler, & qu'elle te dît, Ma végétation & moi, nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble, ne te moquerais-tu pas de la tulippe ?

Voyons d'abord ce que tu fais, & de quoi tu es certain ; que tu marches avec tes pieds, que tu digères par ton estomach, que tu sens par tout ton corps, & que tu penles par ta tête. Voyons si ta seule raison a pû te donner assez de

lumières, pour conclure sans un secours surnaturel que tu as une ame ?

Les premiers philosophes, soit Caldéens, soit Egyptiens, dirent, Il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées ; ce quelque chose doit être très subtil, c'est un souffle, c'est du feu, c'est de l'ether, c'est une quintessence, c'est un simulacre léger, c'est une entéléchie, c'est un nombre, c'est une harmonie. Enfin, selon le divin Platon, c'est un composé du *même*, & de l'*autre* ; ce sont des atômes qui pensent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon ami, comment un atôme pense-t-il ? avoue que tu n'en fais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute, c'est que l'ame est un être immatériel. Mais certainement, vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immatériel ? Non, répondent les savans ; mais nous savons que sa nature est de penser. Et d'où le savez-vous ? Nous le savons, parce qu'il pense. O savans ! j'ai bien peur que vous ne soyez aussi ignorans qu'Epicure ; la nature d'une pierre est de tomber, parce qu'elle tombe ; mais je vous demande, qui la fait tomber ?

Nous savons, poursuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame ; d'accord je le crois comme vous. Nous savons qu'une négation, & une affirmation ne sont point divisibles, ne sont point des parties de la matière ; je suis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, possède des qualités qui ne sont pas

matérielles, qui ne sont pas divisibles; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'est point divisible. La force motrice de corps n'est pas un être composé de parties. La végétation des corps organisés, leur vie, leur instinct, ne sont pas non plus des êtres à part, des êtres divisibles, vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une rose, la vie d'un cheval, l'instinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une sensation, une négation, une affirmation. Votre bel argument tiré de l'indivisibilité de la pensée ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc votre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, sans révélation, admettre autre chose en vous, qu'un pouvoir à vous inconnu, de sentir, de penser.

A présent, dites-moi de bonne foi, Ce pouvoir de sentir & de penser, est-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher? vous m'avouez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre estomach, *digère*, il n'en fera rien s'il est malade; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils resteront là, s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus subtile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la pensée, qui en

mille occasions a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chile de se former, tout cela se fait sans elle: voilà deux ames bien embarrassées, & bien peu maîtresses à la maison.

Or cette première ame animale n'existe certainement point, elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raison que l'autre ame existe. Tu ne peux le savoir que par la foi. Tu es né, tu vis, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors sans savoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penser comme il t'a donné tout le reste, & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les tems marqués par sa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systèmes que ta philosophie a fabriqués sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la substance de Dieu même, l'autre qu'elle est partie du grand tout, un troisième qu'elle est créée de toute éternité, un quatrième qu'elle est faite, & non créée; d'autres assurent que Dieu les forme à mesure qu'on en a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de la copulation; Elles se logent dans les animalcules féminaux, crie celui-ci: Non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de faloppe. Vous avez tous tort, dit un survenant, l'ame attend six semaines que le fœ-

tus soit formé, & alors elle prend possession de la glande pinéale; mais elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occasion. La dernière opinion est que sa demeure est dans le corps calleux, c'est le poste que lui assigne La Peironie; il falait être premier chirurgien du Roi de France pour disposer ainsi du logement de l'ame. Cependant, son corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St. Thomas dans sa question 75^e & suivantes, dit que l'ame est une forme *subsistante, per se*, qu'elle est toute en tout, que son essence differe de sa puissance, qu'il y a trois ames *végétatives*, savoir, *la nutritive, l'augmentative, la générative*; que la mémoire des choses spirituelles est spirituelle, & la mémoire des corporelles est corporelle; que l'ame raisonnable est une forme *immatérielle quant aux opérations, & matérielle quant à l'être*. St. Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté; aussi est-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de systèmes sur la manière dont cette ame sentira quand elle aura quitté son corps avec lequel elle sentait, comment elle entendra sans oreilles, flairera sans nez, & touchera sans mains; quel corps ensuite elle reprendra, si c'est celui qu'elle avait à deux ans, ou à quatre-vingt; comment le *moi*, l'identité de la même personne subsistera, comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de soixante & dix, reprendra le fil des idées

qu'elle avait dans son âge de puberté ; par quel tour d'adresse une ame dont la jambe aura été coupée en Europe , & qui aura perdu un bras en Amérique , retrouvera cette jambe & ce bras , lesquels ayant été transformés en légumes , auront passé dans le sang de quelqu'autre animal. On ne finirait point si on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées sur elle-même.

Ce qui est très singulier , c'est que dans les loix du peuple de Dieu , il n'est pas dit un mot de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame , rien dans le Décalogue , rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il est très certain , il est indubitable , que Moïse en aucun endroit ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie , qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames , qu'il ne leur fait point espérer le ciel , qu'il ne les menace point des enfers , tout est temporel.

Il leur dit avant de mourir , dans son Deutéronome ; » Si après avoir eu des enfans & » des petits enfans , vous prévariquez , vous » ferez exterminés du pays , & réduits à un petit nombre dans les nations.

» Je suis un Dieu jaloux , qui punis l'iniquité des pères jusqu'à la troisième & quatrième génération.

» Honorez père & mère afin que vous viviez longtems.

» Vous aurez de quoi manger sans en manquer jamais.

» Si vous suivez des dieux étrangers, vous
» serez détruits.....

» Si vous obéissez, vous aurez de la pluie
» au printems & en automne, du froment,
» de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes,
» afin que vous mangiez, & que vous soyez
» faouls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans
» vos mains, entre vos yeux, écrivez-les sur
» vos portes, afin que vos jours se multiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, sans y rien
» ajouter, ni retrancher.

» S'il s'élève un prophète qui prédise des
» choses prodigieuses, si sa prédiction est vé-
» ritable, & si ce qu'il a dit arrive, & s'il vous
» dit, Allons, suivons des dieux étrangers.....
» tuez-le aussi tôt, & que tout le peuple frap-
» pe après vous.

» Lorsque le Seigneur vous aura livré les na-
» tions, égorgez tout sans épargner un seul hom-
» me, & n'ayez aucune pitié de personne.

» Ne mangez point des oiseaux impurs, com-
» me l'aigle, le grifon, l'ixion, &c.

» Ne mangez point des animaux qui rumi-
» nent & dont l'ongle n'est point fendu; comme
» chameau, lièvre, porc-épic, &c.

» En observant toutes les ordonnances, vous
» serez bénis dans la ville & dans les champs,
» les fruits de votre ventre, de votre terre, de
» vos bestiaux seront bénis..

» Si vous ne gardez pas toutes les ordon-
» nances & toutes les cérémonies, vous serez
» maudits dans la ville & dans les champs.....

» vous éprouverez la famine, la pauvreté, vous
 » mourrez de misère, de froid, de pauvreté,
 » de fièvre; vous aurez la rogne, la galle, la
 » fistule..... vous aurez des ulcères dans les
 » genoux, & dans les gras de jambes.

» L'étranger vous prêtera à usure, & vous
 » ne lui prêterez point à usure.... parce que
 » vous n'aurez pas servi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ven-
 » tre, & la chair de vos fils & de vos filles, &c.

Il est évident que dans toutes ces promesses
 & dans toutes ces menaces il n'y a rien que
 de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot sur
 l'immortalité de l'âme, & sur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont cru que
 Moïse était parfaitement instruit de ces deux
 grands dogmes; & ils le prouvent par les pa-
 roles de Jacob, qui croyant que son fils avait
 été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur:
Je descendrai avec mon fils dans la fosse, in infer-
num, dans l'enfer; c'est-à-dire, je mourrai,
 puisque mon fils est mort.

Ils le prouvent encore par des passages d'Isaïe
 & d'Ezéchiël; mais les Hébreux auxquels parlait
 Moïse, ne pouvaient avoir lû ni Ezéchiël, ni
 Isaïe, qui ne vinrent que plusieurs siècles après.

Il est très inutile de disputer sur les senti-
 mens secrets de Moïse. Le fait est que dans
 les loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie
 à venir, qu'il borne tous les châtimens & tou-
 tes les récompenses au tems présent. S'il con-
 naissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas ex-
 pressément étalé ce grand dogme? & s'il ne l'a

pas connu , quel était l'objet de sa mission ? C'est une question que font plusieurs grands personnages ; ils répondent que le maître de Moïse & de tous les hommes , se réservait le droit d'expliquer dans son tems aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si Moïse avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame , une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'Etat : Les saducéens n'auraient pas occupé les premières charges , on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie , que les Juifs se partagèrent en trois sectes ; les pharisiens , les saducéens & les esséniens. L'historien Joseph , qui était pharisien , nous apprend au livre treize de ses antiquités , que les pharisiens croyaient la métempicoïse. Les saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps. Les esséniens , dit encore Joseph , tenaient les ames immortelles ; les ames , selon eux , descendaient en forme aérienne dans les corps , de la plus haute région de l'air ; elles y sont reportées par un attrait violent , & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien , demeurent au-delà de l'Océan , dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid , ni vent ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hom-

mes, vint condamner ces trois sectes ; mais sans lui, nous n'aurions jamais pû rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïse, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, Moïse qui parlait à Dieu face à face a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix-sept cent ans qu'on est certain de l'existence de l'ame, & de son immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes ; son petit-fils & sa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce tems-là, & depuis dans tout le reste de la terre où les apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait dire à son ame, Qui es-tu ? d'où viens-tu ? que fais-tu ? où vas-tu ? Tu es je ne fais quoi, pensant & sentant, & quand tu sentirais & penserais cent mille millions d'années tu n'en sauras jamais davantage par tes propres lumières, sans le secours d'un Dieu.

O homme ! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'essence des choses qu'il a créées.

C'est ainsi qu'a pensé Loke, & avant Loke Gassendi, & avant Gassendi une foule de sages ; mais nous avons des bacheliers qui savent tout ce que ces grands-hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raison ont osé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les sages. Ils ont porté la mauvaise foi & l'impudence jusqu'à imputer aux auteurs de cet ou-

vrage, d'avoir assuré que l'ame est matière. Vous savez bien, persécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre Epicure, Démocrite & Lucrèce, *mon ami, comment un atôme pense-t-il? avoue que tu n'en fais rien.* Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

Personne ne fait ce que c'est que l'Être appelé *esprit*, auquel même vous donnez ce nom matériel d'esprit qui signifie *vent*. Tous les premiers pères de l'Église ont crû l'ame corporelle. Il est impossible à nous autres êtres bornés de favoir si notre intelligence est substance ou faculté: nous ne pouvons connaître à fond ni l'être étendu, ni l'être pensant, ou le mécanisme de la pensée.

On vous crie, avec les respectables Gassendi & Loke, que nous ne savons rien par nous-mêmes des secrets du Créateur. Etes-vous donc des Dieux qui savez tout? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la destination de l'ame que par la révélation. Quoi! cette révélation ne vous suffit-elle pas? Il faut bien que vous soyez ennemis de cette révélation que nous réclamons, puisque vous persécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons, disons-nous, à la parole de Dieu; & vous, ennemis de la raison & de Dieu, vous qui blasphémez l'un & l'autre, vous traitez l'humble doute, & l'humble soumission du philosophe, comme le loup traita l'agneau dans les fables d'Esopé; vous

lui dites, tu médis de moi l'an passé, il faut que je suce ton sang. La philosophie ne se venge point; elle rit en paix de vos vains efforts; elle éclaire doucement les hommes que vous voulez abrutir pour les rendre semblables à vous.

A M I T I É.

C'Est le mariage de l'ame; c'est un contract tacite entre deux personnes sensibles & vertueuses. Je dis *sensibles*; car un moine, un solitaire peut n'être point méchant, & vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses*; car les méchans n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauches; les intéressés ont des associés, les politiques assemblent des factieux, le commun des hommes oisifs a des liaisons, les princes ont des courtisans, les hommes vertueux ont seuls des amis. Céthégus était le complice de Catilina, & Mécène le courtisan d'Octave; mais Cicéron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes? Les obligations en sont plus fortes & plus faibles, selon leur degré de sensibilité, & le nombre des services rendus, &c.

L'entousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié sont admirables; nous n'en avons

point de pareils, nous sommes un peu secs en tout.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans. Beau régiment ! Quelques-uns l'ont pris pour un régiment de sodomites ; ils se trompent, c'est prendre l'accessoire pour le principal. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus honneux. Nous en parlerons encore.

A M O U R.

*A*mor omnibus idem. Il faut ici recourir au physique, c'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? Voi les moineaux de ton jardin, voi tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à ta genisse, regarde ce fier cheval que deux de ses valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend & qui détourne sa queue pour le recevoir, voi comme ses yeux étincellent, entends ses hennissemens, contemple ces sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élançe sur l'objet que la nature lui a destiné ;

mais ne fois point jaloux, & songe aux avantages de l'espèce humaine; ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légèreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur; la femelle jette sur la vase des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre, passe sur eux & les féconde par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent ne goûtent de plaisir que par un seul sens, & dès que cet appétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embrassemens; tout ton corps est sensible; tes lèvres surtout jouissent d'une volupté que rien ne lasse, & ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce; enfin, tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un tems marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le Comte de Rochester, L'amour dans un pays d'athées, ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir du tact, & l'attention sur sa santé rend les organes de la volupté plus sensibles.

Tous les autres sentimens entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui

s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'estime viennent au secours ; les talens du corps & de l'esprit font encore de nouvelles chaînes.

*Nam facit ipsa suis interdum fœmina factis ,
Morigerisque modis & mundo corpore cultu
Ut facile infuescat secum vir degere vitam.*

Lucrèce Liv. V.

L'amour-propre surtout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix, & les illusions en foule font les ornemens de cet ouvrage dont la nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux ; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi, dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour, & les sources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme seul est sujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres maladies qui sont la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phriné, les Laïs, les Flora, les Messalines n'en furent point attequées, elle est née dans des isles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuser la nature de mépriser son ouvrage, de contredire son plan, d'agir

d'agir contre ses vuës , c'est dans cette occasion. Est-ce là le meilleur des mondes possibles? Eh quoi, si César, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas possible qu'elle ne fit point mourir François I. ? Non, dit-on, les choses étaient ainsi ordonnées pour le mieux; je le veux croire, mais cela est triste pour ceux à qui Rabelais a dédié son livre.

A M O U R

N O M M É S O C R A T I Q U E.

COMMENT s'est-il pû faire qu'un vice, destructeur du genre-humain s'il était général, qu'un attentat infâme contre la nature, soit pourtant si naturel? il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie, & cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encor le tems d'être corrompus. Il est entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encor ni l'ambition, ni la fraude, ni la soif des richesses; c'est la jeunesse aveugle, qui par un instinct mal démêlé se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance.

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Asie méridionale, ce penchant est généralement

34 AMOUR NOMMÉ SOCRATIQUE.

beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme , c'est une loi que la nature a établie pour tous les animaux. C'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce , élevés ensemble , sentant cette force que la nature commence à déployer en eux , & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct , se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon par la fraîcheur de son teint , par l'éclat de ses couleurs , & par la douceur de ses yeux , ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille ; si on l'aime , c'est parce que la nature se méprend ; on rend hommage au sexe en s'attachant à ce qui en a les beautés , & quand l'âge a fait évanouir cette ressemblance , la méprise cesse.

Citraque juventam

Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On fait assez que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion , parce que le sang y est plus allumé , & l'occasion plus fréquente ; aussi , ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune Alcibiade , est une abomination dégoûtante dans un matelot Hollandais , & dans un vivandier Moscovite.

Je ne peux souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur Solon , parce qu'il a dit en deux mauvais vers ,

AMOUR NOMMÉ SOCRATIQUE. 35

Tu chériras un beau garçon ,
Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais en bonne foi, Solon était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules ? il était jeune alors ; & quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les loix de sa république ; c'est comme si on accusait Théodore de Bèze d'avoir prêché la pédérastie dans son Eglise, parce que dans sa jeunesse il fit des vers pour le jeune Candide, & qu'il dit :

Amplector hunc & illam.

On abuse du texte de Plutarque, qui dans ses bavarderies, au dialogue de l'amour, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne sont pas dignes du véritable amour ; mais un autre interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit. Montesquieu s'est bien trompé.

Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour Socratique n'était point un amour infâme. C'est ce nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on appelait les amans d'un jeune homme, étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes ; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires ; institution guerrière & sainte dont on abusa, comme des fêtes nocturnes, & des Orgies.

36 AMOUR NOMMÉ SOCRATIQUE.

La troupe des amans institués par Laïus était une troupe invincible de jeunes guerriers, engagés par ferment à donner leur vie les uns pour les autres; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que la pédérasstie était recommandée par les loix de la Perse; qu'ils citent le texte de la loi, qu'ils montrent le code des Persans; & s'ils le montrent, je ne le croirai pas encor, je dirai que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible; non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre humain si elle était observée à la lettre. Que de gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays pour les loix du pays! Sextus Empiricus qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurisprudence. S'il vivait de nos jours, & qu'il vît deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'Ignace de Loyola?

L'amour des garçons était si connu à Rome

* On devrait condamner Messieurs les..... à présenter tous les ans à la police un enfant de leur façon; l'Abbé des Fontaines fut sur le point d'être cuit en place de Grève; des protecteurs le sauvèrent. Il fallait une victime, on cuisit des *Chaufours* à sa place: cela est trop fort; *est modus in rebus*: on doit proportionner les peines aux délits: qu'auraient dit César; Alcibiade; le Roi de Bythinie Nicomède, le Roi de France Henri III, & tant d'autres Roi? Quand on brula des *Chaufours*, on se fonda sur les *établissmens de St. Louis*, mis en français au quinzième

AMOUR NOMMÉ SOCRATIQUE. 37

qu'on ne s'avifait pas de punir cette fadaïse dans laquelle tout le monde donnait tête baissée. Octave-Auguste, ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler Ovide, trouve très bon que Virgile chantât Alexis, & qu'Horace fit de petites odes pour Ligurinus; mais l'ancienne loi Scantinia qui défend la pédérastie subsista toujours. L'Empereur Philippe la remit en vigueur & chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs.*

AMOUR-PROPRE.

UN gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône. Un passant lui dit, N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler? Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conseils; puis il tourna le dos en conservant toute la dignité Castillane. C'était un fier gueux que ce Seigneur, sa vanité

siècle. Si aucun est soupçonné de..... doit être mené à l'Evêque; & se, il en étoit prouvé, l'en le doit ardoir, & tout li meuble sont au Baron. &c. Mais St. Louis ne dit pas ce qu'il faut faire au Baron, si le Baron est soupçonné de..... St. Louis entend les hérétiques, qu'on n'appellait point alors d'un autre nom. Un équivoque fit bruler à Paris des Chausfours gentilhomme Lorrain. Despréaux eut bien raison de faire une satyre contre l'équivoque, elle a causé bien plus de mal qu'on ne croit.

était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, & ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un missionnaire voyageant dans l'Inde, rencontra un faquir chargé de chaînes, nud comme un singe, couché sur le ventre, & se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même ! disait un des spectateurs. Renoncement à moi-même ? reprit le faquir, Apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ferez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raison dans l'Inde, en Espagne, & dans toute la terre habitable ; & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation, il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce ; il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, & il faut le cacher.

A N G E.

A Nge , en Grec , *Envoyé* , on n'en fera guères plus instruit quand on saura que les Perses avaiènt des Peris , les Hébreux des Malakim , les Grecs leurs Demoni.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage , ce sera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous ; ce sont ces démons , ces génies que l'antiquité inventa ; l'homme fit toujours les Dieux à son image. On voyait les princes signifier leurs ordres par des messagers , donc la Divinité envoie aussi ses couriers , Mercure , Iris , étaient des couriers , des messagers.

Les Hébreux , ce seul peuple conduit par la Divinité même , ne donnèrent point d'abord de noms aux Anges que Dieu daignait enfin leur envoyer ; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Caldéens , quand la nation Juive fut captive dans la Babilonie ; Michel & Gabriel , sont nommés pour la première fois par Daniel , esclave chez ces peuples. Le Juif Tobie qui vivait à Ninive , connut l'Ange Raphaël qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le Juif Gabael.

Dans les loix des Juifs , c'est-à-dire , dans le Lévitique & le Deutéronome , il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des An-

ges , à plus forte raison de leur culte ; aussi , les saducéens ne croyaient-ils point aux Anges.

Mais dans les histoires des Juifs , il en est beaucoup parlé. Ces Anges étaient corporels , ils avaient des aîles au dos , comme les Gentils feignirent que Mercure en avait aux talons ; quelquefois ils cachaient leurs aîles sous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps , puis qu'ils buvaient & mangeaient , & que les habitans de Sodome , voulurent commettre le péché de la pédérasie avec les Anges qui allèrent chez Loth.

L'ancienne tradition Juive , selon Ben Maimon , admet dix degrés , dix ordres d'Anges. 1. Les Chaios Acodesh , purs , saints. 2. Les Ofamins , rapides. 3. Les Oralim , les forts. 4. Les Chafmalim , les flammes. 5. Les Séraphim , étincelles. 6. Les Malachim , Anges , messagers , députés. 7. Les Eloim , les Dieux ou Juges. 8. Les Ben Eloim , enfans des Dieux. 9. Chérubim , images. 10. Ychim , les animés.

L'histoire de la chute des Anges ne se trouve point dans les livres de Moïse ; le premier témoignage qu'on en rapporte est celui du prophète Isaïe , qui apostrophant le Roi de Babilone , s'écrie , Qu'est devenu l'exacteur des tributs ! les sapins & les cèdres se réjouissent de sa chute , comment es-tu tombée du ciel , ô Helel , étoile du matin ? on a traduit cet *Helel* , par le mot latin *Lucifer* ; & ensuite par un sens allégorique on a donné le nom de *Lucifer* au prince des Anges qui firent la guerre dans le

ciel ; & enfin ce nom qui signifie phosphère & aurore, est devenu le nom du diable.

La religion chrétienne est fondée sur la chute des Anges. Ceux qui se révoltèrent furent précipités des sphères qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent diables. Un diable tenta Eve sous la figure du serpent & damna le genre humain. Jésus vint racheter le genre humain & triompher du diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne se trouve que dans le livre apocryphe d'Enoch, & encor y est-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St. Augustin dans sa 109e. lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais Anges. Le pape Grégoire second a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des Anges reconnus par les Juifs ; ce sont les séraphins, les chérubins, les trônes, les dominations, les vertus, les puissances, les principautés, les archanges, & enfin les Anges qui donnent le nom aux huit autres hiérarchies.

Les Juifs avaient dans le temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six ailes. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au-dessous des oreilles. Nous peignons les Anges & les archanges sous la figure de jeunes gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des trônes & des dominations, on ne s'est pas encor avisé de les peindre.

St. Thomas, à la question 108. article second, dit que les trônes sont aussi près de Dieu que les chérubins & les séraphins, parce que c'est sur eux que Dieu est assis. Scot a compté mille millions d'Anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais génies ayant passé de l'Orient en Grèce, & à Rome, nous consacrons cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais on ne fait pas encore si ces bons & mauvais Anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la somme de St. Thomas.

On ne fait pas précisément où les Anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vuide, dans les planètes; Dieu n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

ANTITRINITAIRES.

Pour faire connaître leurs sentimens, il suffit de dire qu'ils soutiennent que rien n'est plus contraire à la droite raison que ce que l'on enseigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des personnes dans une seule essence divine, dont la seconde est engendrée par la première, & la troisième procède des deux autres.

Que cette doctrine inintelligible ne se trouve dans aucun endroit de l'écriture.

Qu'on ne peut produire aucun passage qui l'autorise, & auquel on ne puisse, sans s'écarter en aucune façon de l'esprit du texte, donner un sens plus clair, plus naturel, plus conforme aux notions communes & aux vérités primitives & immuables.

Que soutenir, comme font leurs adversaires, qu'il y a plusieurs *personnes* distinctes dans l'essence divine, & que ce n'est pas l'Eternel qui est le seul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le fils & le St. Esprit, c'est introduire dans l'église de Jésus-Christ, l'erreur la plus grossière & la plus dangereuse; puisque c'est favoriser ouvertement le polythéisme.

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a qu'un Dieu & que néanmoins il y a trois *personnes*, chacune desquelles est véritablement Dieu.

Que cette distinction, un en essence & trois en personnes, n'a jamais été dans l'écriture.

Qu'elle est manifestement fautive, puisqu'il est certain qu'il n'y a pas moins d'*essences* que de *personnes*, & de *personnes* que d'*essences*.

Que les trois *personnes* de la *trinité* sont ou trois substances différentes, ou des accidens de l'essence divine, ou cette essence même sans distinction.

Que dans le premier cas on fait trois Dieux.

Que dans le second on fait Dieu composé d'accidens, on adore des accidens, & on métamorphose des accidens en des personnes.

Que dans le troisième, c'est inutilement & sans fondement qu'on divise un sujet indivisi-

ble & qu'on distingue en *trois* ce qui n'est point distingué en foi.

Que si on dit que les trois *personnalités* ne sont ni des substances différentes dans l'essence divine , ni des accidens de cette essence , on aura de la peine à se persuader qu'elles soient quelque chose.

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides & les plus décidés , aient eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypostases* subsistent en Dieu , sans diviser sa substance & par conséquent sans la multiplier.

Que Saint Augustin lui-même , après avoir avancé sur ce sujet mille raisonnemens aussi faux que ténébreux , a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire sur cela d'intelligible.

Ils rapportent ensuite le passage de ce père qui en effet est très-singulier. » Quand on demande , » dit-il , ce que c'est que les *trois* , le langage » des hommes se trouve court , & l'on man- » que de termes pour les exprimer : on a pour » tant dit *trois personnes* , non pas pour dire » quelque chose ; mais parce qu'il faut parler » & ne pas demeurer muet. « *Dictum est tres personæ , non ut aliquid diceretur , sed ne taceretur* , de trinit. LUC. V. CHAP. IX.

Que les Théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière.

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *personne* , ils ne l'expliquent qu'en disant que c'est une certaine distinction incompréhensible , qui fait que l'on

distingue dans une nature unique en nombre, un père, un fils & un St. Esprit.

Que l'explication qu'ils donnent des termes *d'engendrer* & de *procéder* n'est pas plus satisfaisante ; puisqu'elle se réduit à dire que ces termes marquent certaines relations incompréhensibles qui sont entre les trois *personnes* de la *trinité*.

Que l'on peut recueillir de-là que l'état de la question entre les orthodoxes & eux, consiste à favoir, s'il y a en Dieu trois distinctions dont on n'a aucune idée, & entre lesquelles il y a certaines relations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il serait plus sage de s'en tenir à l'autorité des Apôtres qui n'ont jamais parlé de la *trinité*, & de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne sont pas dans l'écriture, comme ceux de *trinité*, de *personne*, d'*essence*, d'*hypostase*, d'*union hypostatique* & *personnelle*, d'*incarnation*, de *génération*, de *procession*, & tant d'autres semblables qui étant absolument vuides de sens, puisqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel représentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fausses, vagues, obscures & incomplètes.

(Tiré de l'article Unitaires de l'Encyclopédie, lequel article est de l'abbé de Bragelogne.)

Ajoutons à cet article ce que dit Dom Calmet dans sa dissertation sur le passage de l'épître de Jean l'Évangéliste, *il y en a trois qui donnent témoignage en terre, l'Esprit, l'eau &*

le sang, & ces trois sont un. Il y en a trois qui donnent témoignage au Ciel, le Père, le verbe & l'esprit, & ces trois sont un. Dom Calmet avoue que ces deux passages ne sont dans aucune Bible ancienne, & il ferait en effet bien étrange que St. Jean eût parlé de la Trinité dans une lettre, & n'en eût pas dit un seul mot dans son Evangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les Evangiles canoniques, ni dans les apocryphes. Toutes ces raisons & beaucoup d'autres pourraient excuser les Antitrinitaires, si les Conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des Conciles, on ne fait plus comment s'y prendre pour les confondre.

ANTROPOFAGES.

Nous avons parlé de l'amour. Il est dur de passer de gens qui se baissent, à gens qui se mangent. Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des Antropofages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encor; & les Cyclopes n'étaient pas les seuls dans l'antiquité qui se nourrissaient quelquefois de chair humaine. Juvenal rapporte que chez les Egyptiens, ce peuple si sage, si renommé pour ses loix, ce peuple si pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte sur un ouï-dire, ce cri-

me fut commis presque sous ses yeux, il était alors en Egypte, & à peu de distance de Tintre. Il cite à cette occasion les Gascons & les Saguntins qui se nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre sauvages du Mississipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir; il y avait parmi eux une Dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes, elle me répondit très naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée, ou non rangée, nos voisins, & pour la plus vile récompense nous travaillons à la cuisine des corbeaux & des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime; qu'importe quand on est tué d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau & un chien?

Nous respectons plus les morts que les vivans. Il aurait falu respecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche; car s'il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes; ce qui ferait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été; toutes ont été longtems sauvages; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre humain a été tantôt nombreux, tantôt

très rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphants, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les tems où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger.

Quel est le plus grand crime ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à son corps défendant ?

Cependant, nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons sacrifiés, que de filles & de garçons mangés; presque toutes les nations connues ont sacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appellait l'anathème; c'était un véritable sacrifice, & il est ordonné au 29e. chap. du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura voüées; mais il ne leur est prescrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace seulement; & Moïse, comme nous avons vû, dit aux Juifs; que s'ils n'observent pas ses cérémonies, non-seulement ils auront la galle, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il est vrai que du tems d'Ezéchiël les Juifs devaient être dans l'usage de manger de la chair
humain-

humaine , car il leur prédit au Chapitre 39. que Dieu les fera manger non-seulement les chevaux de leurs ennemis , mais encor les cavaliers & les autres guerriers. Cela est positif. Et en effet pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été Antropofages ? c'eût été la seule chose qui eût manqué au peuple de Dieu pour être le plus abominable peuple de la terre.

J'ai lû dans des anecdotes de l'histoire d'Angleterre du tems de Cromwell , qu'une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandèles faites avec de la graisse d'Anglais. Quelque tems après un de ses chalans se plaignit à elle de ce que sa chandèle n'était plus si bonne ; Hélas ! dit-elle , c'est que les Anglais nous ont manqué ce mois-ci. Je demande qui était le plus coupable , ou ceux qui égorgeaient des Anglais , ou cette femme qui faisait des chandèles avec leur suif ?

A P I S.

LÉ bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme Dieu , comme symbole , ou comme bœuf ? Il est à croire que les fanatiques voyaient en lui un Dieu , les sages un simple symbole , & que le sot peuple adorait le bœuf. Cambyse fit-il bien quand il eut conquis l'Egypte , de tuer ce bœuf de sa main ? Pourquoi non ? Il faisait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu

à la broche , sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilège. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guères de peuple plus méprisable ; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère , & dans leur gouvernement un vice radical , qui en a toujours fait de vils esclaves. Je consens que dans les tems presqu'inconnus , ils aient conquis la terre ; mais dans les tems de l'histoire ils ont été subjugués par tous ceux qui s'en sont voulu donner la peine , par les Assyriens , par les Grecs , par les Romains , par les Arabes , par les Mammelus , par les Turcs , enfin par tout le monde , excepté par nos croisés , attendu que ceux-ci étaient plus mal avisés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation ; la première , que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe , à changer de religion ; la seconde , qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides ; mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation , sans quoi on n'aurait pû venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles ? A conserver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur , ou de quelque intendant que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps , pour-quoi leur ôter la cervelle avant de les embau-

mer ? Les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle ?

A P O C A L Y P S E.

Justin le Martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre ère, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse ; il l'attribue à l'apôtre Jean l'Évangéliste, dans son dialogue avec Triphon, ce Juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour ? Justin lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu, dit-il, parmi nous un certain personnage nommé Jean, l'un des douze apôtres de Jésus ; il a prédit que les fidèles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion longtems reçue parmi les chrétiens, que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années ; les ames du purgatoire chez Virgile, étaient exercées pendant ce même espace de tems, & *mille per annos.* La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze apôtres ; sa forme devait être quarrée ; sa longueur, sa largeur & sa hauteur devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire, cinq cent lieues, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cent lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage ;

mais enfin, c'est ce que dit l'Apocalypse au chap. 21.

Si Justin est le premier qui attribua l'Apocalypse à St. Jean, quelques personnes ont refusé son témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le Juif Triphon, il dit que selon le récit des apôtres, Jésus-Christ en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des apôtres.

Le même St. Justin cite avec confiance les oracles des Sibylles; de plus, il prétend avoir vû les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze Interprètes dans le phare d'Egypte du tems d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

Saint Irenée qui vient après, & qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard, que St. Jean avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à St. Irenée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde, & quatre vents cardinaux, & qu'Ezéchiel n'a vû que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la manière dont Irenée démontre, vaut bien celle dont Justin a vû.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *Electa*, que d'une Apocalypse de St. Pierre dont on faisait très grand cas. Tertullien, l'un des

grands partisans du règne de mille ans, non-seulement assure que St. Jean a prédit cette résurrection, & ce règne de mille ans dans la ville de Jérusalem, mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air, que tous les chrétiens de la Palestine, & même les payens, l'avaient vuë pendant quarante jours de suite à la fin de la nuit : mais malheureusement la ville disparaissait dès qu'il était jour.

Origène, dans sa préface sur l'Évangile de St. Jean, & dans ses homélies, cite les oracles de l'Apocalypse, mais il cite également les oracles des Sibylles. Cependant St. Denys d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisième siècle, dit dans un de ses fragmens, conservés par Eusèbe, que presque tous les docteurs rejettent l'Apocalypse, comme un livre destitué de raison ; que ce livre n'a point été composé par St. Jean, mais par un nommé Cérinthe, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une Eglise à qui l'Apocalypse était adressée, rejetât un trésor destiné pour elle ; & que l'Évêque d'Ephèse qui assistait au concile, rejetât aussi ce livre de St. Jean, enterré dans Ephèse.

Il était visible à tous les yeux, que St. Jean se rennait toujours dans sa fosse ; & faisait continuellement hausser & baisser la terre. Cepen-

dant, les mêmes personnages qui étaient sûrs que St. Jean n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leurs opinions. Sulpice Sévère, dans son histoire sacrée livre 9. traite d'insensés & d'impies, ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypse. Enfin, après bien des doutes, après des oppositions de Concile à Concile, l'opinion de Sulpice Sévère a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'Eglise a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de St. Jean; ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'est attribué les prophéties contenues dans ce livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne; les Luthériens les troubles d'Allemagne; les Réformés de France le règne de Charles IX. & la régence de Catherine de Médicis: ils ont tous également raison. Bossuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypse; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

A R I U S.

VOici une question incompréhensible qui a exercé depuis plus de seize cent ans la curiosité, la subtilité sophistique, l'aigreur,

l'esprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de persécuter, le fanatisme aveugle & sanguinaire, la crédulité barbare; & qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes qui pourtant en a produit beaucoup. Jésus est-il verbe? S'il est verbe est-il émané de Dieu dans le tems ou avant le tems? S'il est émané de Dieu est-il coéternel & consubstantiel avec lui? Ou est-il d'une substance semblable? Est-il distinct de lui ou ne l'est-il pas? Est-il fait ou engendré? Peut-il engendrer à son tour? A-t-il la paternité ou la vertu productive sans paternité? Le St. Esprit est-il fait, ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux? Peut-il engendrer, peut-il produire? Son hypostase est-elle consubstantielle avec l'hypostase du père & du fils? Et comment ayant précisément la même nature, la même essence que le père & le fils peut-il ne pas faire les mêmes choses que ces deux personnes qui sont lui-même.

Je n'y comprends rien assurément; personne n'y a jamais rien compris; & c'est la raison pour laquelle on s'est égaré.

On sophistiquait, on ergotait, on se haïssait, on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inaccessibles à l'esprit humain avant les tems d'Arius & d'Athanasie. Les grecs Egyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. Alexandros Evêque d'Alexandrie s'avisa de prêcher

que Dieu étant nécessairement individuel, simple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade est trine.

Le prêtre Arios ou Arious, que nous nommons Arius est tout scandalisé de la monade d'Alexandros; il explique la chose différemment, il ergote en partie comme le prêtre Sabelious, qui avait ergoté comme le Phrygien Praxeas grand ergoteur. Alexandros assemble vite un petit concile de gens de son opinion, & excommunie son prêtre. Eusébios évêque de Nicomédie prend le parti d'Arios, voilà toute l'Eglise en feu.

L'Empereur Constantin était un scélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé sa femme dans un bain, égorgé son fils, assassiné son beau-père, son beau-frère & son neveu, je ne le nie pas; un homme bouffi d'orgueil & plongé dans les plaisirs, je l'accorde; un détestable tyran ainsi que ses enfans, transeat: mais il avait du bon sens. On ne parvient point à l'Empire, on ne subjugué pas tous ses rivaux sans avoir raisonné juste.

Quand il vit la guerre civile des cervelles scholastiques allumée, il envoya le célèbre évêque Ozius avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes. *Vous êtes de grands fous, (leur dit-il expressément dans sa lettre) de vous quereller pour des choses que vous n'entendez pas. Il est indigne de la gravité de vos ministères, de faire tant de bruit sur un sujet si mince.*

Constantin n'entendait pas par *mince sujet*

ce qui regarde la Divinité ; mais la manière incompréhensible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche Arabe qui a écrit l'histoire de l'Eglise d'Alexandrie fait parler ainsi Ozius en présentant la lettre de l'Empereur.

» Mes frères, le Christianisme commence à
 » peine à jouir de la paix, & vous allez le plon-
 » ger dans une discorde éternelle. L'Empereur
 » n'a que trop raison de vous dire que vous
 » vous querellez pour un sujet fort mince. Cer-
 » tainement si l'objet de la dispute était essen-
 » tiel, Jésus-Christ que nous reconnaissons tous
 » pour notre législateur en aurait parlé ; Dieu
 » n'aurait pas envoyé son fils sur la terre pour
 » ne nous pas apprendre notre catéchisme.
 » Tout ce qu'il ne nous a pas dit expressément
 » est l'ouvrage des hommes, & l'erreur est
 » leur partage. Jésus vous a commandé de vous
 » aimer, & vous commencez par lui défobéir
 » en vous haïssant, en excitant la discorde
 » dans l'Empire. L'orgueil seul fait naître les
 » disputes, & Jésus votre maître vous a or-
 » donné d'être humbles. Personne de vous ne
 » peut savoir si Jésus est fait ou engendré. Et
 » que vous importe sa nature pourvu que la
 » vôtre soit d'être justes & raisonnables ? qu'a
 » de commun une vaine science de mots avec
 » la morale qui doit conduire vos actions ?
 » Vous chargez la doctrine de mystères, vous
 » qui n'êtes faits que pour affermir la religion
 » par la vertu. Voulez-vous que la religion
 » chrétienne ne soit qu'un amas de sophismes ?

» est-ce pour cela que le Christ est venu ?
 » Cessez de disputer, adorez, édifiez, humiliez-
 » vous, nourissez les pauvres, appeaisez les
 » querelles des familles au-lieu de scandaliser
 » l'Empereur entier par vos discordes. «

Ozius parlait à des opiniâtres. On assembla le concile de Nicée, & il y eut une guerre civile dans l'Empire Romain. Cette guerre en amena d'autres, & de siècle en siècle on s'est persécuté mutuellement jusqu'à nos jours.

ATHÉE, ATHÉISME.

Section première.

Autrefois quiconque avait un secret dans un art, courait risque de passer pour un forcier ; toute nouvelle secte était accusée d'égorger des enfans dans ses mystères ; & tout philosophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accusé d'Athéisme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les fots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par Apollon, monté sur un quadrigé ? on l'appelle athée, & il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'Athéisme par un prêtre, & ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à Calcis. Mais la mort de Socrate est ce que l'histoire de la Grèce a de plus odieux.

Aristophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne songeant pas que Socrate était Grec aussi) Aristophane fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder Socrate comme un athée.

Ce poète comique, qui n'est ni comique ni poète, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire St. Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus méprisable que Plutarque ne le dépeint. Voici ce que le sage Plutarque dit de ce farceur: » Le langage d'Aristophane sent son misérable charlatan; ce » sont les pointes les plus basses & les plus dé- » goutantes; il n'est pas même plaisant pour le » peuple, & il est insupportable aux gens de » jugement & d'honneur; on ne peut souffrir » son arrogance, & les gens de bien détestent » sa malignité. «

C'est donc là, pour le dire en passant, le Tabarin que Madame Dacier admiratrice de Socrate, ose admirer: Voilà l'homme qui prépara de loin le poison, dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait Socrate élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de Dieu, & se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autorisait de si infâmes licences, méritait bien ce qui lui est arrivé, de devenir l'esclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs.

Franchissons tout l'espace des tems entre la république Romaine & nous. Les Romains bien plus sages que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'Empire Romain. Dès que l'Empereur Frédéric II. a des querelles avec les Papes, on l'accuse d'être athée, & d'être l'auteur du livre des trois imposteurs, conjointement avec son chancelier de Vineis.

Notre grand chancelier de l'Hôpital se déclare-t-il contre les persécutions; on l'accuse aussitôt d'Athéisme. (*) *Homo doctus, sed verus atheos.* Un jésuite, autant au-dessous d'Aristophane, qu'Aristophane est au-dessous d'Homère; un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jésuite Garasse, en un mot, trouve partout des *athéistes*; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle Théodore de Bèze athéiste; c'est lui qui a induit le public en erreur sur Vanini.

La fin malheureuse de Vanini ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de Socrate; parce que Vanini n'était qu'un pédant étranger sans mérite; mais enfin, Vanini n'était point athée, comme on l'a prétendu; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre Napolitain, prédicateur & théologien de son métier; disputeur à outrance sur les quiddités, & sur les uni-

(*) *Commentarium verum Gallicarum*, L. 28.

verfaux; & *utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendit à l'Athéisme. Sa notion de Dieu est de la théologie la plus saine, & la plus approuvée; » Dieu » est son principe & sa fin, père de l'une & » de l'autre, & n'ayant besoin ni de l'une, ni » de l'autre; Eternel sans être dans le tems; » présent partout sans être en aucun lieu. Il » n'y a pour lui ni passé, ni futur; il est par- » tout, & hors de tout; gouvernant tout, & » ayant tout créé; immuable, infini sans par- » ties; son pouvoir est sa volonté &c.

Vanini se piquait de renouveler ce beau sentiment de Platon, embrassé par Averroës, que Dieu avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dont le dernier chaînon est attaché à son trône éternel; idée, à la vérité, plus sublime que vraie, mais qui est aussi éloignée de l'Athéisme, que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune; on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de savans ou de pédans, contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de Vanini; sa chaleur & sa grossièreté dans la dispute lui valut la haine de quelques théologiens; & ayant eu une querelle avec un nommé Francon ou Franconi, ce Francon ami de ses ennemis, ne manqua pas de l'accuser d'être athée enseignant l'Athéisme.

Ce Francon, ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de soutenir à la confrontation, ce qu'il avait avancé. Vanini, sur la sellette, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'Eglise un Dieu en trois personnes. Ayant pris à terre une paille, Il suffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très beau discours sur la végétation & le mouvement, & sur la nécessité d'un Etre suprême, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le Président Grammont qui était alors à Toulouse, rapporte ce discours dans son histoire de France, aujourd'hui si oubliée; & ce même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend que Vanini disait tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du Président Grammont? Il est évident que sur la réponse de Vanini, on devait l'absoudre de l'accusation d'Athéisme. Mais qu'arriva-t-il? Ce malheureux prêtre étranger se mêlait aussi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau; on ne manqua pas de l'accuser d'être forcier. On soutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait, on donna un sens impie à plusieurs passages de ses livres, ce qui est très aisé & très commun, en prenant les objections pour les réponses, en interprétant avec malignité quelque phrase louche, en em-

poisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort il falait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très minime Merfenne a poussé la démence jusqu'à imprimer que Vanini était parti de Naples avec douze de ses apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'Athéisme. Quelle pitié! Comment un pauvre prêtre aurait-il pû avoir douze hommes à ses gages? comment aurait-il pû persuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre partout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie? Un Roi ferait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'Athéisme? Personne, avant le père Merfenne, n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires historiques; & le monde qui aime l'extraordinaire, a cru sans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ses pensées diverses, parle de Vanini comme d'un athée: il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'*une société d'athées peut subsister*; il assure que Vanini était un homme de mœurs très réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le prêtre Vanini nous apprend dans ses dialogues faits à l'imitation d'Erasme, qu'il avait eu une maîtresse nommée Isabelle. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite; mais il n'était point athée.

Un siècle après sa mort, le savant La Croze, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le justifier; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très mauvais auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le jésuite Hardouin, plus savant que Garasse, & non moins téméraire, accuse d'Athéisme, dans son livre *Athei detecti*, les Descartes, les Arnaulds, les Pascals, les Nicoles, les Mal-lebranches; heureusement ils n'ont pas eu le sort de Vanini.

De tous ces faits, je passe à la question de morale agitée par Bayle, savoir, *si une société d'athées pourrait subsister?* Remarquons d'abord sur cet article, quelle est l'énorme contradiction des hommes dans la dispute; ceux qui se sont élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement, ceux qui lui ont nié, avec le plus d'injures, la possibilité d'une société d'athées, ont soutenu depuis avec la même intrépidité que l'Athéisme est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils se sont assurément bien trompés sur le gouvernement Chinois; ils n'avaient qu'à lire les édits des Empereurs de ce vaste pays, ils auraient vû que ces édits sont des sermons, & que partout il y est parlé de l'Être suprême, gouverneur, vengeur, & rémunérateur.

Mais en même tems ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'athées; & je ne fais comment Mr. Bayle a pu oublier un exemple frappant qui aurait pu rendre sa cause victorieuse.

En

En quoi une société d'athées paraît-elle impossible ? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre ensemble, que les loix ne peuvent rien contre les crimes secrets, qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la justice humaine.

Les loix de Moïse, il est vrai, n'enseignaient point une vie à venir, ne menaçaient point des châtimens après la mort, n'enseignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être athées, loin de croire se soustraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel : mais ils le croyaient toujours présent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur postérité, jusqu'à la quatrième génération ; & ce frein était très-puissant.

Mais, chez les gentils, plusieurs sectes n'avaient aucun frein ; les sceptiques doutaient de tout ; les académiciens suspendaient leur jugement sur tout ; les Epicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pourrait se mêler des affaires des hommes ; & dans le fonds, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance, mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps, par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les sénateurs & les chevaliers Romains étaient de véritables

athées, car les Dieux n'existaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'espéraient rien d'eux. Le Sénat Romain était donc réellement une assemblée d'athées du tems de César & de Cicéron.

Ce grand orateur dans sa harangue pour Cluentius, dit à tout le sénat assemblé, *quel mal lui fait la mort? nous rejettons toutes les fables ineptes des enfers, qu'est-ce donc que la mort lui a ôté? Rien que le sentiment des douleurs.*

César, l'ami de Catilina, voulant sauver la vie de son ami, contre ce même Cicéron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'est point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'est rien*, que c'est seulement la fin de nos maux, que c'est un moment plus heureux que fatal? Cicéron, & tout le sénat ne se rendent-ils pas à ces raisons? Les vainqueurs & les législateurs de l'Univers connu, formaient donc visiblement une société d'hommes qui ne craignaient rien des Dieux, qui étaient de véritables athées?

Bayle examine ensuite si l'idolatrie est plus dangereuse que l'Athéisme, si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes; il est en cela du sentiment de Plutarque; il croit qu'il vaudrait mieux n'avoir nulle opinion, qu'une mauvaise opinion; mais n'en déplaise à Plutarque, il est évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérés, Neptune & Jupiter, que de ne rien craindre du tout; il est clair que la sainteté des sermens est néces-

faire, & qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que dans une ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une religion (même mauvaise) que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que Bayle devait plutôt examiner quel est le plus dangereux, du fanatisme, ou de l'Athéisme. Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste; car l'Athéisme n'inspire point de passion sanguinaire, mais le fanatisme en inspire: l'Athéisme ne s'oppose pas aux crimes, mais le fanatisme les fait commettre. Supposons avec l'auteur du *Commentarium rerum Gallicarum*, que le chancelier de l'Hôpital fût athée, il n'a fait que de sages loix, & n'a conseillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les massacres de la St. Barthelemi. Hobbes passa pour un athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de son tems inondèrent de sang l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande. Spinoza était non-seulement athée, mais il enseigna l'Athéisme; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'assassinat juridique de Barneveldt, ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de Witt en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les athées sont pour la plupart des savans hardis & égarés qui raisonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal & d'autres difficultés, ont recours à l'hy-

pothèse de l'éternité des choses, & de la nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guères le tems de raisonner, & d'embrasser un mauvais systême; ils ont autre chose à faire qu'à comparer Lucrece avec Socrate. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du sénat de Rome qui était presque tout composé d'athées de théorie & de pratique, c'est-à-dire, qui ne croyaient ni à la providence ni à la vie future; ce sénat était une assemblée de philosophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la république. L'Epicuréisme subsista sous les Empereurs: les athées du sénat avaient été des factieux dans les tems de Sylla & de César; ils furent sous Auguste & Tibère des athées esclaves.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un Prince athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je ferais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais Souverain, avoir à faire à des courtisans athées, dont l'intérêt ferait de m'empoisonner; il me faudrait prendre au hazard du contrepoison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les Princes & pour les peuples, que l'idée d'un Etre suprême créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des peuples athées, dit Bayle dans ses pensées sur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinamboux, & beaucoup d'au-

tres petites nations , n'ont point de Dieu ; ils ne le nient ni ne l'affirment , ils n'en ont jamais entendu parler ; dites-leur qu'il y en a un , ils le croiront aisément ; dites-leur que tout se fait par la nature des choses , ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont athées est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-Cartésiens , ils ne sont ni pour , ni contre Descartes. Ce sont de vrais enfans ; un enfant n'est ni athée , ni déiste , il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci ? Que l'Athéisme est un monstre très - pernicieux dans ceux qui gouvernent , qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet , quoique leur vie soit innocente , parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place ; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme , il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons surtout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais , depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe , aucun germe sans dessein , &c. & que le bled ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philosophes ont rejeté les causes finales , mais les vrais philosophes les admettent ; & , comme l'a dit un auteur connu , un catéchiste annonce Dieu aux enfans , & Newton le démontre aux sages.

ATHÉE, ATHÉISME.

Section seconde.

S'il y a des athées, à qui doit-on s'en prendre, sinon aux tyrans mercenaires des âmes qui en nous révoltant contre leurs fourberies, forcent quelques esprits faibles à nier le Dieu que ces monstres déshonorent? Combien de fois les sang-fusés du peuple ont-ils porté les citoyens accablés jusqu'à se révolter contre le Roi! (Voyez *Fraude.*)

Des hommes engraisés de notre substance nous crient : Soyez persuadés qu'une ânesse a parlé; croyez qu'un poisson a avalé un homme & l'a rendu au bout de trois jours sain & gaillard sur le rivage; ne doutez pas que le Dieu de l'univers n'ait ordonné à un prophète Juif de manger de la merde, (*Ezéchiel*) & à un autre prophète d'acheter deux putains, & de leur faire des fils de putains. (*Osée*) Ce sont les propres mots qu'on fait prononcer au Dieu de vérité & de pureté; croyez cent choses ou visiblement abominables ou mathématiquement impossibles; sinon le Dieu de miséricorde vous brûlera non-seulement pendant des millions de milliards de siècles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité, soit que vous ayez un corps, soit que vous n'en ayez pas.

Ces inconcevables bêtises révoltent des esprits faibles & téméraires, aussi-bien que des esprits

fermes & sages. Ils disent : Si nos maîtres nous peignent Dieu comme le plus insensé & comme le plus barbare de tous les êtres, donc il n'y a point de Dieu ; mais ils devraient dire ; donc nos maîtres attribuent à Dieu leurs absurdités & leurs fureurs, donc Dieu est le contraire de ce qu'ils annoncent, donc Dieu est aussi sage & aussi bon qu'ils le disent fou & méchant. C'est ainsi que s'expliquent les sages. Mais si un fanatique les entend il les dénonce à un Magistrat fergent de prêtres, & ce sergent les fait brûler à petit feu, croyant venger & imiter la Majesté divine qu'il outrage.

B A B E L.

LA vanité a toujours élevé les grands monumens. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel. Allons, élevons une tour dont le sommet touche au ciel, & rendons notre nom célèbre, avant que nous soyons dispersés dans toute la terre. L'entreprise fut faite du tems d'un nommé Phaleg qui comptait le bon homme Noé pour son cinquième ayeul. L'architecture & tous les arts qui l'accompagnent, avaient fait, comme on voit, de grands progrès en cinq générations. St. Jérôme, le même qui a vu des faunes & des fatires, n'avait pas vu plus que moi la tour de Babel ; mais il assure qu'elle avait vingt mille pieds de hauteur. C'est bien peu de chô-

se. L'ancien livre jalculte écrit par un des plus doctes Juifs, démontre que sa hauteur était de quatre-vingt un mille pieds Juifs. Et il n'y a personne qui ne sache que le pied Juif était à-peu-près de la longueur du pied Grec. Cette dimension est bien plus vraisemblable que celle de Jérôme. Cette tour subsiste encor, mais elle n'est plus tout-à-fait si haute. Plusieurs voyageurs très-véridiques l'ont vue, moi qui ne l'ai point vue, je n'en parlerai pas plus que d'Adam mon grand-père, avec qui je n'ai point eu l'honneur de converser; mais consultez le reverend père Dom Calmet. C'est un homme d'un esprit fin & d'une profonde philosophie, il vous expliquera la chose. Je ne fais pas pour-quoi il est dit dans la Genèse que Babel signifie confusion, car *Ba* signifie père dans les langues orientales, & *Bel* signifie Dieu; Babel signifie la ville de Dieu, la ville sainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il est incontestable que Babel veut dire confusion, soit parce que les architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage jusqu'à quatre-vingt & un mille pieds Juifs, soit parce que les langues se confondirent, & c'est évidemment depuis ce tems-là que les Allemands n'entendent plus les Chinois; car il est clair, selon le savant Bochart, que le chinois est originaiement la même langue que le haut allemand.

B A T Ê M E.

BAtême, mot Grec qui signifie immersion. Les hommes qui se conduisent toujours par les sens, imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps, lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés. Les Indiens de tems immémorial se sont purifiés dans l'eau du Gange, & cette cérémonie est encor fort en vogue. Elle passa chez les Hébreux; on y batisait tous les étrangers qui embrassaient la loi Judaïque, & qui ne voulaient pas se soumettre à la circoncision, les femmes surtout, à qui on ne faisait pas cette opération, & qui ne la subissaient qu'en Ethiopie, étaient batisées; c'était une régénération; cela donnait une nouvelle ame, ainsi qu'en Egypte. Voyez sur cela Epiphane, Maimonide, & la Gemmare.

Jean batisa dans le Jourdain, & même il batisa Jésus, qui pourtant ne batisa jamais personne, mais qui daigna consacrer cette ancienne cérémonie. Tout signe est indifférent par lui-même, & Dieu attache sa grace au signe qu'il lui plait de choisir. Le Batême fut bientôt le premier rite & le sceau de la religion chrétienne. Cependant, les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis, il n'est pas sûr qu'ils fussent batisés.

On abusa de ce sacrement dans les premiers

siècles du christianisme ; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le Batême. L'exemple de l'Empereur Constantin en est une assez bonne preuve. Voici comme il raisonnait. Le Batême purifie tout ; je peux donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parens, après quoi je me ferai batiser, & j'irai au ciel, comme de fait il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux ; peu à peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

Les Grecs conservèrent toujours le Batême par immersion : les Latins vers la fin du huitième siècle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, substituèrent la simple aspersion, ce qui les fit souvent anathématiser par l'Eglise Grecque.

On demanda à St. Cyprien évêque de Carthage, si ceux-là étaient réellement batisés, qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps ? il répond dans sa 76^e. lettre, que plusieurs Eglises ne croyaient pas que ces arrosés fussent chrétiens ; que pour lui il pense qu'ils sont chrétiens, mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois selon l'usage.

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé ; avant ce tems on n'était que catéchumène. Il fallait pour être initié avoir des répondans, des cautions, qu'on appelait d'un nom qui répond à *parains*, afin que l'Eglise

s'assurât de la fidélité des nouveaux chrétiens, & que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi dans les premiers siècles, les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrétiens, que ceux-ci l'étaient des mystères d'Isis & d'Eleusine.

Cyrille d'Alexandrie, dans son écrit contre l'Empereur Julien, s'exprime ainsi; *Je parlerais du Batême si je ne craignais que mon discours ne parvînt à ceux qui ne sont pas initiés.*

Dès le second siècle, on commença à batiser des enfans; il était naturel que les chrétiens désiraissent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvus. On conclut enfin qu'il falait le leur administrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglise Grecque est encor dans cet usage. Cependant au troisième siècle la coutume l'emporta de ne se faire batiser qu'à la mort.

Ceux qui mouraient dans la première semaine étaient damnés, selon les pères de l'Eglise les plus rigoureux. Mais Pierre Chrisologue au cinquième siècle, imagina les limbes, espèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfans morts sans Batême, & où étaient les patriarches avant la descente de Jésus-Christ aux enfers. De sorte que l'opinion que Jésus-Christ était descendu aux limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité, si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être batisé avec du sable; on

a répondu que non : si on pouvait batiser avec de l'eau-rose, & on a décidé qu'il falait de l'eau pure, que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

Idee des Unitaires rigides sur le Batême.

- » Il est évident pour quiconque veut raisonner
- » sans préjugé, que le batême n'est ni une marque
- » de grace conférée, ni un sceau d'ailliance, mais
- » une simple marque de profession.
- » Que le batême n'est nécessaire, ni de nécessité
- » de précepte, ni de nécessité de moyen.
- » Qu'il n'a point été institué par Jésus-Christ,
- » & que le chrétien peut s'en passer sans qu'il
- » puisse en résulter pour lui aucun inconvé-
- » nient.
- » Qu'on ne doit pas batiser les enfans ni les
- » adultes, ni en général aucun homme.
- » Que le batême pouvait être d'usage dans la
- » naissance du christianisme à ceux qui sortaient
- » du paganisme, pour rendre publique leur pro-
- » fession de foi, & en être la marque authentique,
- » mais qu'à présent il est absolument inutile &
- » tout-à-fait indifférent.

(Tiré du Dictionnaire Encyclopédique à l'article des Unitaires.)

ADDITION IMPORTANTE.

L'Empereur Julien le philosophe dans son

immortelle satyre des Césars, met ces paroles dans la bouche de Constance fils de Constantin : » Qui-
 » conque se sent coupable de viol, de meurtre,
 » de rapine, de sacrilège, & de tous les crimes les
 » plus abominables, dès que je l'aurai lavé avec
 » cette eau, il fera net & pur.

C'est en effet cette fatale doctrine qui engagea tous les Empereurs chrétiens, & tous les grands de l'Empire à différer leur batême jusqu'à la mort. On croyait avoir trouvé le secret de vivre criminel & de mourir vertueux.

(*Tiré de Mr. Boulanger*)

AUTRE ADDITION.

Quelle étrange idée tirée de la lessive qu'un pot d'eau nétoye tous les crimes ! aujourd'hui qu'on batise tous les enfans, parce qu'une idée non moins absurde les supposa tous criminels, les voilà tous sauvés jusqu'à - ce qu'ils ayent l'âge de raison & qu'ils puissent devenir coupables. Egorgez-les donc au plus vite pour leur assurer le paradis. Cette conséquence est si juste qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement batifés. Ces dévots raisonnaient parfaitement. Ils disaient, nous faisons à ces petits innocens le plus grand bien possible. Nous les empêchons d'être méchans & malheureux dans cette vie, & nous leur donnons la vie éternelle.

(*de Mr. l'Abbé Nicaise.*)

 B E A U , B E A U T É .

Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon? il vous répondra que c'est la femelle avec deux gros yeux ronds, fortans de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée, le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le Diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes & une queue. Consultez enfin les philosophes, ils vous répondront par du galimatias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence, au to kalon.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe; Que cela est beau! disait-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je; C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint son but, lui dis-je; voilà une belle médecine? Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, & que pour donner à quelque chose le nom de beauté, il faut qu'elle vous cause de l'admiration & du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentimens, & que c'était là le to kalon, le beau.

Nous fîmes un voyage en Angleterre: on y joua la même pièce, parfaitement traduite; elle

fit bâiller tous les spectateurs. Oh, oh, dit-il, le to kalon n'est pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut après bien des réflexions, que le beau est souvent très-peu relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécemment à Rome; & ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pekin; & il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

B Ê T E S .

Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les Bêtes font des machines, privées de connaissance & de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, &c.!

Quoi, cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, & en cercle sur un arbre; cet oiseau fait tout de la même façon? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois, n'en fait-il pas plus au bout de ce tems, qu'il n'en savait avant les leçons? Le serin à qui tu apprends un air, le répète-t-il dans l'instant? n'employes-tu pas un tems considérable à l'enseigner? n'as-tu pas vu qu'il se méprend & qu'il se corrige?

Est-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées? Eh bien, je ne te parle pas; tu me vois

entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me fouviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joye. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction & celui du plaisir, que j'ai de la mémoire & de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne sa joye par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares faisoient ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié; ils le clouent sur une table, & ils le disséquent vivant pour te montrer les veines mézaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Répon - moi, machiniste; la nature a - t - elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas? a-t-il des nerfs pour être impassible? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'ame des bêtes? Je n'entends pas cette question. Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres sa sève qui circule, de déployer les boutons de ses feuilles & de ses fruits; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre? il a reçu ces dons; l'animal a reçu ceux
du

du sentiment , de la mémoire , d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons ? qui a donné toutes ces facultés ? celui qui fait croître l'herbe des champs , & qui fait graviter la terre vers le soleil.

Les ames des Bêtes sont des formes substantielles , a dit Aristote , & après Aristote l'école Arabe , & après l'école Arabe , l'école Angélique , & après l'école Angélique la Sorbonne , & après la Sorbonne personne au monde.

Les ames des bêtes sont matérielles , crient d'autres philosophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'est qu'une ame matérielle ; il faut qu'ils conviennent que c'est de la matière qui a sensation ; mais qui lui a donné cette sensation ? c'est une ame matérielle , c'est-à-dire que c'est de la matière qui donne de la sensation à la matière , ils ne sortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres Bêtes raisonnant sur les Bêtes ; leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être spirituel , qui , à la vérité , a du sentiment , de la mémoire , & sa mesure d'idées & de combinaisons , mais qui ne pourra jamais savoir ce que fait un enfant de six ans. Sur quel fondement imaginez-vous que cet être qui n'est pas corps périt avec le corps ? les plus grandes Bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau système. Nous ne pouvons entendre par esprit que

quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le système de ces Messieurs, revient à ceci, que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'est une chose, avant de savoir si elle existe. On appelle la languette, la soupape d'un soufflet, l'ame du soufflet. Qu'est-ce que cette ame ? c'est un nom que j'ai donné à cette soupape qui baisse, laisse entrer l'air, se relève, & le pousse par un tuyau, quand je fais mouvoir le soufflet.

Il n'y a point là une ame distincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le soufflet des animaux ? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait mouvoir les astres. Le philosophe qui a dit, *Deus est anima brutorum*, avait raison : mais il devait aller plus loin.

B I E N.

S O U V E R A I N B I E N.

L'Antiquité a beaucoup disputé sur le souverain bien ; autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, &c.

Chacun met son bien où il peut, & en a autant qu'il peut à sa façon.

*Quid dem , quid non dem , renuis tu quod jubet alter.
Castor gaudet equis , ovo prognatus eodem Pugnis.*

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force , qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose , comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à nous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine , & ces deux momens sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices , ni extrêmes tourmens qui puissent durer toute la vie : le souverain bien & le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle fable de Crantor ; il fait comparaître aux jeux Olympiques la richesse , la volupté , la santé , la vertu ; chacune demande la pomme : la richesse dit , C'est moi qui fais le souverain bien , car avec moi on achète tous les biens : la volupté dit , La pomme m'appartient , car on ne demande la richesse que pour m'avoir : la santé assure que sans elle il n'y a point de volupté , & que la richesse est inutile : enfin la vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres , parce qu'avec de l'or , des plaisirs & de la santé , on peut se rendre très misérable si on se conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable est très ingénieuse , mais elle ne résout point la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien , c'est un devoir , elle est d'un genre différent , d'un ordre supérieur ; elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses , ou agréables. L'homme vertueux

avec la pierre & la goutte , fans appui , fans amis , privé du nécessaire , persécuté , enchaîné par un tyran voluptueux qui se porte bien , est très malheureux ; & le persécuté insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son insolent persécuté , dites que vous aimez l'un , & que vous détestez l'autre ; mais avouez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas , il vous trompe , c'est un charlatan.

T O U T E S T B I E N .

C E fut un beau bruit dans les écoles , & même parmi les gens qui raisonnent , quand Leibnitz en paraphrasant Platon bâtit son édifice du meilleur des mondes possibles , & qu'il imagina que tout allait au mieux. Il affirma dans le nord de l'Allemagne que Dieu ne pouvait faire qu'un seul monde. Platon lui avait au moins laissé la liberté d'en faire cinq : par la raison qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers , le tétraèdre , ou la pyramide à trois faces , avec la baze égale , le cube , l'exaèdre , le dodécaèdre , l'icosaèdre. Mais comme notre monde n'est de la forme d'aucun des cinq corps de Platon , il devait permettre à Dieu une sixième manière.

Laiçons - là le divin Platon. Leibnitz , qui était assurément meilleur géomètre que lui , &

plus profond métaphysicien , rendit donc le service au genre humain de lui faire voir que nous devons être très contens , & que Dieu ne pouvait pas davantage pour nous : qu'il avait nécessairement choisi entre tous les partis possibles , le meilleur , sans contredit.

Que deviendra le péché originel ? lui criait-on. Il deviendra ce qu'il pourra , disaient Leibnitz & ses amis : mais en public il écrivait que le péché originel entraît nécessairement dans le meilleur des mondes.

Quoi ! être chassé d'un lieu de délices , où l'on aurait vécu à jamais , si on n'avait pas mangé une pomme ? Quoi ! faire dans la misère , des enfans misérables qui souffriront tout , qui feront tout souffrir aux autres ? quoi ! éprouver toutes les maladies , sentir tous les chagrins , mourir dans la douleur , & pour rafraichissement être brûlé dans l'éternité des siècles ; ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'est pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour Dieu ?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre ; aussi fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal , cela peut être dit en riant par un Lucullus qui se porte bien , & qui fait un bon diner avec ses amis & sa maîtresse dans le fallon d'Apollon ; mais , qu'il mette la tête à la fenêtre , il verra des malheureux , qu'il ait la fièvre , il le fera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède

& ce qui fuit l'endroit qu'on cite , & on s'ex-
 pose à mille querelles ; il faut pourtant que je
 cite Lactance , père de l'Eglise , qui dans son
 chap. 13. de la colère de Dieu , fait parler ainfi
 Epicure. » Ou Dieu veut ôter le mal de ce
 » monde , & ne le peut : ou il le peut , & ne
 » le veut pas ; ou il ne le peut , ni ne le veut ;
 » ou enfin il le veut & le peut. S'il le veut
 » & ne le peut pas , c'est impuissance , ce qui
 » est contraire à la nature de Dieu ; s'il le peut
 » & ne le veut pas , c'est méchanceté , & cela
 » est non moins contraire à sa nature ; s'il ne
 » le veut ni ne le peut , c'est à la fois mé-
 » chanceté & impuissance ; s'il le veut & le
 » peut (ce qui seul de ces parties convient à
 » Dieu) , d'où vient donc le mal sur la terre ?

L'argument est pressant , aussi Lactance y ré-
 pond fort mal , en disant que Dieu veut le
 mal , mais qu'il nous a donné la sagesse avec
 laquelle on acquiert le bien. Il faut avoier
 que cette réponse est bien faible en comparai-
 son de l'objection ; car elle suppose que Dieu
 ne pouvait donner la sagesse qu'en produisant
 le mal ; & puis , nous avons une plaisante sa-
 gesse !

L'origine du mal a toujours été un abîme
 dont personne n'a pû voir le fond. C'est ce
 qui réduisit tant d'anciens philosophes & des
 législateurs à recourir à deux principes , l'un
 bon , l'autre mauvais. Tiphon était le mauvais
 principe chez les Egyptiens , Arimane chez les
 Perses. Les Manichéens adoptèrent , comme
 on fait , cette théologie ; mais comme ces

gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'est pas une absurdité légère, que d'avoir supposé deux êtres tout-puissans, se battant à qui des deux mettrait plus du sien dans ce monde, & faisant un traité comme les deux médecins de Molière : passez-moi l'épémétique, & je vous passerai la saignée.

Basileide, après les Platoniciens, prétendit, dès le premier siècle de l'Eglise, que Dieu avait donné notre monde à faire à ses derniers anges; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choses telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en poussière par l'objection terrible, qu'il n'est pas dans la nature d'un Dieu tout-puissant & tout sage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon qui a senti l'objection, la prévient en disant, que l'ange qui présidait à l'atelier est damné pour avoir si mal fait son ouvrage; mais la brûlure de cet ange ne nous guérit pas.

L'aventure de Pandore chez les Grecs, ne répond pas mieux à l'objection. La boîte où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est à la vérité une allégorie charmante; mais cette Pandore ne fut faite par Vulcain que pour se venger de Prométhée, qui avait fait un homme avec de la boue.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré ; Dieu ayant créé l'homme , il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente ; l'homme chargea son âne de la drogue , l'âne eut soif , le serpent lui enseigna une fontaine , & pendant que l'âne bûvait , le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatrième ciel , ils s'avisèrent de manger d'une galette , au lieu de l'ambrosie qui était leur mets naturel. L'ambrosie s'exhalait par les pores , mais après avoir mangé de la galette , il fallait aller à la selle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enseigner où était la garde-robe. Voyez-vous , leur dit l'ange , cette petite planète , grande comme rien , qui est à quelque soixante millions de lieues d'ici , c'est-là le privé de l'univers , allez-y au plus vite : ils y allèrent , on les y laissa ; & c'est depuis ce tems que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens , pourquoi Dieu permit que l'homme mangeât la galette , & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantables ?

Je passe vite de ce quatrième ciel à Mylord Bolingbroke , pour ne pas m'ennuyer. Cet homme , qui avait sans doute un grand génie , donna au célèbre Pope son plan du *tout est bien* , qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les œuvres posthumes de Mylord Bolingbroke , & que Mylord Shaftsbury avait auparavant inséré dans ses caractéristiques. Lisez dans Shaftsbu-

ry le chapitre des moralistes , vous y verrez ces paroles.

» On a beaucoup à répondre à ces plaintes
 » des défauts de la nature. Comment est-elle
 » sortie si impuissante & si défectueuse des
 » mains d'un être parfait ? mais je nie qu'elle
 » soit défectueuse ... sa beauté résulte des con-
 » trariétés , & la concorde universelle naît
 » d'un combat perpétuel ... Il faut que cha-
 » que être soit immolé à d'autres ; les végé-
 » taux aux animaux , les animaux à la terre...
 » & les loix du pouvoir central & de la gravi-
 » tation , qui donnent aux corps célestes leur
 » poids & leur mouvement , ne seront point
 » dérangés pour l'amour d'un chétif animal ,
 » qui tout protégé qu'il est par ces mêmes
 » loix , fera bientôt par elles réduit en pouf-
 » fière. “

Bolingbroke , Shaftsbury , & Pope , leur met-
 teur en œuvre , ne résolvent pas mieux la ques-
 tion que les autres : leur *tout est bien* , ne veut
 dire autre chose , sinon que le tout est dirigé
 par des loix immuables ; qui ne le fait pas ?
 vous ne nous apprenez rien quand vous remar-
 quez après tous les petits enfans , que les mou-
 ches sont nées pour être mangées par des arai-
 gnées , les araignées par les hirondelles , les hi-
 rondelles par les pigrièches , les pigrièches par
 les aigles , les aigles pour être tués par les hom-
 mes , les hommes pour se tuer les uns les au-
 tres , & pour être mangés par les vers , & en-
 suite par les Diables , au moins mille sur un.

Voilà un ordre net & constant parmi les

animaux de toute espèce ; il y a de l'ordre partout. Quand une pierre se forme dans ma vessie , c'est une mécanique admirable , des fucs pierreux passent petit à petit dans mon sang , ils se filtrent dans les reins , passent par les urêtres , se déposent dans ma vessie , s'y assemblent par une excellente attraction Newtonnienne ; le caillou se forme , se grossit , je souffre des maux mille fois pires que la mort , par le plus bel arrangement du monde ; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par Tubal-Cain , vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée , saisit ma pierre avec ses pincettes , elle se brise sous ses efforts par un mécanisme nécessaire ; & par le même mécanisme je meurs dans des tourmens affreux ; *tout cela est bien* , tout cela est la suite évidente des principes physiques inaltérables , j'en tombe d'accord , & je le savais comme vous.

Si nous étions insensibles , il n'y aurait rien à dire à cette physique. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit ; nous vous demandons s'il n'y a point de maux sensibles , & d'où ils viennent ? *Il n'y a point de maux* , dit Pope dans sa quatrième épître sur le tout est bien ; *s'il y a des maux particuliers , ils composent le bien général.*

Voilà un singulier bien général , composé de la pierre , de la goutte , de tous les crimes , de toutes les souffrances , de la mort , & de la damnation.

La châte de l'homme est l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame , que vous appelez fanté gé-

nérale ; mais Shaftsbury & Bolingbroke se moquent du péché originel ; Pope n'en parle point ; il est clair que leur systême sappe la religion chrétienne par ses fondemens , & n'explique rien du tout.

Cependant , ce systême a été approuvé depuis peu par plusieurs théologiens , qui admettent volontiers les contraires ; à la bonne heure , il ne faut envier à personne la consolation de raisonner comme il peut sur le déluge de maux qui nous inonde. Il est juste d'accorder aux malades désespérés , de manger de ce qu'ils veulent. On a été jusqu'à prétendre que ce systême est consolant. *Dieu , dit Pope , voit d'un même œil périr le héros & le moineau , un atôme , ou mille planètes précipitées dans la ruine , une boule de savon , ou un monde se former.*

Voilà , je vous l'avouë , une plaisante consolation ; ne trouvez - vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de Mylord Shaftsbury , qui dit que Dieu n'ira pas déranger ses loix éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme ? Il faut avoüer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement , & de chercher à comprendre en criant , pourquoi ces loix éternelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu ?

Ce systême du *tout est bien* , ne représente l'auteur de toute la nature , que comme un roi puissant & mal - faisant , qui ne s'embarrasse pas qu'il en coute la vie à quatre ou cinq cent mille hommes , & que les autres traînent leurs jours dans la disette & dans les lar-

mes, pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possibles console, elle est désespérante pour les philosophes qui l'embrassent. La question du bien & du mal, demeure un cahos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi; c'est un jeu d'esprit pour ceux qui disputent; ils sont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le peuple non pensant, il ressemble assez à des poissons qu'on a transportés d'une rivière dans un réservoir; ils ne se doutent pas qu'ils sont là pour être mangés le carême; aussi ne savons-nous rien du tout par nous-mêmes des causes de notre destinée.

Mettons à la fin de presque tous les chapitres de métaphysique les deux lettres des juges Romains quand ils n'entendaient pas une cause, *N. L. non liquet*, Cela n'est pas clair.

BORNES DE L'ESPRIT

H U M A I N.

ELles sont partout, pauvre docteur. Veux-tu savoir comment ton bras & ton pied obéissent à ta volonté, & comment ton foie n'y obéit pas? cherches-tu comment la pensée se forme dans ton chétif entendement, & cet enfant dans l'uterus de cette femme? Je te donne du tems pour me répondre; qu'est-ce que la matière? tes pareils ont écrit dix mille volu-

mes sur cet article ; ils ont trouvé quelques qualités de cette substance : les enfans les connaissent comme toi : mais cette substance , que-
ce au fond ? & qu'est-ce que tu as nommé *esprit* , du mot latin qui veut dire *soufle* , ne pouvant faire mieux parce que tu n'en as pas d'idée ?

Regarde ce grain de bled que je jette en terre , & di-moi comment il se relève pour produire un tuyau chargé d'un épi. Appren-moi comment la même terre produit une pomme au haut de cet arbre , & une chataigne à l'arbre voisin ; je pourrais te faire un in-folio de questions , auxquelles tu ne devrais répondre que par quatre mots , *Je n'en fais rien*.

Et cependant tu as pris tes degrés , & tu es fouré , & ton bonnet l'est aussi , & on t'appelle maître. Et cet orgueilleux imbécille , revêtu d'un petit emploi , dans une petite ville , croit avoir acquis le droit de juger & de condamner ce qu'il n'entend pas.

La devise de Montagne était , *Que fais-je ?* & la tienne est , *Que ne fais-je pas ?*

C A R A C T È R E.

DU mot Grec *impression* , gravure. C'est ce que la nature a gravé dans nous ; pouvons-nous l'effacer ? grande question. Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat , je peux les cacher avec un masque. Puis-je davantage sur le caractère qui m'a donné la na-

ture ? Un homme né violent, emporté, se présente devant François premier Roi de France, pour se plaindre d'un passe-droit ; le visage du Prince, le maintien respectueux des courtisans, le lieu même où il est, font une impression puissante sur cet homme ; il baisse machinalement les yeux, sa voix rude s'adoucit, il présente humblement sa requête, on le croirait né aussi doux que le sont (dans ce moment au moins) les courtisans, au milieu desquels il est même déconcerté ; mais si François premier se connaît en physionomies, il découvre aisément dans ses yeux baissés, mais allumés d'un feu sombre, dans les muscles tendus de son visage, dans ses lèvres ferrées l'une contre l'autre, que cet homme n'est pas si doux qu'il est forcé de le paraître. Cet homme le suit à Pavie, est pris avec lui, mené avec lui en prison à Madrid ; la majesté de François premier ne fait plus sur lui la même impression ; il se familiarise avec l'objet de son respect. Un jour en tirant les bottes du Roi, & les tirant mal, le Roi aigri par son malheur se fâche, mon homme envoie promener le Roi, & jette ses bottes par la fenêtre.

Sixte-Quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant ; ce caractère semble adouci dans les épreuves de son noviciat. Commence-t-il à jouir de quelque crédit dans son ordre ? il s'emporte contre un gardien & l'assomme à coups de poings : est-il inquisiteur à Venise ? il exerce sa charge avec insolence : le voilà cardinal, il est possédé dell-

rabbia papale : cette rage l'emporte sur son naturel ; il ensevelit dans l'obscurité sa personne & son caractère ; il contrefait l'humble & le moribond ; on l'élit pape , ce moment rend au effort , que la politique avait plié , toute son élasticité longtems retenue ; il est le plus fier & le plus despotique des souverains.

Naturam expellas furca tamen ipsa redibit.

La religion , la morale , mettent un frein à la force du naturel , elles ne peuvent le détruire. L'ivrogne dans un cloître , réduit à un demi-septier de cidre à chaque repas , ne s'enivrera plus , mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractère , c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés , mais ils sont toujours de même nature ; il se couvre de nœuds & de mousse , il devient vermoulu , mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractère , on s'en donnerait un , on ferait le maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose ? ne recevons-nous pas tout ? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie , de glacer par l'apatie , l'ame bouillante de l'impétueux , d'inspirer du gout pour la musique & pour la poésie à celui qui manque de gout & d'oreilles ; vous n'y parviendrez pas plus que si vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle né. Nous perfectionnons , nous adoucissons , nous cachons ce que la nature a mis dans nous , mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur, Vous avez trop de poissons dans ce vivier, ils ne prospéreront pas; voilà trop de bestiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ses moutons, le reste engraisse. S'applaudira-t-il de son œconomie? Ce campagnard, c'est toi-même; une de tes passions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne ressemblons-nous pas presque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui faisaient un peu de désordre avec des filles, leur dit tout en colère, Messieurs, est-ce là l'exemple que je vous donne?

C A R Ê M E.

Questions sur le Carême.

L Es premiers qui s'avisèrent de jeûner, se mirent-ils à ce régime par ordonnance du médecin pour avoir eu des indigestions?

Le défaut d'appétit qu'on se sent dans la tristesse fut-il la première origine des jours de jeûne prescrits dans les religions tristes?

Les Juifs prirent-ils la coutume de jeûner des Egyptiens dont ils imitèrent tous les rites, jusqu'à la flagellation & au bouc émissaire?

Pourquoi Jésus jeûna-t-il quarante jours dans

le désert où il fut emporté par le diable, par le Cnathbull? St. Matthieu remarque qu'après ce carême *il eut faim*, il n'avait donc pas faim pendant ce Carême.

Pourquoi dans les jours d'abstinence l'Eglise Romaine regarde-t-elle comme un crime de manger des animaux terrestres, & comme une bonne œuvre de se faire servir des soles & des saumons? le riche papiste qui aura eu sur sa table pour cinq cent francs de poisson sera sauvé, & le pauvre, mourant de faim, qui aura mangé pour quatre sous de petit salé sera damné!

Pourquoi faut-il demander permission à son Evêque de manger des œufs? Si un roi ordonnait à son peuple de ne jamais manger d'œufs, ne passerait-il pas pour le plus ridicule des tyrans? quelle étrange aversion les Evêques ont-ils pour les omelettes?

Croira-t-on que chez les papistes il y ait eu des tribunaux assez imbécilles, assez lâches, assez barbares pour condamner à la mort de pauvres citoyens qui n'avaient d'autres crimes que d'avoir mangé du cheval en carême? Le fait n'est que trop vrai: j'ai entre les mains un arrêt de cette espèce. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les Juges qui ont rendu de pareilles sentences se font crus supérieurs aux Iroquois.

Prêtres idiots & cruels! à qui ordonnez-vous le Carême? est-ce aux riches? ils se gardent bien de l'observer. Est-ce aux pauvres? ils font carême toute l'année. Le malheureux cultivateur ne mange presque jamais de viande, & n'a

pas de quoi acheter du poisson. Fous que vous êtes, quand corrigerez-vous vos loix absurdes ?

CATECHISME CHINOIS,

O U

Entretien de Cu-fu, disciple de Confutzée, avec le Prince Kou, fils du Roi de Lou, tributaire de l'Empereur Chinois Gnenvan, 417 ans avant notre ère vulgaire.

Traduit en Latin par le père Fouquet, ci-devant ex-Jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque du Vatican, numero 42759.

K O U.

Que dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel ? (Chang-ti.)

C U - S U.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons ; car ce ciel n'est autre chose que l'air, & cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce serait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

K O U.

Je n'en ferais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encor plus grandes.

C U - S U.

Il est vrai ; mais vous êtes destiné à gouverner , vous devez être sage.

K O U.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes !

C U - S U.

Les planètes ne font que des terres comme la nôtre. La lune , par exemple , ferait aussi-bien d'adorer notre fable & notre boue , que nous de nous mettre à genoux devant le fable & la boue de la lune.

K O U.

Que prétend-on quand on dit , le ciel & la terre , monter au ciel , être digne du ciel ?

C U - S U.

On dit une énorme sottise ; (*) il n'y a point de ciel ; chaque planète est entourée de son atmosphère , comme d'une coque , & roule dans l'espace autour de son soleil. Chaque soleil est le centre de plusieurs planètes , qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas , ni montée ni descente. Vous sentez que si les habitans de la lune disaient qu'on monte à la terre , qu'il faut se rendre digne de la terre , ils diraient une extravagance. Nous pro-

(*) Voyez l'article du Ciel.

nonçons de même un mot qui n'a pas de sens , quand nous disons qu'il faut se rendre digne du ciel , c'est comme si nous disions , Il faut se rendre digne de l'air , digne de la constellation du dragon , digne de l'espace.

K o u.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le Dieu qui a fait le ciel & la terre.

C u - s u.

Sans doute ; il faut n'adorer que Dieu. Mais quand nous disons qu'il a fait le ciel & la terre , nous disons pieusement une grande pauvreté. Car si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de soleils , & fit tourner tant de mondes , il est beaucoup plus ridicule de dire , *le ciel & la terre* , que de dire , *les montagnes & un grain de sable*. Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de milliards d'univers , parmi lesquels nous disparaissions. Tout ce que nous pouvons faire , c'est de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables , qui rendent hommage à Dieu dans l'abîme de l'étendue.

K o u.

On nous a donc bien trompés , quand on nous a dit que Fo était descendu chez nous du quatrième ciel , & avait paru en éléphant blanc.

C U - S U.

Ce sont des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

K O U.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

C U - S U.

Regardez cette étoile ; elle est à quinze cent mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet : ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux ; ne voilà-t-il pas un dessein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or qui fait un ouvrage , sinon un ouvrier ? Qui fait des loix , sinon un législateur ? Il y a donc un ouvrier , un législateur éternel ?

K O U.

Mais, qui a fait cet ouvrier ? & comment est-il fait ?

C U - S U.

Mon Prince , je me promenais hier auprès du vaste palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons , dont l'un disait à l'autre , Voilà un terrible édifice. Oui , dit l'autre , tout glorieux que je suis , j'avoue que c'est quelqu'un de plus puissant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de

cet être-là ; je vois qu'il est, mais je ne fais ce qu'il est.

K o u.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus instruit que moi ; & ce qui me plaît en vous, c'est que vous ne prétendez pas savoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

C u - s u.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puissant, existant par lui-même, suprême artisan de toute la nature ?

K o u.

Oui ; mais s'il existe par lui-même, rien ne peut donc le borner, il est donc partout ? il existe donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même ?

C u - s u.

Pourquoi non ?

K o u.

Je ferais donc moi-même une partie de la Divinité ?

C u - s u.

Ce n'est peut-être pas une conséquence. Ce morceau de verre est pénétré de toutes parts de la lumière ; est-il lumière cependant lui-même ? ce n'est que du sable, & rien de plus ;

tout est en Dieu , sans doute ; ce qui anime tout doit être partout. Dieu n'est pas comme l'Empereur de la Chine qui habite son palais & qui envoie ses ordres par des Colao. Dès-là qu'il existe, il est nécessaire que son existence remplisse tout l'espace & tous ses ouvrages ; & puis qu'il est dans vous, c'est un avertissement continuel de ne rien faire dont vous puissiez rougir devant lui.

K O U.

Que faut-il faire pour oser ainsi se regarder soi-même sans répugnance & sans honte devant l'Être suprême ?

C U - S U.

Être juste.

K O U.

Et quoi encore ?

C U - S U.

Être juste.

K O U.

Mais la secte de Laokium dit qu'il n'y a ni juste, ni injuste, ni vice, ni vertu.

C U - S U.

La secte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni fanté, ni maladie.

K O U.

Non, elle ne dit point une si grande erreur.

C U - S U .

L'erreur de penser qu'il n'y a ni fanté de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, est aussi grande & plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal font des monstres ; est-il égal de nourrir son fils, ou de l'écraser sur la pierre ? de secourir sa mère, ou de lui plonger un poignard dans le cœur ?

K O U .

Vous me faites frémir : je déteste la secte de Laokium ; mais il y a tant de nuances du juste & de l'injuste ! on est souvent bien incertain. Quel homme fait précisément ce qui est permis, ou ce qui est défendu ? qui pourra poser sûrement les bornes qui séparent le bien & le mal ? quelle règle me donnerez-vous pour les discerner ?

C U - S U .

Celle de Contfutzée mon maître ; *vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu , traites ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

K O U .

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre-humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagnerai-je ? cette horloge quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures ?

C U - S U .

Cette horloge ne sent point, ne pense point ;

elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous fentez coupable. .

K O U.

Mais si après avoir commis plusieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

C U - S U.

Alors, il faudra vous étouffer ; & foyez sûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

K O U.

Ainsi Dieu qui est en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

C U - S U.

Dieu vous a donné la raison, n'en abusez ni vous, ni eux ; non-seulement vous ferez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le feriez pas dans une autre ?

K O U.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

C U - S U.

Dans le doute seul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

K O U.

Mais, si je suis sûr qu'il n'y en a point,

C U - S U.

Je vous en défie.

T R O I S I E M E E N T R E T I E N .

K O U.

Vous me poussez, Cu - fu. Pour que je puisse être récompensé ou puni quand je ne ferai plus, il faut qu'il subsiste dans moi quelque chose qui sente, & qui pense après moi. Or, comme avant ma naissance, rien de moi n'avait ni sentiment ni pensée, pourquoi y en aurait-il après ma mort? que pourrait être cette partie incompréhensible de moi-même? Le bourdonnement de cette abeille restera-t-il quand l'abeille ne fera plus? La végétation de cette plante subsiste-t-elle quand la plante est déracinée? La végétation n'est-elle pas un mot dont on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'Être suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre? L'ame est de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obscurément les ressorts de notre vie. Tous les animaux se meuvent, & cette puissance de se mouvoir, on l'appelle force active; mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force. Nous avons des passions, cette mémoire, cette raison, ne sont pas sans doute des choses à part, ce ne sont pas des êtres existans dans nous, ce ne sont pas de petites personnes qui ayent une existence particulière; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées.

L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature? c'est Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes? c'est Dieu. Qui fait le mouvement dans les animaux? c'est Dieu. Qui fait la pensée de l'homme? c'est Dieu.

Si l'ame (*) humaine était une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère, je trouve Vulcain un divin forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous seuls au conseil des Dieux : mais ce Vulcain me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fit mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse; mais Dieu n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource : en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit? Vous n'oserez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous

(*) Voyez l'article *Amc.*

appelons matière, pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus, qui serait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps ? d'où viendrait-elle ? quand viendrait-elle ? faudrait-il que le Créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vite une ame dans ce germe ? & si ce germe meurt, que deviendra cette ame ? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde ; & non-seulement, il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions ; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphants, & pour les porcs, pour les hibous, pour les poissons, & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très-petite partie des raisons qui

peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

C U - S U.

Vous raisonnez de bonne foi ; & ce sentiment vertueux , quand même il serait erroné , ferait agréable à l'Être suprême. Vous pouvez vous tromper , mais vous ne cherchez pas à vous tromper , & dès - lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes , & que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes ; il est dur d'être anéanti ; espérez de vivre. Vous savez qu'une pensée n'est point matière , vous savez qu'elle n'a nul rapport avec la matière , pourquoi donc vous ferait-il si difficile de croire que Dieu a mis dans vous un principe divin , qui ne pouvant être dissous , ne peut être sujet à la mort ? oseriez - vous dire qu'il est impossible que vous ayez une ame ? non sans doute ; & si cela est possible , n'est-il pas vraisemblable que vous en avez une ? pourriez-vous rejeter un système si beau & si nécessaire au genre-humain ? & quelques difficultés vous rebuteront-elles ?

K O U.

Je voudrais embrasser ce système , mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis toujours frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait , qu'il est partout , qu'il pénètre tout , qu'il donne le mouvement & la vie à tout ; & s'il est dans toutes les par-

ties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis animé par Dieu même ? à quoi me servirait cette ame ? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons presque toujours malgré nous ; nous en avons quand nous sommes endormis ; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au sang & aux esprits animaux, Courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaisir, ils circuleront toujours de la manière que Dieu leur a prescrite. J'aime mieux être la machine d'un Dieu qui m'est démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

C U - S U .

Eh bien, si Dieu même vous anime, ne fouillez jamais par des crimes ce Dieu qui est en vous ; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un & dans l'autre système vous avez une volonté ; vous êtes libre ; c'est-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez ; servez-vous de ce pouvoir pour servir ce Dieu qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe, mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le serez encor plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Et Daignez me répondre : n'est-il pas vrai que Dieu est la souveraine justice ?

CATECHISME CHINOIS. III

K O U.

Sans doute ; & s'il était possible qu'il cessât de l'être, (ce qui est un blasphème) je voudrais moi agir avec équité.

C U - S U.

N'est-il pas vrai que votre devoir fera de récompenser les actions vertueuses , & de punir les criminelles quand vous serez sur le trône ? Voudriez - vous que Dieu ne fit pas ce que vous-même êtes tenu de faire ? Vous savez qu'il est , & qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses , & des crimes impunis ; il est donc nécessaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple , si naturelle , si générale , qui a établi chez tant de nations la créance de l'immortalité de nos ames , & de la justice divine qui les juge , quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un système plus raisonnable , plus convenable à la Divinité , & plus utile au genre humain ?

K O U.

Pourquoi donc plusieurs nations n'ont-elles point embrassé ce système ? Vous savez que nous avons dans notre province environ deux cent familles d'anciens Sinous (*) qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée ; ni elles ,

(*) Ce sont les Juifs des dix tribus qui dans leur dispersion pénétrèrent jusqu'à la Chine ; ils y sont appelés *Sinous*.

ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'âme immortelle : ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq Kings; j'en ai lu la traduction; leurs loix nécessairement semblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de respecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni aduultères, ni homicides; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenses ni de châtimens dans une autre vie.

C U - S U .

Si cette idée n'est pas encor développée chez ce pauvre peuple, elle le fera sans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuse petite nation, tandis que les Babiloniens, les Egyptiens, les Indiens, & toutes les nations policées ont reçu ce dogme salutaire? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, sous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en servir? Dieu nous a donné la raison, elle vous dit que l'âme doit être immortelle, c'est donc Dieu qui vous le dit lui-même. KOU.

(*) Eh bien! tristes ennemis de la raison & de la vérité, direz-vous encore que cet ouvrage enseigne la mortalité de l'âme? Ce morceau a été imprimé dans toutes les éditions. De quel front osez-vous donc le calomnier? Hélas! si vos âmes conservent leur caractère pendant l'éternité, elles seront éternellement des âmes bien sottes & bien injustes. Non, les auteurs de cet ouvrage raisonnable & utile ne vous disent point que l'âme meurt avec le corps; ils vous disent seulement que

K O U.

Mais comment pourai-je être récompensé, ou puni, quand je ne ferai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne? Ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue?

C U-S U.

C'est-à-dire que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tyrannisé ses sujets, il en ferait quitte pour dire à Dieu, Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne; pensez-vous que Dieu fût bien content de ce sophisme?

K O U.

Eh bien soit, je me rends; (*) je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai aussi pour

que vous êtes des ignorans. N'en rougissez pas; tous les sages ont avoué leur ignorance, aucun d'eux n'a été assez impertinent pour connaître la nature de l'ame. Gassendi en résumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainsi. *Vous savez que vous pensez, mais vous ignorez quelle espèce de substance vous êtes, vous qui pensez. Vous ressemblez à un aveugle qui sentant la chaleur du soleil, croirait avoir une idée distincte de cet astre. Lisez le reste de cette admirable lettre à Des-*

114 CATECHISME CHINOIS.

plaire à l'Être suprême. Je pensais qu'il suffisait que mon ame fût juste dans cette vie, j'espérerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples & pour les princes ; mais le culte de Dieu m'embarasse.

QUATRIEME ENTRETIE N.

C U - S U.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier livre canonique, si respecté de tous les Empereurs Chinois ? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'Être suprême ; vous lui sacrifiez quatre fois l'année ; vous êtes roi & pontife ; vous promettez à Dieu de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir ; y a-t-il là quelque chose qui repugne ?

K O U.

Je suis bien loin d'y trouver à redire ; je sais que Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices, ni de nos prières, mais nous avons besoin de lui

cartes, lisez Locke ; relisez cet ouvrage-ci attentivement, & vous verrez qu'il est impossible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'ame, par la raison qu'il est impossible que la créature connaisse les secrets ressorts du Créateur ; vous verrez que sans connaître le principe de nos pensées, il faut tâcher de penser avec justesse, & avec justice, qu'il faut être tout ce que

en faire ; son culte n'est pas établi pour lui , mais pour nous. J'aime fort à faire des prières , je veux surtout qu'elles ne soient point ridicules ; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti est une montagne grasse , & qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses* , quand j'aurai fait enfuir le soleil , & sécher la lune : ce galimatias fera-t-il agréable à l'Etre suprême , utile à mes sujets & à moi-même ?

Je ne peux surtout souffrir la démenche des sectes qui nous environnent : d'un côté je vois Laotzé que sa mère conçut par l'union du ciel & de la terre , & dont elle fut grosse quatre-vingt ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement & du dépouillement universel , qu'aux cheveux blancs avec lesquels il nâquit , & à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa doctrine.

Le Dieu Fo ne m'en impose pas davantage , quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc , & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplaît surtout , c'est que de telles rêveries sont continuellement prêchées par les bonzes qui séduisent le peuple pour le gouverner ; ils se rendent respectables par des mortifications qui effraient la nature. Les uns se

vous n'êtes pas , modeste , doux , bienfaisant , indulgent ; ressembler à *Cu-fu* & à *Kou* , & non pas à *Thomas d'Aquin* ou à *Scot* , dont les ames étaient fort ténébreuses , ou à *Calvin* ou à *Luther* , dont les ames étaient bien durés & bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre ; alors vous vous moquerez prodigieusement de vous-mêmes.

privent toute leur vie des alimens les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime. Les autres se mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très-dignes; ils s'enfoncent des cloux dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches; le peuple les fuit en foule. Si un Roi donne quelque édit qui leur déplaît, ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du Dieu Fo, & qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante, & si dangereuse? Vous savez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Asie: mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un Empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques?

C U - S U .

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps. La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades, parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui; mais il a le droit d'empêcher les troubles; & s'il est sage, il lui fera très-aisé de déraciner les superstitions. Vous savez ce qui

arriva à Daon, fixième roi de la Caldée, il y a quelques quatre mille ans ?

K O U.

Non, je n'en fais rien, vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

C U - S U.

Les prêtres Caldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannes* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannes*, qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les théologiens, pour favoir si le brochet *Oannes* était laité, ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le Roi Daon s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis ; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son dîner ; il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est-ce là votre Dieu ? dit-il aux docteurs ; Oui, sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le Roi commanda qu'on ouvrît le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas là votre Dieu, puisqu'il est laité ;

& le brochet fut mangé par le Roi & par ses satrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait fri le Dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussi-tôt les docteurs du parti contraire : on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croissant sur la queue ; ils assurèrent que c'était là le Dieu *Oannès*, & qu'il était laité ; il fut fri comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également fots, & n'ayant pas déjeuné, le bon roi *Daon* leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur diner : ils en mangèrent goulument, soit œuvés, soit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon Roi *Daon* ; & les citoyens depuis ce tems firent servir à leur diner tant de brochets qu'ils voulurent.

K O U.

J'aime fort le Roi *Daon*, & je promets bien de l'imiter à la première occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours autant que je le pourrai (sans faire violence à personne) qu'on adore des *Fo*, & des brochets.

Je fais que dans le *Pégu* & dans le *Tonquin* il y a de petits dieux & de petits talapoins qui font descendre la lune dans le décours, & qui prédissent clairement l'avenir ; c'est-à-dire, qui voyent clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point. J'empêcherai autant que je le pourrai que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent & faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des sectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues ! quelle honte pour l'esprit humain que de petites nations pensent que la vérité n'est que pour elles, & que le vaste Empire de la Chine est livré à l'erreur ! L'Etre éternel ne serait-il que le Dieu de l'isle Formose ou de l'isle Borneo ? Abandonnerait-il le reste de l'univers ? Mon cher Cu-fu, il est le père de tous les hommes ; il permet à tous de manger du brochet ; le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre est d'être vertueux ; un cœur pur est le plus beau de tous ses temples, comme disait le grand Empereur Hiao.

CINQUIEME ENTRETEN.

C U - S U.

Puisque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous serez roi ?

K O U.

En n'étant injuste ni envers mes voisins, ni envers mes peuples.

C U - S U.

Ce n'est pas assez de ne point faire de mal ; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantise. Vous embellirez les grands chemins, vous creuserez des canaux, vous élèverez des édifices publics, vous en-

couragerez tous les arts, vous récompenserez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

K O U.

C'est ce que j'appelle n'être point injuste, ce font là autant de devoirs.

C U - S U.

Vous pensez en véritable Roi; mais il y a le Roi & l'homme, la vie publique, & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier, combien comptez-vous avoir de femmes?

K O U.

Mais je crois qu'une douzaine me suffira; un plus grand nombre pourrait me dérober un tems destiné aux affaires. Je n'aime point ces Rois qui ont des trois cent femmes, & des sept cent concubines, & des milliers d'eunuques pour les servir. Cette manie des eunuques me paraît surtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en font meilleurs à manger, mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi sert leur mutilation? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans sa pagode. Je voudrais bien savoir si le Chang-ti se plaît beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres?

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne se marient point; ils se vantent

d'être plus sages que les autres Chinois : eh bien , qu'ils fassent donc des enfans sages. Voilà une plaisante manière d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs ! Voilà une singulière façon de servir le genre humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain ! Le bon petit Lama (*) nommé *Stelca ifant Erepi*, voulait dire que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait ; il prêchait d'exemple, & a été fort utile en son tems. Pour moi, je marierai tous les Lamas & bonzes, & Lameffes & bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre ; ils en feront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Lou.

C U - S U.

Oh ! le bon prince que nous aurons là ! Vous me faites pleurer de joye. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des sujets ; car enfin, on ne peut pas passer sa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez sans doute des amis.

K O U.

J'en ai déjà, & de bons, qui m'avertissent de mes défauts ; je me donne la liberté de reprendre les leurs ; ils me consolent, & je les console ; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chymiste Erueil, & même

(*) *Stelca ifant Erepi*, signifie en Chinois, l'abbé Castet de Saint Pierre.

que les sachets du grand Hanourd. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion ; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

C U - S U.

Gardez - vous - en bien , l'amitié est assez sacrée d'elle-même , ne la commandez jamais , il faut que le cœur soit libre ; & puis , si vous faisiez de l'amitié un précepte , un mystère , un rite , une cérémonie , il y aurait mille bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries , rendraient l'amitié ridicule ; il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez - vous avec vos ennemis ? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer ; cela ne vous parait - il pas un peu difficile ?

K O U.

Aimer les ennemis ! Eh mon Dieu , rien n'est si commun.

C U - S U.

Comment l'entendez - vous ?

K O U.

Mais comme il faut , je crois , l'entendre. J'ai fait l'apprentissage de la guerre sous le prince de Décon contre le prince du Vis - Brunk : dès qu'un (*) de nos ennemis était blessé & tom-

(*) C'est une chose remarquable , qu'en retournant *Dé-cou* & *Vis-Brunk* , qui sont des noms Chinois , on retrouve *Condé* & *Brunsvik* , tant les grands hommes sont célèbres dans toute la terre.

bait entre nos mains , nous avons soin de lui comme s'il eût été notre frère , nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés & prisonniers , & nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime sa maîtresse ?

C U - S U .

Je suis très édifié de tout ce que vous me dites , & je voudrais que toutes les nations vous entendissent . Car on m'assure qu'il y a des peuples assez impertinens pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraie vertu , que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides , que nous avons besoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes . Hélas les malheureux ! ce n'est que d'hier qu'ils savent lire & écrire , & ils prétendent enseigner leurs maîtres !

S I X I E M E E N T R E T I E N .

C U - S U .

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou six mille ans sur toutes les vertus . Il y en a qui ne sont que pour nous-mêmes , comme la prudence pour conduire nos ames , la tempérance pour gouverner nos corps ; ce sont des préceptes de politique & de fanté . Les vérita-

bles vertus font celles qui font utiles à la société, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaisance, la tolérance, &c. Grace au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enseigne parmi nous toutes ces vertus à ses petits enfans; c'est le rudiment de notre jeunesse au village comme à la ville; mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'usage, & j'en suis fâché.

K O U.

Quelle est-elle? nommez la vite, je tâcherai de la ranimer.

C U - S U.

C'est l'hospitalité, cette vertu si sociale, ce lien sacré des hommes commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue, à ce qu'on dit, de certains sauvages d'Occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maison pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande ville de Lou, dans la belle place Honchan, dans ma maison Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré, & qui est obligé par toutes les loix divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime!

Les sauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoutantes, ils vendent cher cet accueil infame, & avec cela, j'entends dire que

ces pauvres gens se croient au-dessus de nous, qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que Confutzée, qu'enfin, c'est à eux de nous enseigner la justice, parce qu'ils vendent de mauvais vin sur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles dansent pendant que les nôtres cultivent des vers à foye.

K O U.

Je trouve l'hospitalité fort bonne, je l'exerce avec plaisir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui sont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hospitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu; cela peut dégouter de la politesse.

C U - S U.

L'inconvénient est petit, il est aisé d'y remédier en ne recevant que des personnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers, & c'est parce qu'elles en ont qu'il est beau de les embrasser.

Que notre Confutzée est sage & saint! il n'est aucune vertu qu'il n'inspire; le bonheur des hommes est attaché à chacune de ses sentences: en voici une qui me revient dans la mémoire, c'est la cinquante-troisième.

Reconnai les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils opposer à une morale si pure ? en combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité ? si on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles sur la terre.

K O U.

J'ai lu tout ce que Confutzée & les sages des siècles antérieurs ont écrit sur l'humilité ; mais il me semble qu'ils n'en ont jamais donné une définition assez exacte ; il y a peu d'humilité peut-être à oser les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites - moi ce que vous en pensez ?

C U - S U.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité est la modestie de l'ame ; car la modestie extérieure n'est que la civilité. L'humilité ne peut pas consister à se nier à soi-même la supériorité qu'on peut avoir acquise sur un autre. Un bon médecin ne peut se dissimuler qu'il en fait davantage que son malade en délire. Celui qui enseigne l'astronomie doit s'avouer qu'il est plus savant que ses disciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'est pas l'objection ; elle est le correctif de l'amour-propre, comme la modestie est le correctif de l'orgueil.

K O U.

Eh bien, c'est dans l'exercice de toutes ces

vertus, & dans le culte d'un Dieu simple & universel, que je veux vivre, loin des chimères des sophistes, & des illusions des faux prophètes. L'amour du prochain sera ma vertu sur le trône, & l'amour de Dieu ma religion. Je mépriserai le Dieu Fo, & Laotzée, & Vitfnou qui s'est incarné tant de fois chez les Indiens, & Sammonocodom qui descendit du ciel pour venir joier au cerf-volant chez les Siamois, & les Camis qui arrivèrent de la Lune au Japon.

Malheur à un peuple assez imbécille & assez barbare pour penser qu'il y a un Dieu pour sa seule province : c'est un blasphème. Quoi ? la lumière du soleil éclaire tous les yeux, & la lumière de Dieu n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur ! & quelle sottise ! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

C U - S U.

☞ O sage Kou ! vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même ; vous ferez un digne prince. J'ai été votre docteur, & vous êtes devenu le mien.

CATECHISME DU CURÉ.

ARISTON.

EH bien, mon cher Téotime, vous allez donc être Curé de campagne ?

TÉOTIME.

Oui; on me donne une petite paroisse, & je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité; je ne pourrais certainement pas diriger soixante & dix milles âmes, attendu que je n'en ai qu'une; & j'ai toujours admiré la confiance de ceux qui se sont chargés de ces districts immenses. Je ne me sens pas capable d'une telle administration; un grand troupeau m'effraye, mais je pourrai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié assez de jurisprudence pour empêcher, autant que je le pourrai, mes pauvres paroissiens de se ruiner en procès. J'ai assez de connaissance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conseils utiles. Le seigneur du lieu & sa femme sont d'honnêtes gens qui ne sont point dévots, & qui m'aideront à faire du bien. Je me flatte que je vivrai assez heureux, & qu'on ne fera pas malheureux avec moi.

ARISTON.

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femme ? ce serait une grande consolation; il
ferait

ferait doux après avoir prôné, chanté, confessé, communiqué, batifé, enterré, de trouver dans son logis une femme douce, agréable & honnête, qui aurait soin de votre linge & de votre personne, qui vous égayerait dans la santé, qui vous soignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfans, dont la bonne éducation ferait utile à l'Etat. Je vous plains vous qui servez les hommes, d'être privé d'une consolation si nécessaire aux hommes.

T E O T I M E.

L'Eglise Grecque a grand soin d'encourager les curés au mariage; l'église Anglicane & les Protestans ont la même sagesse; l'église Latine a une sagesse contraire; il faut m'y soumettre. Peut-être aujourd'hui que l'esprit philosophique a fait tant de progrès, un concile ferait des loix plus favorables à l'humanité que le concile de Trente; mais en attendant, je dois me conformer aux loix présentes; il en coûte beaucoup, je le fais, mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y sont soumis, que je ne dois pas murmurer.

A R I S T O N.

Vous êtes savant, & vous avez une éloquence sage; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne?

T E O T I M E.

Comme je prêcherais devant les Rois; je parlerai toujours de morale, & jamais de contre-

verse ; Dieu me préserve d'approfondir la grace concomitante , la grace efficace , à laquelle on résulte , la suffisante qui ne suffit pas ; d'examiner si les anges qui mangèrent avec Abraham & avec Loth avaient un corps , ou s'ils firent semblant de manger ; il y a mille choses que mon auditoire n'entendrait pas , ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien , & de l'être , mais je ne ferai point de théologiens , & je le ferai le moins que je pourrai.

ARISTON.

O le bon curé ! je veux acheter une maison de campagne dans votre paroisse. Dites - moi , je vous prie , comment vous en userez dans la confession ?

TEOTIME.

La confession est une chose excellente , un frein aux crimes , inventé dans l'antiquité la plus reculée ; on se confessait dans la célébration de tous les anciens mystères ; nous avons imité & sanctifié cette sage pratique ; elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner , & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvénients. Il y a beaucoup de confesseurs indiscrets , surtout parmi les moines , qui apprennent quelquefois plus de sottises aux filles que tous les garçons d'un village ne pourraient leur en faire. Point de détails dans la confession ; ce n'est point un interrogatoire juridique , c'est l'aveu

de ses fautes qu'un pécheur fait à l'Être suprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuser à son tour. Cet aveu salutaire n'est point fait pour contenter la curiosité d'un homme.

ARISTON.

Et des excommunications, en userez-vous ?

TEOTIME.

Non ; il y a des rituels où l'on excommunie les fauterelles, les forciers & les comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'église aux fauterelles, attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les forciers, parce qu'il n'y a point de forciers : & à l'égard des comédiens, comme ils sont pensionnés par le Roi, & autorisés par le magistrat, je me garderai bien de les diffamer. Je vous avouerai même comme à mon ami, que j'ai du goût pour la comédie, quand elle ne choque point les mœurs. J'aime passionnément le Misanthrope, Athalie & d'autres pièces, qui me paraissent des écoles de vertu & de bienfaisance. Le Seigneur de mon village fait jouer dans son château quelques-unes de ces pièces, par de jeunes personnes qui ont du talent : ces représentations inspirent la vertu par l'attrait du plaisir ; elles forment le goût, elles apprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très-innocent, & même de très-utile ; je compte bien assister à ces spectacles pour mon instruction, mais dans une loge grillée, pour ne point scandaliser les faibles.

ARISTON.

Plus vous me découvrez vos sentimens , & plus j'ai envie de devenir votre paroissien. Il y a un point bien important qui m'embarrasse. Comment ferez-vous pour empêcher les payfans de s'enivrer les jours de fêtes ? c'est là leur grande manière de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poison liquide , la tête penchée vers les genoux , les mains pendantes , ne voyant point , n'entendant rien , réduits à un état fort au-dessous de celui des brutes , reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées , incapables de travail le lendemain , souvent malades & abrutis pour le reste de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin , exciter des querelles sanglantes , frapper & être frappés , & quelquefois finir par le meurtre ces scènes affreuses , qui font la honte de l'espèce humaine ; il le faut avouer , l'Etat perd plus de sujets par les fêtes que par les batailles ; comment pourrez-vous diminuer dans votre paroisse un abus si exécrationnel ?

TEOTIME.

Mon parti est pris ; je leur permettrai , je les presserai même de cultiver leurs champs les jours de fêtes après le service divin que je ferai de très-bonne heure. C'est l'oisiveté de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne sont point les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la santé du corps & à celle de l'ame : de plus ,

ce travail est nécessaire à l'Etat. Supposons cinq millions d'hommes qui font par jour pour dix sous d'ouvrage l'un portant l'autre, & ce compte est bien modéré; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année. C'est donc trente fois cinq millions de pièces de dix sous que l'Etat perd en main d'œuvre. Or certainement, Dieu n'a jamais ordonné, ni cette perte, ni l'ivrognerie.

A R I S T O N.

Ainsi vous conciliez la prière & le travail; Dieu ordonne l'un & l'autre. Vous servirez Dieu & le prochain; mais dans les disputes ecclésiastiques, quel parti prendrez-vous?

T E O T I M E.

Aucun. On ne dispute jamais sur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu: on se querelle sur des opinions qui viennent des hommes.

A R I S T O N.

Oh le bon curé! le bon curé!

CATECHISME DU JAPONOIS.

L'INDIEN.

Est-il vrai qu'autrefois les Japonois ne faisaient pas faire la cuisine, qu'ils avaient soumis leur royaume au grand Lama, que ce grand Lama décidait souverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de tems en tems un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un signe de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce?

LE JAPONOIS.

Hélas ! rien n'est plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de Camusi (*) qui sont les grands cuisiniers de notre île, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maison de nos séculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuisinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'assez mauvais goût qu'on appelle *des restes*. Et quand il lui prenait quelque fantaisie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux subsides. Notre nation se plaint souvent, mais sans aucun fruit; & même chaque plainte finissait par payer un peu davan-

(*) Les *Camusi* sont les anciens prêtres du Japon.

tage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette servitude. Un de nos Empereurs se brouilla avec le grand Lama pour une femme : mais il faut avouer que ceux qui nous servirent le plus dans cette affaire furent nos Canusi, autrement Pauxcospie ; (*) c'est à eux que nous avons l'obligation d'avoir secoué le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaisante manie ; il croyait avoir toujours raison ; notre Daïri & nos Canusi voulurent avoir du moins raison quelques fois. Le grand Lama trouva cette prétention absurde, nos Canusi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce tems-là vous avez été sans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siècles. Nos Canusi voulaient en vain avoir raison ; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi, depuis ce tems-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations des plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il est vrai ce qu'on m'a dit que vous

(*) *Pauxcospie*, anagramme d'*Episcopaux*.

136 CATECHISME DU JAPONOIS.

avez douze factions de cuisine dans votre Empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au lieu de dîner ? au contraire, chacun fera bonne chère à sa façon chez le cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts, mais on en dispute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a disputé bien longtems, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire, on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, & c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger ?

LE JAPONOIS.

Il y a premièrement les Breuxch, (*) qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard ; ils sont attachés à l'ancienne cuisine ; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet ; d'ailleurs, grands calculateurs ; & s'il y a une

(*) On voit assez que les Breuxch sont les Hébreux, & les de *cateris*.

once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuisiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reste est pour ceux qui savent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupe^z guères avec ces gens-là?

LE JAPONOIS.

Non; il y a ensuite les Pispatés, qui certains jours de chaque semaine, & même pendant un tems considérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres Canusi, nous aimons fort le bœuf, & une certaine pâtisserie qu'on appelle en Japonois du pudding. Au reste, tout le monde convient que nos cuisiniers sont infiniment plus savans que ceux des Pispatés. Personne n'a plus approfondi que nous le Garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de fauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque chose à apprendre dans les livres des Canusi, qu'on appelle communément Pauxcospie.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de Vincal, ni des Batistames, ni des autres; mais les Quekars méritent

une attention particulière. Ce sont les seuls convives que je n'aye jamais vu s'enivrer & jurer. Ils sont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un crifs large de quatre doigts, le tout en front de bandière? il s'expose lui-même à être égorgé, & à recevoir des balles de plomb; ainsi, on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il hait son prochain comme lui-même. Les Quekars n'ont jamais eu cette frénésie; ils disent que les pauvres humains sont des cruches d'argile faites pour durer très-peu, & que ce n'est pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur se briser les unes contre les autres.

Je vous avoüe que si je n'étais pas Canusi, je ne haïrais pas d'être Quekar. Vous m'avoüerez qu'il n'y a pas moyen de se quereller avec des cuisiniers si pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle Diestes; ceux-là donnent à diner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, sans lard, sans barde, aux œufs, à l'huile; perdrix, faumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur est indifférent, pourvu que vous fassiez quelque prière à Dieu avant ou après le diner, & même simplement avant le déjeuner, & que vous

CATECHISME DU JAPONOIS. 139

foyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépens du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépens de Terluh & de Vincal, & de Memnon, &c. il est bon seulement que nos Diestes avoient que nos Canusi sont très-favans en cuisine, & que surtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très-paisiblement ensemble.

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuisine dominante, la cuisine du Roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoüe; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher ses bons sujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais si des entêtés veulent manger au nez du Roi des fauciffes pour lesquelles le Roi aura de l'aversion, s'ils s'assemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs fauciffes, s'ils insultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des yvrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui soient susceptibles des dignités de l'Etat. Tous les autres peuvent diner à leur fantaisie, mais ils sont exclus des charges. Les attroupemens sont souverai-

nement défendus , & punis sur le champ sans rémission , toutes les querelles à table sont réprimées soigneusement , selon le précepte de notre grand cuisinier Japonois , qui a écrit dans la langue sacrée , *Suti raho , cus flac , natis in usum lætitiæ sciphis pugnare tracum est* : ce qui veut dire , Le diner est fait pour une joye recueillie & honnête , & il ne faut pas se jeter les verres à la tête .

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous ; notre liberté est affermie sous nos Taicosema ; nos richesses augmentent ; nous avons deux cent jonques de ligne , & nous sommes la terreur de nos voisins .

L' I N D I E N .

Pourquoi donc le bon versificateur Recina , fils de ce poëte Indien Recina , (*) si tendre , si exact , si harmonieux , si éloquent , a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes , intitulé la grace , & non les graces ,

Le Japon où jadis brilla tant de lumière ,

N'est plus qu'un triste amas de folles visions ?

L E J A P O N O I S .

Le Recina dont vous me parlez est lui-même un grand visionnaire . Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumière ? que si on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes , c'est à nous qu'on en est redevable ? que nous

(*) *Racine* , probablement *Louis Racine* , fils de l'admirable *Racine* .

CATECHISME DU JAPONOIS. 141

seuls avons enseigné aux hommes les loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini ? que s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son pays n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les proportions mathématiques ? qu'ils nous doivent jusqu'aux chausses appelées les bas au métier, dont ils couvrent leurs jambes ? Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que des fous ? & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le seul sage ? Qu'il nous laisse faire notre cuisine, & qu'il fasse, s'il veut, des vers sur des sujets plus poétiques. (*)

L'INDIEN.

Que voulez-vous ? il a les préjugés de son pays, ceux de son parti, & les siens propres.

LE JAPONOIS..

Oh voilà trop de préjugés !

(*) NB. Cet Indien Recina sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes sausses que quand Brama par une volonté toute particulière enseignait lui-même la sausse à ses favoris, qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers auxquels il était impossible de faire un ragout avec la ferme volonté d'y réussir, & que Brama leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette sentence Japonaise.

God never acts by partial will, but by general Laws.

CATECHISME DU JARDINIER,

Ou entretien du Bacha Tuçtan, & du Jardinier Karpos.

T U Ç T A N.

EH bien, mon ami Karpos, tu vends cher tes légumes, mais ils sont bons... de quelle religion es-tu à présent?

K A R P O S.

Ma foi, mon Bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs, je me souviens que l'on me faisait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou*; on me faisait prier Dieu tout droit sur mes deux jambes, les mains croisées; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens sont venus, alors mon curé Vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou*, & du *Touyou*, m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier Dieu à genoux. Les Grecs sont revenus & ont chassé les Vénitiens, alors il a fallu renoncer au *Touyou* & à la crème. Vous avez enfin chassé les Grecs, & je vous entends crier *Allah illa Allach* de toutes vos forces; je ne fais plus trop ce que je suis; j'aime Dieu de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raisonnablement.

T U C T A N.

Tu as là de très belles figues.

K A R P O S.

Mon Bacha, elles font fort à votre service.

T U C T A N.

On dit que tu as aussi une jolie fille.

K A R P O S.

Oui, mon Bacha, mais elle n'est pas à votre service.

T U C T A N.

Pourquoi cela? misérable!

K A R P O S.

C'est que je suis un honnête homme : il m'est permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

T U C T A N.

Et par quelle loi ne t'est-il pas permis de vendre ce fruit-là?

K A R P O S.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers; l'honneur de ma fille n'est point à moi, il est à elle, ce n'est pas une marchandise.

T U C T A N.

Tu n'es donc pas fidèle à ton Bacha?

K A R P O S.

Très fidèle dans les choses justes, tant que vous ferez mon maître.

T U C T A N.

Mais si ton Papa Grec faisait une conspiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du Tou patrou, & du Touyou, d'entrer dans son complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être?

K A R P O S.

Moi? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

T U C T A N.

Et pourquoi refuserais-tu d'obéir à ton Papa Grec dans une occasion si belle?

K A R P O S.

C'est que je vous ai fait ferment d'obéissance, & que je fais bien que le Tou patrou n'ordonne point les conspirations.

T U C T A N.

J'en suis bien aise : mais si par malheur tes Grecs reprenaient l'île & me chassaient, me ferais-tu fidèle?

K A R P O S.

Et comment alors pourrais-je vous être fidèle, puisque vous ne seriez plus mon Bacha?

T U C-

T U C T A N.

Et le ferment que tu m'as fait que deviendrait-il ?

K A R P O S.

Il ferait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus : n'est-il pas vrai, (sauf respect) que si vous étiez mort à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

T U C T A N.

La supposition est incivile, mais la chose est vraie.

K A R P O S.

Eh bien, si vous étiez chassé, c'est comme si vous étiez mort, car vous auriez un successeur auquel il faudrait que je fisse un autre ferment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous servirait à rien ? c'est comme si ne pouvant manger de mes figues vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

T U C T A N.

Tu es un raisonneur. Tu as donc des principes ?

K A R P O S.

Oui à ma façon, ils sont en petit nombre, mais ils me suffisent, & si j'en avais davantage ils m'embarrasseraient

T U C T A N.

Je serais curieux de savoir tes principes.

La Raison &c. I. Part.

K

146 CATECHISME DU JARDINIER

K A R P O S.

C'est par exemple d'être bon mari, bon père, bon voisin, bon sujet, & bon jardinier; je ne vais pas au-delà, & j'espère que Dieu me fera miséricorde.

T U C T A N.

Et crois-tu qu'il me fera miséricorde à moi qui suis le gouverneur de ton île?

K A R P O S.

Et comment voulez-vous que je le sache? est-ce à moi à deviner comment Dieu en use avec les Bachas? C'est une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune sorte. Tout ce que j'imagine, c'est que si vous êtes un aussi honnête Bacha que je suis honnête jardinier, Dieu vous traitera fort bien.

T U C T A N.

Par Mahomet! je suis fort content de cet idolâtre-là. Adieu mon ami, Allah vous ait en sa sainte garde.

K A R P O S.

Grand merci. Theos ait pitié de vous! mon Bacha.

CERTAIN, CERTITUDE.

Quel âge a votre ami Christophe ? Vingt-huit ans : j'ai vû son contract de mariage, son extrait-batistaire, je le connais dès son enfance, il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en suis certain.

A peine ai-je entendu la réponse de cet homme si sûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même chose, que j'apprends qu'on a antidaté par des raisons secrètes, & par un manège singulier, l'extrait-batistaire de Christophe. Ceux à qui j'avais parlé n'en savent encor rien ; cependant, ils ont toujours la certitude de ce qui n'est pas.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le tems de Copernic, Le soleil est-il levé ? s'est-il couché aujourd'hui ? tous les hommes vous auraient répondu, Nous en avons une certitude entière ; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les fortilèges, les divinations, les obfessions, ont été longtems la chose du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples ; quelle foule innombrable de gens qui ont vû toutes ces belles choses, qui en ont été certains ! aujourd'hui cette certitude est un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver ; il n'en est encor qu'à la définition des triangles : N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois an-

gles d'un triangle sont égaux à deux droits ? il me répond que non-seulement il n'en est point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette proposition ; je la lui démontre, il en devient alors très certain, & il le fera pour toute sa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres ; elles n'étaient que des probabilités, & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs, mais la certitude mathématique est immuable & éternelle.

J'existe, je pense, je sens de la douleur, tout cela est-il aussi certain qu'une vérité géométrique ? Oui. Pourquoi ? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe qu'une chose ne peut être, & n'être pas en même tems. Je ne peux en même tems exister & n'exister pas, sentir, & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même tems avoir cent quatre-vingt degrés, qui sont la somme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude physique de mon existence, de mon sentiment, & la certitude mathématique sont donc de même valeur, quoiqu'elles soient d'un genre différent.

Il n'en est pas de même de la certitude fondée sur les apparences, ou sur les rapports unanimes, que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pékin existe ? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pékin ? des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres en

prêchant tous la vérité à Pékin, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette ville? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pékin; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette ville existe; & je parierai quand on voudra ma vie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé dans le Dictionnaire Encyclopédique une chose fort plaisante; on y soutient qu'un homme devrait être aussi sûr, aussi certain que le Maréchal de Saxe est ressuscité, si tout Paris le lui disait, qu'il est sûr que le Maréchal de Saxe a gagné la bataille de Fontenoy, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable; je crois tout Paris quand il me dit une chose moralement possible; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article, & écrit contre lui-même, voulait rire aussi. (*)

(*) Voyez l'article *Certitude*, Dictionnaire Encyclopédique.

 CHAINE DES ÊTRES CRÉÉS.

LA première fois que je lus Platon, & que je vis cette gradation d'êtres qui s'élèvent depuis le plus léger atôme jusqu'à l'Être suprême, cette échelle me frappa d'admiration; mais l'ayant regardée attentivement, ce grand fantôme s'évanouit, comme autrefois toutes les apparitions s'enfuyaient le matin au chant du coq.

L'imagination se complait d'abord à voir le passage imperceptible de la matière brute, à la matière organisée, des plantes aux zoophites, de ces zoophites aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revêtus d'un petit corps aérien à des substances immatérielles; & enfin mille ordres différens de ces substances, qui de beautés en perfections s'élèvent jusqu'à Dieu même. Cette hiérarchie plait beaucoup aux bonnes gens, qui croient voir le Pape & ses Cardinaux suivis des Archevêques, des Evêques; après quoi viennent les curés, les vicaires, les simples prêtres, les diacres, les sous-diacres, puis paraissent les moines, & la marche est fermée par les capucins.

Mais il y a un peu plus de distance entre Dieu & ses plus parfaites créatures, qu'entre le saint père & le doyen du sacré collège: ce doyen peut devenir pape, mais le plus parfait des génies créés par l'Être suprême, ne peut devenir Dieu; il y a l'infini entre Dieu & lui.

Cette chaîne, cette gradation prétendue n'existe pas plus dans les végétaux & dans les animaux; la preuve en est qu'il y a des espèces de plantes & d'animaux qui sont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu de manger du griffon & de l'ixion; ces deux espèces ont disparu de ce monde, quoi qu'en dise Bochart: où donc est la chaîne?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques espèces, il est visible qu'on en peut détruire. Les lions, les rinoceros commencent à devenir fort rares.

Il est très probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus; mais je veux qu'elles aient toutes subsisté, ainsi que les blancs, les nègres, les Caffres à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuisses; les Samoyèdes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébène, &c.

N'y a-t-il pas visiblement un vuide entre le singe & l'homme? n'est-il pas aisé d'imaginer un animal à deux pieds sans plumes, qui serait intelligent sans avoir ni l'usage de la parole, ni notre figure, que nous pourrions apprivoiser, qui répondrait à nos figures & qui nous servirait? & entre cette nouvelle espèce & celle de l'homme, n'en pourrait-on pas imaginer d'autres?

Par-delà l'homme, vous logez dans le ciel, divin Platon, une file de substances célestes; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces substances, parce que la foi nous l'enseigne. Mais vous, quelle raison avez-vous d'y

croire? vous n'avez pas parlé apparemment au génie de Socrate; & le bon homme *Heres* qui ressuscita exprès pour vous apprendre les secrets de l'autre monde, ne vous a rien appris de ces substances.

La prétendue chaîne n'est pas moins interrompue dans l'univers sensible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planètes! la Lune est quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la Lune dans le vuide, vous trouvez Vénus, elle est environ aussi grosse que la terre. De là vous allez chez Mercure, il tourne dans une ellipse qui est fort différente du cercle que parcourt Vénus; il est vingt-sept fois plus petit que nous, le Soleil un million de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit; celui-là fait son tour en deux ans, Jupiter son voisin en douze, Saturne en trente; & encor Saturne, le plus éloigné de tous, n'est pas si gros que Jupiter. Où est la gradation prétendue?

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands espaces vuides il y ait une chaîne qui lie tout? s'il y en a une, c'est certainement celle que Newton a découverte; c'est elle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vuide immense.

O Platon tant admiré! vous n'avez conté que des fables, & il est venu dans l'île des *Cassides*, où de votre tems les hommes allaient tout nuds, un philosophe qui a enseigné à la terre des vérités aussi grandes que vos imaginations étaient puérides.

CHAINE DES ÉVÉNEMENS.

IL y a longtems qu'on a prétendu que tous les événemens sont enchainés les uns aux autres, par une fatalité invincible; c'est le destin qui, dans Homère, est supérieur à Jupiter même. Ce maître des dieux & des hommes, déclare net, qu'il ne peut empêcher Sarpédon son fils de mourir dans le tems marqué. Sarpédon était né dans le moment qu'il fallait qu'il nâquît, & ne pouvait pas naître dans un autre; il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troye; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie; son corps devait dans le tems marqué produire des légumes qui devaient se changer dans la substance de quelques Lyciens; ses héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ses Etats; ce nouvel ordre devait influer sur les royaumes voisins; il en résultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voisins des voisins de la Lycie: ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de Sarpédon, laquelle dépendait d'un autre événement, lequel était lié par d'autres à l'origine des choses.

Si un seul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait résulté un autre univers: or il n'était pas possible que l'univers actuel n'existât pas, donc il n'était pas possible à Jupiter de sauver la vie à son fils, tout Jupiter qu'il était.

Ce système de la nécessité & de la fatalité, a été inventé de nos jours par Leibnitz ; à ce qu'il dit , sous le nom de raison suffisante ; il est pourtant fort ancien ; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet sans cause , & que souvent la plus petite cause produit les plus grands effets.

Mylord Bolingbroke avouë que les petites querelles de Made. Marlborough , & de Made. Masham , lui firent naître l'occasion de faire le traité particulier de la Reine Anne avec Louis XIV : ce traité amena la paix d'Utrecht ; cette paix d'Utrecht affermit Philippe V sur le trône d'Espagne. Philippe V prit Naples & la Sicile sur la maison d'Autriche ; le Prince Espagnol qui est aujourd'hui Roi de Naples , doit évidemment son royaume à Mylady Masham , & il ne l'aurait pas eu , il ne serait peut-être même pas né , si la Duchesse de Marlborough avait été plus complaisante envers la Reine d'Angleterre ; son existence à Naples dépendait d'une sottise de plus ou de moins à la cour de Londres. Examinez les situations de tous les peuples de l'univers , elles sont ainsi établies sur une suite de faits qui paraissent ne tenir à rien , & qui tiennent à tout. Tout est rouage , poulie , corde , ressort dans cette immense machine.

Il en est de même dans l'ordre physique. Un vent qui souffle du fond de l'Afrique & des mers australes , amène une partie de l'atmosphère africain , qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes ; ces pluies fécondent nos terres ; notre vent du nord à son tour envoie nos

vapeurs chez les nègres ; nous faisons du bien à la Guinée , & la Guinée nous en fait à son tour. La chaîne s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me semble qu'on abuse étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a si petit atôme dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier ; qu'il n'y a si petit accident , soit parmi les hommes , soit parmi les animaux , qui ne soit un chaînon essentiel de la grande chaîne du destin.

Entendons-nous : tout effet a évidemment sa cause , à remonter de cause en cause dans l'abîme de l'éternité ; mais toute cause n'a pas son effet , à descendre jusqu'à la fin des siècles. Tous les événemens sont produits les uns par les autres , je l'avoüe ; si le passé est accouché du présent , le présent accouche du futur ; tout a des pères , mais tout n'a pas toujours des enfans. Il en est ici précisément comme d'un arbre généalogique ; chaque maison remonte , comme on fait , à Adam , mais dans la famille il y a bien des gens qui sont morts sans laisser de postérité.

Il y a un arbre généalogique des événemens de ce monde. Il est incontestable que les habitans des Gaules & de l'Espagne descendent de Gomer ; & les Russes de Magog son frère cadet : on trouve cette généalogie dans tant de gros livres ! sur ce pied là , on ne peut nier que nous ne devions à Magog les soixante mille Russes qui sont aujourd'hui en armes devers

la Poméranie, & les soixante mille Français qui font vers Francfort ; mais que Magog ait craché à droite ou à gauche, auprès du mont Caucase, & qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois, qu'il ait dormi sur le côté gauche ou sur le côté droit ; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup sur la résolution prise par l'impératrice de Russie Elizabeth, d'envoyer une armée au secours de l'Impératrice des Romains Marie-Thérèse. Que mon chien rêve ou ne rêve pas en dormant, je n'apperçois pas le rapport que cette importante affaire peut avoir avec celle du grand Mogol.

Il faut songer que tout n'est pas plein dans la nature, & que tout mouvement ne se communique pas de proche en proche, jusqu'à faire le tour du monde. Jetez dans l'eau un corps de pareille densité, vous calculez aisément qu'au bout de quelque tems le mouvement de ce corps, & celui qu'il a communiqué à l'eau, sont anéantis ; le mouvement se perd & se répare ; donc le mouvement que put produire Magog en crachant dans un puits, ne peut avoir influé sur ce qui se passe aujourd'hui en Russie & en Prusse. Donc, les événemens présens ne sont pas les enfans de tous les événemens passés ; ils ont leurs lignes directes ; mais mille petites lignes collatérales ne leur servent à rien. Encor une fois, tout être a son père, mais tout être n'a pas des enfans : nous en dirons peut-être davantage quand nous parlerons de la destinée.

DE LA CHINE.

Nous allons chercher à la Chine de la terre, comme si nous n'en avions point; des étoffes, comme si nous manquions d'étoffes; une petite herbe pour infuser dans de l'eau, comme si nous n'avions point de simples dans nos climats. En récompense, nous voulons convertir les Chinois, c'est un zèle très louable, mais il ne faut pas leur contester leur antiquité, & leur dire qu'ils sont des idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un capucin ayant été bien reçu dans un château des Montmorency, voulût leur persuader qu'ils sont nouveaux nobles, comme les secrétaires du Roi, & les accuser d'être idolâtres, parce qu'il aurait trouvé dans ce château deux ou trois statues de connétables, pour lesquelles on aurait un profond respect?

Le célèbre Wolf, professeur de mathématique dans l'université de Halle, prononça un jour un très bon discours, à la louange de la philosophie Chinoise; il loüa cette ancienne espèce d'hommes, qui diffère de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles & par le raisonnement; il loua, dis-je, les Chinois d'adorer un Dieu suprême, & d'aimer la vertu; il rendait cette justice aux Empereurs de la Chine, aux Kolao, aux tribunaux, aux lettrés. La justice qu'on rend aux bonzes est d'une espèce différente.

Il faut favoir que ce Wolf attirait à Halle un millier d'écoliers de toutes les nations. Il y avait dans la même université un professeur de théologie nommé Lange, qui n'attirait personne; cet homme au desespoir de geler de froid seul dans son auditoire, voulut, comme de raison, perdre le professeur de mathématiques; il ne manqua pas, selon la coutume de ses semblables, de l'accuser de ne pas croire en Dieu.

Quelques écrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le gouvernement de Pékin était athée. Wolf avait loué les philosophes de Pékin, donc Wolf était athée; l'envie & la haine ne font jamais de meilleurs syllogismes. Cet argument de Lange, soutenu d'une cabale & d'un protecteur, fut trouvé concluant par le Roi du pays, qui envoya un dilème en forme au mathématicien; ce dilème lui donnait le choix de sortir de Halle dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme Wolf raisonnait fort juste, il ne manqua pas de partir; sa retraite ôta au Roi deux ou trois cent mille écus par an, que ce philosophe faisait entrer dans le royaume, par l'affluence de ses disciples.

Cet exemple doit faire sentir aux Souverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & sacrifier un grand-homme à la fureur d'un sot. Revenons à la Chine.

De quoi nous avisons-nous, nous autres au bout de l'occident, de disputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour favoir s'il y avait eu quatorze princes, ou

non, avant Fohi Empereur de la Chine, & si ce Fohi vivait trois mille, ou deux mille neuf cent ans avant notre ère vulgaire ? Je voudrais bien que deux Irlandais s'avifassent de se querreller à Dublin pour savoir quel fut au douzième siècle le possesseur des terres que j'occupe aujourd'hui ; n'est-il pas évident qu'ils devraient s'en rapporter à moi qui ai les archives entre mes mains ? Il en est de même à mon gré des premiers Empereurs de la Chine ; il faut s'en rapporter aux tribunaux du pays.

Disputez tant qu'il vous plaira sur les quatorze princes qui régnèrent avant Fohi, votre belle dispute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très peuplée alors, & que les loix y régnaient. Maintenant, je vous demande si une nation assemblée, qui a des loix & des princes, ne suppose pas une prodigieuse antiquité ? Songez combien de tems il faut pour qu'un concours singulier de circonstances fasse trouver le fer dans les mines, pour qu'on l'employe à l'agriculture, pour qu'on invente la navette & tous les autres arts.

Ceux qui font les enfans à coups de plume, ont imaginé un fort plaisant calcul. Le jésuite Pétau, par une belle supputation, donne à la terre 285 ans après le déluge, cent fois plus d'habitans qu'on n'ose lui en supposer à présent. Les Cumberlands & les Whistons ont fait des calculs aussi comiques ; ces bonnes gens n'avaient qu'à consulter les registres de nos colonies en Amérique, ils auraient été bien étonnés, ils auraient appris combien peu le genre hu-

main se multiplie, & qu'il diminue très souvent, au lieu d'augmenter.

Laiſſons donc, nous qui ſommes d'hier, nous deſcendans des Celtes, qui venons de défricher les forêts de nos contrées ſauvages, laiſſons les Chinois & les Indiens jouir en paix de leur beau climat, & de leur antiquité. Ceſſons ſurtout d'appeller idolâtres l'Empereur de la Chine, & le Soubab de Dékan; il ne faut pas être fanatique du mérite Chinois; la conſtitution de leur Empire eſt à la vérité la meilleure qui ſoit au monde, la ſeule qui ſoit toute fondée ſur le pouvoir paternel (ce qui n'empêche pas que les mandarins ne donnent force coups de bâtons à leurs enfans); la ſeule dans laquelle un gouverneur de province ſoit puni, quand en ſortant de charge il n'a pas eu les acclamations du peuple; la ſeule qui ait inſtitué des prix pour la vertu, tandis que partout ailleurs les loix ſe bornent à punir le crime; la ſeule qui ait fait adopter ſes loix à ſes vainqueurs, tandis que nous ſommes encor ſujets aux coutumes des Burgundiens, des Francs & des Goths qui nous ont domptés. Mais on doit avoier que le petit peuple gouverné par des bonzes, eſt auſſi fripon que le nôtre, qu'on y vend tout fort cher aux étrangers, ainſi que chez nous; que dans les ſciences, les Chinois ſont encor au terme où nous étions il y a deux cent ans; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules, qu'ils croyent aux talifmans, à l'aſtrologie judiciaire, comme nous y avons cru longtems.

Avouons

Avoüons encore qu'ils ont été étonnés de notre thermomètre, de notre manière de mettre des liqueurs à la glace avec du salpêtre, & de toutes les expériences de Torricelli, & d'Otogueric, tout comme nous le fîmes lors que nous vîmes ces amusemens de physique pour la première fois; ajoutons que leurs médecins ne guérissent pas plus les maladies mortelles, que les nôtres, & que la nature toute seule guérit à la Chine les petites maladies comme ici; mais tout cela n'empêche pas que les Chinois il y a quatre mille ans, lorsque nous ne savions pas lire, ne fussent toutes les choses essentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

La religion des lettrés encor une fois est admirable. Point de superstitions, point de légendes absurdes, point de ces dogmes qui insultent à la raison & à la nature, & auxquels des bonzes donnent mille sens différens, parce qu'ils n'en ont aucun. Le culte le plus simple leur a paru le meilleur depuis plus de quarante siècles. Ils font ce que nous pensons qu'étaient Seth, Hénoc & Noé; ils se contentent d'adorer un Dieu avec tous les sages de la terre, tandis qu'en Europe on se partage entre Thomas & Bonaventure, entre Calvin & Luther, entre Jansenius & Molina.

CHRISTIANISME.

Recherches historiques sur le Christianisme.

Plusieurs savans ont marqué leur surprise de ne trouver dans l'historien Joseph aucune trace de Jésus-Christ, car tous les vrais savans conviennent aujourd'hui, que le petit passage où il en est question dans son histoire, est interpolé. (*) Le père de Flavien Joseph avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de Jésus. Joseph était de race sacerdotale, parent de la reine Mariamne, femme d'Hérode; il entre dans les plus grands détails sur toutes les actions de ce prince; cependant, il ne dit pas un mot ni de la vie ni de la mort de Jésus, & cet historien qui ne dissimule aucune des cruautés d'Hérode, ne parle point du massacre de tous les enfans, ordonné par lui, en conséquence de la nouvelle à lui parvenue, qu'il était né un roi des Juifs. Le calendrier Grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occasion.

C'est de toutes les actions de tous les tyrans

(*) Les Chrétiens, par une de ces fraudes qu'on appelle pieuses, falsifièrent grossièrement un passage de Joseph. Ils supposent à ce juif si entêté de sa religion, quatre lignes ridiculement interpolées, & au bout de ce passage ils ajoutent, *Il était le Christ*. Quoi! si Joseph avait entendu parler de tant d'événemens qui étonnent la nature, Joseph n'en aurait dit que la valeur de quatre lignes dans l'histoire de son pays!

la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'histoire du monde entier.

Pendant, le meilleur écrivain qu'ayent jamais eu les Juifs, le seul estimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet événement aussi singulier qu'épouvantable. Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la naissance du Sauveur; phénomène éclatant, qui ne devait pas échapper à la connaissance d'un historien aussi éclairé que l'était Joseph. Il garde encor le silence sur les ténèbres qui couvrirent toute la terre, en plein midi, pendant trois heures, à la mort du Sauveur, sur la grande quantité des tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment, & sur la foule des justes qui ressuscitèrent.

Les savans ne cessent de témoigner leur surprise de voir qu'aucun historien Romain n'a parlé de ces prodiges, arrivés sous l'Empire de Tibère, sous les yeux d'un gouverneur Romain, & d'une garnison Romaine, qui devait avoir envoyé à l'Empereur & au Sénat, un détail circonstancié du plus miraculeux événement dont les hommes ayent jamais entendu parler. Rome elle-même devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaisses ténèbres; ce prodige devait

Quoi ! ce juif obstiné aurait dit, *Jésus était le Christ.* Eh ! si tu l'avais cru *Christ*, tu aurais donc été chrétien. Quelle absurdité de faire parler Joseph en chrétien ! comment se trouve-t-il encor des théologiens assez imbécilles ou assez insolens pour essayer de justifier cette imposture des premiers chrétiens reconnus pour fabricateurs d'impostures cent fois plus fortes ?

avoir été marqué dans les fastes de Rome, & dans ceux de toutes les nations. Dieu n'a pas voulu que ces choses divines ayent été écrites par leurs mains profânes.

Les mêmes savans trouvent encor quelques difficultés dans l'histoire des Evangiles. Ils remarquent que dans St. Matthieu, Jésus-Christ dit aux Scribes & aux Pharisiens, que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, doit retomber sur eux, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'à Zacharie, fils de Barac, qu'ils ont tué entre le temple & l'autel.

Il n'y a point, disent-ils, dans l'histoire des Hébreux, de Zacharie tué dans le temple avant la venue du Messie, ni de son tems : mais on trouve dans l'histoire du siège de Jérusalem par Joseph, un Zacharie fils de Barac, tué au milieu du temple, par la faction des Zelotes. C'est au chap. 19. du livre 4. De-là ils soupçonnent que l'Evangile selon St. Matthieu a été écrit après la prise de Jérusalem par Titus. Mais tous les doutes, & toutes les objections de cette espèce, s'évanouissent, dès qu'on considère la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inspirés, & les livres des hommes. Dieu voulut envelopper d'un nuage aussi respectable qu'obscur sa naissance, sa vie & sa mort. Ses voies sont en tout différentes des nôtres.

Les savans se font aussi fort tourmentés sur la différence des deux généalogies de Jésus-Christ. St. Matthieu donne pour père à Joseph, Jacob ; à Jacob, Matan ; à Matan, Eléazar. St.

Luc au contraire dit que Joseph était fils d'Héli, Héli de Matat, Matat de Lévi, Lévi de Melchi &c. Ils ne veulent pas concilier les cinquante-six ancêtres que Luc donne à Jésus depuis Abraham, avec les quarante-deux ancêtres différens que Matthieu lui donne depuis le même Abraham. Et ils sont effarouchés que Matthieu en parlant de quarante-deux générations, n'en rapporte pourtant que quarante & une.

Ils forment encor des difficultés sur ce que Jésus n'est point fils de Joseph, mais de Marie. Ils élèvent aussi quelques doutes sur les miracles de notre Sauveur, en citant St. Augustin, St. Hilaire, & d'autres qui ont donné aux récits de ces miracles un sens mystique, un sens allégorique : comme au figuier maudit & séché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le tems des figues ; aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un pays où l'on ne nourrissait point de cochons ; à l'eau changée en vin sur la fin d'un repas où les convives étaient déjà échauffés. Mais toutes ces critiques des savans sont confonduës par la foi, qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article est uniquement de suivre le fil historique, & de donner une idée précise des faits sur lesquels personne ne dispute.

Premièrement, Jésus nâquit sous la loi Moïsaïque ; il fut circoncis suivant cette loi, il en accomplit tous les préceptes, il en célébra toutes les fêtes, & il ne prêcha que la morale ; il ne révéla point le mystère de son incarna-

tion ; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une vierge ; il reçut la bénédiction de Jean dans l'eau du Jourdain , cérémonie à laquelle plusieurs Juifs se foumettaient , mais il ne bap-tisa jamais personne ; il ne parla point des sept sacremens ; il n'institua point de hiérarchie ec-clésiastique de son vivant. Il cacha à ses con-temporains qu'il était fils de Dieu , éternelle-ment engendré , consubstantiel à Dieu , & que le St. Esprit procédait du père & du fils. Il ne dit point que sa personne était composée de deux natures , & de deux volontés ; il voulut que ces grands mystères fussent annoncés aux hommes dans la suite des tems , par ceux qui seraient éclairés des lumières du St. Esprit. Tant qu'il vécut il ne s'écarta en rien de la loi de ses pères ; il ne montra aux hommes qu'un juste agréable à Dieu , persécuté par ses en-vieux , & condamné à la mort par des magistrats prévenus. Il voulut que sa sainte Eglise établie par lui fit tout le reste.

Josép , au chap. XII. de son histoire , parle d'une secte de Juifs rigoristes , nouvellement éta-blie par un nommé Judas Galiléen. *Ils mépri-sent , dit-il , les maux de la terre ; ils triomphent des tourmens par leur constance ; ils préfèrent la mort à la vie lorsque le sujet en est honorable. Ils ont souffert le fer & le feu , & vû briser leurs os , plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur législateur , ni manger des viandes défen-duës.*

Il parait que ce portrait tombe sur les Judaï-tes , & non pas sur les Esséniens. Car voici

les paroles de Joseph. Judas fut l'auteur d'une nouvelle secte, entièrement différente des trois autres, c'est-à-dire des Saducéens, des Pharisiens & des Esséniens. Il continuë & dit ; *Ils sont Juifs de nation ; ils vivent unis entre eux , & regardent la volupté comme un vice ;* le sens naturel de cette phrase fait voir que c'est des Judaïtes dont l'auteur parle.

Quoiqu'il en soit, on connut ces Judaïtes avant que les disciples du Christ commençassent à faire un parti considérable dans le monde.

Les Thérapeutes étaient une société différente des Esséniens & des Judaïtes ; ils ressembloient aux Gymnosophistes des Indes, & aux Brames. *Ils ont , dit Philon , un mouvement d'amour céleste , qui les jette dans l'entousiasme des Bacchantes & des Coribantes , & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aspirent. Cette secte nâquit dans Alexandrie qui était toute remplie de Juifs ; & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.*

Les disciples de Jean-Baptiste s'étendirent aussi un peu en Egypte, principalement dans la Syrie & dans l'Arabie ; il y en eut aussi dans l'Asie mineure. Il est dit dans les Actes des apôtres (ch. 19.) que Paul en rencontra plusieurs à Ephèse ; il leur dit, *Avez-vous reçu le St. Esprit ?* Ils lui répondirent, *Nous n'avons pas seulement oui dire qu'il y ait un St. Esprit.* Il leur dit, *Quel batême avez-vous donc reçu ?* Ils lui répondirent, *Le batême de Jean.*

Il y avait dans les premières années qui suivirent la mort de Jésus, sept sociétés ou sec-

tes différentes chez les Juifs, les Pharisiens, les Saducéens, les Esséniens, les Judaïtes, les Thérapeutes, les disciples de Jean, & les disciples de Christ, dont Dieu conduisait le petit troupeau dans des sentiers inconnus à la sagesse humaine.

Celui qui contribua le plus à fortifier cette société naissante, fut ce Paul même qui l'avait persécutée avec le plus de cruauté. Il était né à Tarsis en Cilicie, & fut élevé par le fameux docteur Pharisien Gamaliel disciple de Hillel. Les Juifs prétendent qu'il rompit avec Gamaliel, qui refusa de lui donner sa fille en mariage. On voit quelques traces de cette anecdote à la suite des actes de Ste. Thécle. Ces actes portent qu'il avait le front large, la tête chauve, les sourcils joints, le nez aquilin, la taille courte & grosse, & les jambes torfes. Lucien dans son dialogue de Philopatris en fait un portrait assez semblable. On doute beaucoup qu'il fût citoyen Romain, car en ce tems-là on n'accordait ce titre à aucun Juif; ils avaient été chassés de Rome par Tibère: & Tarsis ne fut colonie Romaine que près de cent ans après sous Caracalla, comme le remarque Cellarius dans sa Géographie, livre 3. & Grotius dans ses commentaires sur les actes.

Les fidèles eurent le nom de chrétiens dans Antioche, vers l'année soixante de notre ère vulgaire; mais ils furent connus dans l'Empire Romain, comme nous le verrons dans la suite, sous d'autres noms. Ils ne se distinguaient au-

paravant que par le nom de frères, de saints ou de fidèles. Dieu qui était descendu sur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainsi à son Eglise les plus faibles commencemens, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers fidèles furent des hommes obscurs, ils travaillaient tous de leurs mains. L'apôtre Paul témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. St. Pierre ressuscita la couturière Dorcas qui faisait les robes des frères. L'assemblée des fidèles se tenait à Joppé, dans la maison d'un corroyeur nommé Simon, comme on le voit au chap. 9. des Actes des apôtres.

Les fidèles se répandirent secrètement en Grèce, & quelques-uns allèrent de là à Rome, parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une synagogue. Ils ne se séparèrent point d'abord des Juifs; ils gardèrent la circoncision; & comme on l'a déjà remarqué ailleurs, les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis.

Lorsque l'apôtre Paul prit avec lui Timothée qui était fils d'un père Gentil, il le circoncit lui-même dans la petite ville de Listre. Mais Tite son autre disciple, ne voulut point se soumettre à la circoncision. Les frères disciples de Jésus furent unis aux Juifs, jusqu'au tems où Paul essuya une persécution à Jérusalem, pour avoir amené des étrangers dans le temple. Il était accusé par les Juifs de vouloir détruire la loi Mosaique par Jésus-Christ. C'est pour se

laver de cette accusation que l'apôtre Jaques proposa à l'apôtre Paul de se faire raser la tête, & de s'aller purifier dans le temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de se raser; *Prenez-les avec vous*, lui dit Jaques (chap. 21. Act. des apôt.) *purifiez-vous avec eux, & que tout le monde sache que ce que l'on dit de vous est faux, & que vous continuez à garder la loi de Moïse.* Ainsi donc Paul qui d'abord avait été le persécuteur sanguinaire de la société établie par Jésus, Paul qui depuis voulut gouverner cette société naissante; Paul chrétien judaïse afin que le monde sache qu'on le calomnie quand on dit qu'il est chrétien. Paul fait ce qui passe aujourd'hui pour un crime abominable, un crime qu'on punit par le feu en Espagne, en Portugal, en Italie; & il le fait à la persuasion de l'apôtre Jaques; & il le fait, après avoir reçu le St. Esprit, c'est-à-dire, après avoir été instruit par Dieu même, qu'il faut renoncer à tous ces rites judaïques autrefois institués par Dieu même.

Paul n'en fut pas moins accusé d'impiété & d'hérésie, & son procès criminel dura longtemps; mais on voit évidemment par les accusations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jérusalem pour observer les rites judaïques.

Il dit à Festus ces propres paroles (chapit. 25. des Actes :) *Je n'ai péché ni contre la loi Juive, ni contre le temple.*

Les apôtres annonçaient Jésus-Christ comme Juif, observateur de la loi Juive, envoyé de Dieu pour la faire observer.

La circoncision est utile, dit l'apôtre Paul, (ch. 2. Epit. aux Rom.) si vous observez la loi; mais si vous la violez votre circoncision devient prépuce. Si un incirconcis garde la loi, il fera comme circoncis. Le vrai Juif est celui qui est Juif intérieurement.

Quand cet apôtre parle de Jésus-Christ dans ses épîtres, il ne révèle point le mystère ineffable de sa consubstantialité avec Dieu; nous sommes délivrés par lui (dit-il, chap. 5. Epit. aux Rom.) de la colère de Dieu, le don de Dieu s'est répandu sur nous, par la grace donnée à un seul homme qui est Jésus-Christ... La mort a régné par le péché d'un seul homme, les justes régneront dans la vie par un seul homme qui est Jésus-Christ.

Et au chap. 8. Nous les héritiers de Dieu, & les cohéritiers de Christ. Et au chap. 16. A Dieu, qui est le seul sage, honneur & gloire par Jésus-Christ... Vous êtes à Jésus-Christ, & Jésus-Christ à Dieu. (1^e. aux Corinth. chap. 3.)

Et, (1^e. aux Cor. chap. 15. vs. 27.) Tout lui est assujetti, en exceptant sans doute Dieu qui lui a assujetti toutes choses.

On a eu quelque peine à expliquer le passage de l'épître aux Philippiens; *Ne faites rien par une vaine gloire; croyez mutuellement par humilité que les autres vous sont supérieurs, ayez les mêmes sentimens que Christ Jésus, qui étant dans l'empreinte de Dieu n'a point crû sa proye de s'élever à Dieu.* Ce passage parait très bien approfondi, & mis dans tout son jour, dans une lettre qui nous reste des Eglises de Vienne &

de Lyon, écrite l'an 117, & qui est un précieux monument de l'antiquité. On loïe dans cette lettre la modestie de quelques fidèles : *Ils n'ont pas voulu, dit la lettre, prendre le grand titre de martyrs, (pour quelques tribulations) à l'exemple de Jésus-Christ, lequel étant empreint de Dieu, n'a pas cru sa proye la qualité d'égal à Dieu.* Origène dit aussi dans son commentaire sur Jean ; La grandeur de Jésus a plus éclaté quand il s'est humilié, *que s'il eût fait sa proye d'être égal à Dieu.* En effet, l'explication contraire est un contre-sens visible. Que signifierait, *Croyez les autres supérieurs à vous ; imitez Jésus qui n'a pas cru que c'était une proye, une usurpation, de s'égalier à Dieu ?* Ce serait visiblement se contredire, ce serait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modestie, ce serait pécher contre le sens commun.

La sagesse des apôtres fondait ainsi l'Eglise naissante. Cette sagesse ne fut point altérée par la dispute qui survint entre les apôtres Pierre, Jaques & Jean d'un côté, & Paul de l'autre. Cette contestation arriva à Antioche. L'apôtre Pierre, autrement Céphas, ou Simon Barjone, mangeait avec les Gentils convertis, & n'observait point avec eux les cérémonies de la loi, ni la distinction des viandes ; il mangeait, lui, Barnabé, & d'autres disciples, indifféremment du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne rumaient pas ; mais plusieurs Juifs chrétiens arrivés, St. Pierre se remit avec eux à l'abstinence des viandes défendues, & aux cérémonies de la loi Mosaïque.

Cette action paraissait très prudente ; il ne voulait pas scandaliser les Juifs chrétiens ses compagnons ; mais St. Paul s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui resistai*, dit-il, *à sa face, parce qu'il était blâmable.* (Epître aux Galates chap. 2.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de St. Paul, qu'ayant été d'abord persécuteur, il devait être plus modéré, & que lui-même il était allé sacrifier dans le temple à Jérusalem, qu'il avait circoncis son disciple Timothée, qu'il avait accompli les rites Juifs qu'il reprochait alors à Céphas. St. Jérôme prétend que cette querelle entre Paul & Céphas était feinte. Il dit dans sa première homélie, tom. 3. qu'ils firent comme deux avocats qui s'échauffent & se piquent au barreau, pour avoir plus d'autorité sur leurs clients ; il dit que Pierre Céphas, étant destiné à prêcher aux Juifs, & Paul aux Gentils, ils firent semblant de se quereller, Paul pour gagner les Gentils, & Pierre pour gagner les Juifs. Mais St. Augustin n'est point du tout de cet avis. *Je suis fâché*, dit-il dans l'épître à Jérôme, *qu'un aussi grand-homme se rende le patron du mensonge, patronum mendacii.*

Au reste, si Pierre était destiné aux Juifs judaïsans, & Paul aux étrangers, il est très probable que Pierre ne vint point à Rome. Les Actes des apôtres ne font aucune mention du voyage de Pierre en Italie.

Quoi qu'il en soit, ce fut vers l'an 60 de notre ère, que les chrétiens commencèrent à se

séparer de la communion Juive, & c'est ce qui leur attira tant de querelles, & tant de persécutions de la part des synagogues répandues à Rome, en Grèce, dans l'Égypte & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété, d'athéisme par leurs frères Juifs, qui les excommuniaient dans leurs synagogues trois fois les jours du sabbath. Mais Dieu les soutint toujours au milieu des persécutions.

Petit à petit, plusieurs églises se formèrent, & la séparation devint entière entre les Juifs & les Chrétiens, avant la fin du premier siècle; cette séparation était ignorée du gouvernement Romain. Le sénat de Rome, ni les Empereurs n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que Dieu avait jusques-là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des degrés insensibles.

Il faut voir dans quel état était alors la religion de l'Empire Romain. Les mystères & les expiations étaient accrédités dans presque toute la terre. Les Empereurs (il est vrai), les grands & les philosophes, n'avaient nulle foi à ces mystères; mais le peuple, qui en fait de religion donne la loi aux grands, leur imposait la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Il faut pour l'enchaîner paraître porter les mêmes chaînes que lui. Cicéron lui-même fut initié aux mystères d'Eleusine. La connaissance d'un seul Dieu était le principal dogme qu'on annonçait dans ces fêtes mystérieuses & magnifiques. Il faut avouer que les prières & les hymnes qui nous sont restés de

ces mystères, sont ce que le paganisme a de plus pieux & de plus admirable.

Les Chrétiens qui n'adoraient aussi qu'un seul Dieu, eurent par-là plus de facilité de convertir plusieurs Gentils. Quelques philosophes de la secte de Platon devinrent chrétiens. C'est pourquoi les pères de l'église des trois premiers siècles furent tous Platoniciens.

Le zèle inconsidéré de quelques-uns ne nuisit point aux vérités fondamentales. On a reproché à St. Justin l'un des premiers pères, d'avoir dit dans son commentaire sur Isaïe, que les saints jouiraient dans un règne de mille ans sur la terre, de tous les biens sensuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans son apologie du Christianisme, que Dieu ayant fait la terre, en laissa le soin aux anges, lesquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans qui sont les démons.

On a condamné Lactance & d'autres pères, pour avoir supposé des oracles des sibylles. Il prétendait que la sibylle Erytrée avait fait ces quatre vers Grecs, dont voici l'explication littérale.

Avec cinq pains & deux poissons

Il nourrira cinq mille hommes au désert,

Et en ramassant les morceaux qui resteront

Il en remplira douze paniers.

On reprocha aussi aux premiers chrétiens la supposition de quelques vers acrostiches d'une ancienne sibylle, lesquels commençaient tous

par les lettres initiales du nom de Jésus-Christ ; chacune dans leur ordre. On leur reproche d'avoir forgé des lettres de Jésus-Christ au Roi d'Edesse, dans le tems qu'il n'y avait point de Roi à Edesse ; d'avoir forgé des lettres de Marie, des lettres de Sénèque à Paul, des lettres & des actes de Pilate, des faux évangiles, de faux miracles, & mille autres impostures.

Nous avons encor l'histoire ou l'évangile de la nativité & du mariage de la Vierge Marie, où il est dit qu'on la mena au temple âgée de trois ans, & qu'elle monta les degrés toute seule. Il y est rapporté qu'une colombe descendit du ciel pour avertir que c'était Joseph qui devait épouser Marie. Nous avons le proto-évangile de Jaques frère de Jésus du premier mariage de Joseph. Il y est dit que quand Marie fut enceinte en l'absence de son mari, & que son mari s'en plaignit, les prêtres firent boire de l'eau de jalousie à l'un & à l'autre, & que tous deux furent déclarés innocens.

Nous avons l'évangile de l'enfance attribué à St. Thomas. Selon cet évangile Jésus à l'âge de cinq ans se divertissait avec des enfans de son âge à paîtrir de la terre glaise dont il formait de petits oiseaux ; on l'en reprit, & alors il donna la vie aux oiseaux, qui s'envolèrent. Une autre fois un petit garçon l'ayant battu, il le fit mourir sur le champ. Nous avons encor en Arabe un autre évangile de l'enfance qui est plus sérieux.

Nous

Nous avons un évangile de Nicodème. Celui-là semble mériter une plus grande attention, parce qu'on y trouve les noms de ceux qui accusèrent Jésus devant Pilate; c'étaient les principaux de la Synagogue, Anne, Caïphe, Sommas, Datam, Gamaliel, Juda, Nephtalim. Il y a dans cette histoire des choses qui se concilient assez avec les évangiles reçus, & d'autres, qui ne se voyent point ailleurs. On y lit que la femme guérie d'un flux de sang s'appellait Véronique. On y voit tout ce que Jésus fit dans les enfers quand il y descendit.

Nous avons ensuite les deux lettres qu'on suppose que Pilate écrivit à Tibère touchant le supplice de Jésus; mais le mauvais latin dans lequel elles sont écrites découvre assez leur fausseté.

On poussa le faux zèle jusqu'à faire courir plusieurs lettres de Jésus-Christ; on a conservé la lettre qu'on dit qu'il écrivit à Abgare Roi d'Edesse; mais alors il n'y avait plus de Roi d'Edesse.

On fabriqua cinquante évangiles, qui furent ensuite déclarés apocryphes. St. Luc nous apprend lui-même que beaucoup de personnes en avaient composé. On a cru qu'il y en avait un nommé *l'Évangile éternel*, sur ce qu'il est dit dans l'Apocalypse chap. 14. *J'ai vu un ange volant au milieu des cieux, & portant l'Évangile éternel.* Les cordeliers abusant de ces paroles au 13^e. siècle, composèrent un *Évangile éternel*, par lequel le règne

du St. Esprit devait être substitué à celui de Jésus-Christ ; mais il ne parut jamais dans les premiers siècles de l'Eglise aucun livre sous ce titre.

On supposa encor des lettres de la Vierge, écrites à St. Ignace le martyr, aux habitans de Messine & à d'autres.

Abdias qui succéda immédiatement aux apôtres, fit leur histoire, dans laquelle il mêla des fables si absurdes que ces histoires ont été avec le tems entièrement décréditées, mais elles eurent d'abord un grand cours. C'est Abdias qui rapporte le combat de St. Pierre avec Simon le magicien. Il y avait en effet à Rome un mécanicien fort habile nommé Simon, qui non-seulement faisait exécuter des vols sur les théâtres, comme on le fait aujourd'hui, mais qui lui-même renouvelle le prodige attribué à Dédale ; il se fit des ailes, il vola, & il tomba comme Icare ; c'est ce que rapportent Pline & Suétone.

Abdias qui était dans l'Asie & qui écrivait en hébreu, prétend que St. Pierre & Simon se rencontrèrent à Rome du tems de Néron. Un jeune homme proche parent de l'Empereur mourut ; toute la Cour pria Simon de le ressusciter ; St. Pierre de son côté se présenta pour faire cette opération. Simon employa toutes les règles de son art ; il parut réussir, le mort remua la tête. Ce n'est pas assez, cria St. Pierre, il faut que le mort parle, que Simon s'éloigne du lit, & on verra si le jeu-

ne homme est en vie : Simon s'éloigna , le mort ne remua plus , & Pierre lui rendit la vie d'un seul mot.

Simon alla se plaindre à l'Empereur qu'un misérable Galiléen s'avifait de faire de plus grands prodiges que lui. Pierre comparut avec Simon , & ce fut à qui l'emporterait dans son art : Di-moi ce que je pense , cria Simon à Pierre ; Que l'Empereur , répondit Pierre , me donne un pain d'orge , & tu verras si je fais ce que tu as dans l'ame. On lui donne un pain. Aussi-tôt Simon fait paraître deux grands dogues qui veulent le dévorer , Pierre leur jette le pain , & tandis qu'ils le mangent , Eh bien , dit-il , ne savais-je pas ce que tu pensais ? tu voulais me faire dévorer par tes chiens.

Après cette première séance , on proposa à Simon & à Pierre le combat du vol , & ce fut à qui s'élèverait le plus haut dans l'air. Simon commença , St. Pierre fit le signe de la croix , & Simon se cassa les jambes. Ce conte était imité de celui qu'on trouve dans le *Sepher toldos jeschut* , où il est dit que Jésus lui-même vola , & que Judas qui en voulut faire autant fut précipité.

Néron irrité que Pierre eût cassé les jambes à son favori Simon , fit crucifier Pierre la tête en bas , & c'est de là que s'établit l'opinion du séjour de Pierre à Rome , de son supplice & de son sépulcre.

C'est ce même Abdias qui établit encor la créance que St. Thomas alla prêcher le Christia-

aîsme aux grandes Indes chez le Roi Gondaser, & qu'il y alla en qualité d'architecte.

La quantité de livres de cette espèce écrits dans les premiers siècles du Christianisme est prodigieuse. St. Jérôme & St. Augustin même, prétendent que les lettres de Sénèque & de St. Paul sont très authentiques. Dans la première lettre Sénèque souhaite que son frère Paul se porte bien; *bene te valere frater cupio*. Paul ne parle pas tout-à-fait si bien latin que Sénèque; J'ai reçu vos lettres hier, dit-il, avec joie: *Litteras tuas hilaris accepi*, & j'y aurais répondu aussi-tôt si j'avais eu la présence du jeune homme que je vous aurais envoyé, *si presentium juvenis habuissem*. Au reste, ces lettres qu'on croirait devoir être instructives, ne sont que des complimens.

Tant de mensonges forgés par des Chrétiens mal instruits & fausement zélés, ne portèrent point préjudice à la vérité du Christianisme, ils ne nuisirent point à son établissement; au contraire, ils sont voir que la société chrétienne augmentait tous les jours, & que chaque membre voulait servir à son accroissement.

Les Actes des apôtres ne disent point que les apôtres fussent convenus d'un symbole. Si effectivement ils avaient rédigé le symbole, le *Crédo*, tel que nous l'avons, St. Luc n'aurait pas omis dans son histoire ce fondement essentiel de la Religion Chrétienne; la substance du *Crédo* est éparée dans les évangiles, mais les articles ne furent réunis que longtems après.

Notre symbole, en un mot, est incontestable.

blement la créance des apôtres, mais n'est pas une pièce écrite par eux. Rufin prêtre d'Aquilée est le premier qui en parle, & une homélie attribuée à St. Augustin est le premier monument qui suppose la manière dont ce *Credo* fut fait. Pierre dit dans l'assemblée, *Je crois en Dieu Père tout-puissant*; André dit, *Et en Jésus-Christ*; Jaques ajoute, *qui a été conçu du St. Esprit*; & ainsi du reste.

Cette formule s'appellait *Symbolos* en grec, en latin *Collatio*. Il est seulement à remarquer que le grec porte, *Je crois en Dieu Père tout-puissant, faiseur du ciel & de la terre: Pisteo eis theon patera pantokratora poieten ouranou kai ges*; le latin traduit, *faiseur, formateur*, par *creatorem*. Mais depuis au premier concile de Nicée, on mit *factorem*.

Le Christianisme s'établit d'abord en Grèce. Les Chrétiens y eurent à combattre une nouvelle secte de Juifs devenus philosophes à force de fréquenter les Grecs, c'était celle de la Gnose ou des Gnostiques; il s'y mêla de nouveaux Chrétiens. Toutes ces sectes jouissaient alors d'une entière liberté de dogmatifer, de conférer & d'écrire; mais sous Domitien la Religion Chrétienne commença à donner quelque ombrage au gouvernement.

Mais ce zèle de quelques chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'Eglise de faire les progrès que Dieu lui destinait. Les Chrétiens célébrèrent d'abord leurs mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit; de là leur vint le titre de lu-

cifugaces (selon Minutius Felix.) Philon les appelle Gesséens. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers siècles chez les Gentils, étaient ceux de Galiléens, & de Nazaréens, mais celui de Chrétiens a prévalu sur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les usages ne furent établis tout d'un coup; les tems apostoliques furent différens des tems qui les suivirent. St. Paul dans sa 1^e. aux Corinthiens nous apprend que les frères, soit circoncis, soit incirconcis, étant assemblés, quand plusieurs prophètes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlassent, & que si quelqu'un pendant ce tems-là avait une révélation, le prophète qui avait pris la parole devait se taire.

C'est sur cet usage de l'Eglise primitive que se fondent encor aujourd'hui quelques communions chrétiennes, qui tiennent des assemblées sans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'église excepté aux femmes. Il est vrai que Paul leur défend de parler dans la première aux Corinthiens; mais il semble aussi les autoriser à prêcher, à prophétiser, dans la même Epître au chap. II. v. 5. *Toute femme qui prie & prophétise tête nue, souille sa tête; c'est comme si elle était rasée.* Les femmes crurent donc qu'il leur était permis de parler, pourvu qu'elles fussent voilées.

Ce qui est aujourd'hui la Ste. Messé, qui se célèbre au matin, était la Cène qu'on faisait le soir; ces usages changèrent à mesure que

L'Eglise se fortifia. Une société plus étendue exigea plus de réglemens, & la prudence des pasteurs se conforma aux tems & aux lieux.

St. Jérôme & Eusèbe rapportent que quand les Eglises reçurent une forme, on y distingua peu à peu cinq ordres différens. Les surveillans, Episcopoi, d'où sont venus les Evêques: les anciens de la société, Presbiteroi, les prêtres, les servans, ou diacres; les Pistoi, croyans, initiés; c'est-à-dire, les batifés, qui avaient part aux soupers des Agapes, & les Cathécumènes & Energumènes qui attendaient le batême. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des autres; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de Tertullien dédié à sa femme, témoin l'exemple des apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées, pendant les trois premiers siècles. Les Chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux Gentils; ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis aux cathécumènes de réciter l'oraison dominicale.

Ce qui distinguait le plus les Chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers tems, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. Origène dans son traité contre Celse, avoué au nombre 133. qu'Antinoüs divinisé par l'Empereur Adrien faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de Jésus.

Tertullien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son apologétique, au chap. 23. *Si vos dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce chrétien. Y a-t-il une démonstration plus claire?*

En effet, Jésus-Christ envoya ses apôtres pour chasser les démons. Les Juifs avaient aussi de son tems le don de les chasser; car lorsque Jésus eut délivré des possédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de deux mille cochons, & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles, les Pharisiens dirent, il chasse les démons par la naissance de Belzébub. *Si c'est par Belzébub que je les chasse,* répondit Jésus, *par qui vos fils les chassent-ils?* Il est incontestable que les Juifs se vantaient de ce pouvoir, ils avaient des exorcistes, & des exorcismes. On invoquait le nom de Dieu, de Jacob & d'Abraham. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques, (Joseph rapporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir sur les diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux Chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque tems.

Dans le pouvoir de chasser les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les pères de l'Eglise rendent témoignage à la magie. St. Justin avoue dans son apologétique au livre 3. qu'on évoque souvent les ames des morts, & en tire un argument en faveur de l'immortalité

de l'ame. Lactance, au liv. 7. de ses institutions divines, dit, *que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrerait bientôt en les faisant paraître.* Irénée, Clément Alexandrin, Tertullien, l'évêque Cyprien, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démonsiaques, mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.

Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'Empire Romain, les magistrats sévirent contr'elles, & les peuples, surtout, les persécutèrent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des privilèges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encor aujourd'hui à Rome; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'Empire, quoique le Sénat ne les adoptât pas.

Mais les Chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes, & surtout de celui de l'Empire, furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers, & des plus célèbres martyrs, fut Ignace, évêque d'Antioche, condamné par l'Empereur Trajan lui-même, alors en Asie, & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un tems où l'on ne massacrait point à Rome les autres Chrétiens. On ne fait point de quoi il était accu-

fé auprès de cet Empereur, renommé d'ailleurs pour sa clémence ; il fallait que St. Ignace eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit, l'histoire de son martyre rapporte qu'on lui trouva le nom de Jésus-Christ gravé sur le cœur, en caractères d'or ; & c'est de là que les Chrétiens prirent en quelques endroits le nom de Théophores, qu'Ignace s'était donné à lui-même.

On nous a conservé une lettre de lui, par laquelle il prie les Evêques & les Chrétiens de ne point s'opposer à son martyre ; soit que dès lors les Chrétiens fussent assez puissans pour le délivrer, soit que parmi eux quelques-uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grace. Ce qui est encor très remarquable, c'est qu'on souffrit que les Chrétiens de Rome vinssent au devant de lui quand il fut amené dans cette capitale ; ce qui prouve évidemment qu'on punissait en lui la personne, & non pas la secte.

Les persécutions ne furent pas continuées. Origène dans son livre 3^e. contre Celse, dit, *On ne peut conter facilement les chrétiens qui sont morts pour leur religion, parce qu'il en est mort peu, & seulement de tems en tems, & par intervalle.*

Dieu eut un si grand soin de son Eglise, que malgré ses ennemis, il fit enforte qu'elle tint cinq conciles dans le premier siècle, seize dans le second, & trente dans le troisième ; c'est-à-dire, des assemblées tolérées. Ces assemblées furent quelquefois défendues, quand la fausse pru-

dence des magistrats craignit qu'elles ne devinssent tumultueuses. Il nous est resté peu de procès verbaux des Pro-consuls & des Préteurs qui condamnèrent les Chrétiens à mort. Ce serait les seuls actes sur lesquels on pût constater les accusations portées contre eux, & leurs supplices.

Nous avons un fragment de Denys d'Alexandrie, dans lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un pro-consul d'Egypte, sous l'Empereur Valérien; le voici.

» Denys, Fauste, Maxime, Marcel, & Chérémon, ayant été introduits à l'audience, le
 » préfet Emilien leur a dit : Vous avez pu connaître par les entretiens que j'ai eus avec
 » vous, & par tout ce que je vous en ai écrit,
 » combien nos princes ont témoigné de bonté
 » à votre égard; je veux bien encore vous le
 » redire : ils font dépendre votre conservation
 » & votre salut de vous-mêmes, & votre destinée est entre vos mains : ils ne demandent
 » de vous qu'une seule chose, que la raison
 » exige de toute personne raisonnable, c'est
 » que vous adoriez les dieux protecteurs de
 » leur Empire, & que vous abandonniez cet
 » autre culte si contraire à la nature & au bon
 » sens.

» Denys a répondu : Chacun n'a pas les mêmes dieux, & chacun adore ceux qu'il croit
 » l'être véritablement.

» Le préfet Emilien a repris : Je vois bien
 » que vous êtes des ingrats, qui abusez des
 » bontés que les Empereurs ont pour vous. Eh

» bien, vous ne demeurerez pas davantage dans
 » cette ville, & je vous envoie à Cephro dans
 » le fond de la Lybie; ce sera là le lieu de
 » votre bannissement, selon l'ordre que j'en
 » ai reçu de nos Empereurs: au reste, ne pen-
 » sez pas y tenir vos assemblées, ni aller faire
 » vos prières dans ces lieux que vous nommez
 » des cimetières, cela vous est absolument dé-
 » fendu, & je ne le permettrai à personne. «

Rien ne porte plus les caractères de vérité, que ce procès verbal. On voit par-là qu'il y avait des tems où les assemblées étaient prohibées. C'est ainsi que parmi nous il est défendu aux Calvinistes de s'assembler dans le Languedoc; nous avons même quelquefois fait pendre & roïer des ministres, ou prédicans, qui tenaient des assemblées malgré les loix. C'est ainsi qu'en Angleterre & en Irlande, les assemblées sont défendues aux Catholiques Romains; & il y a eu des occasions, où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenses portées par les loix Romaines, Dieu inspira à plusieurs Empereurs de l'indulgence pour les chrétiens. Dioclétien même, qui passe chez les ignorans pour un persécuteur; Dioclétien dont la première année de règne est encor l'époque de l'ère des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du Christianisme, au point que plusieurs chrétiens eurent des charges principales auprès de sa personne. Il épousa même une chrétienne, il souffrit que dans Nicomédie sa résidence, il y eût une superbe église, élevée

vis-à-vis son palais. Enfin il épousa une chrétienne.

Le César Galérius ayant malheureusement été prévenu contre les Chrétiens, dont il croyait avoir à se plaindre, engagea Dioclétien à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que sage, mit en pièces l'édit de l'Empereur, & de là vint cette persécution si fameuse, dans laquelle il y eut plus de deux cent personnes condamnées à la mort, dans toute l'étendue de l'Empire Romain, sans compter ceux que la fureur du petit peuple, toujours fanatique, & toujours barbare, put faire périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers tems un si grand nombre de martyrs, qu'il faut bien se donner de garde d'ébranler la vérité de l'histoire de ces véritables confesseurs de notre sainte religion, par un mélange dangereux de fables, & de faux martyrs.

Le bénédictin Dom Ruinart, par exemple, homme d'ailleurs aussi instruit qu'estimable & zélé, aurait dû choisir avec plus de discrétion ses actes sincères. Ce n'est pas assez qu'un manuscrit soit tiré de l'abbaye de St. Benoit sur Loire, ou d'un convent de célestins de Paris, conforme à un manuscrit des feuillans, pour que cet acte soit authentique; il faut que cet acte soit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pu se passer de rapporter l'aventure du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune

Romain avait obtenu son pardon de Dioclétien dans Antioche. Cependant, il dit que le juge Afclépiade le condamna à être brûlé. Des Juifs présens à ce spectacle, se moquèrent du jeune St. Romanus, & reprochèrent aux Chrétiens que leur Dieu les laissait brûler, lui qui avait délivré Sidrac, Misac, & Abdenago de la fournaise; qu'aussi-tôt il s'éleva, dans le tems le plus serein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus; que le premier médecin de l'Empereur se trouvant là, fit officieusement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'aussi-tôt le jeune homme qui était bègue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'Empereur fut étonné que l'on parlât si bien sans langue; que le médecin pour réitérer cette expérience coupa sur le champ la langue à un passant, lequel en mourut subitement.

Eusèbe, dont le bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devait respecter assez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Testament (desquels personne ne doutera jamais) pour ne pas leur associer des histoires si suspectes, lesquelles pourraient scandaliser les faibles.

Cette dernière persécution ne s'étendit pas dans tout l'Empire. Il y avait alors en Angleterre quelque christianisme, qui s'éclipça bientôt pour reparaitre ensuite sous les Rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Espagne, étaient remplies des chrétiens. Le César Con-

stance Clore les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine, qui était chrétienne, c'est la mère de Constantin, connue sous le nom de Ste. Hélène; car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 92. quand il épousa la fille de Maximien-Hercule; mais elle avait conservé sur lui beaucoup d'ascendant, & lui avait inspiré une grande affection pour notre sainte religion.

La divine Providence prépara par des voies qui semblent humaines le triomphe de son Eglise. Constance Clore mourut en 306 à Yorck en Angleterre, dans un tems où les enfans qu'il avait de la fille d'un César étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'Empire. Constantin eut la constance de se faire élire à Yorck par cinq ou six mille soldats Allemands, Gaulois & Anglais pour la plupart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite sans le consentement de Rome, du Sénat, & des armées, pût prévaloir; mais Dieu lui donna la victoire sur Maxentius élu à Rome, & le délivra enfin de tous ses collègues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendit d'abord indigne des faveurs du Ciel, par le meurtre de tous ses proches, de sa femme & de son fils.

On peut douter de ce que Zozime rapporte à ce sujet. Il dit que Constantin agité de remords, après tant de crimes, demanda aux pontifes de l'Empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en

connaissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour Néron, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Grèce. Cependant, les Tauroboles étaient en usage; & il est bien difficile de croire qu'un Empereur tout-puissant n'ait pu trouver un prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encor moins croyable que Constantin occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le tems d'avoir des remords. Zozime ajoute qu'un prêtre Egyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la Religion Chrétienne. On a soupçonné que ce prêtre était Ozius évêque de Cordoïe.

Quoi qu'il en soit, Constantin communia avec les Chrétiens, bien qu'il ne fût jamais que cathécumène, & réserva son batême pour le moment de sa mort. Il fit bâtir sa ville de Constantinople, qui devint le centre de l'Empire & de la Religion Chrétienne. Alors l'Eglise prit une forme auguste.

Il est à remarquer que dès l'an 314. avant que Constantin résidât dans sa nouvelle ville, ceux qui avaient persécuté les Chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les Chrétiens jetèrent la femme de Maximien dans l'Oronte; ils égorgèrent tous ses parens; ils massacrèrent dans l'Egypte & dans la Palestine, les magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le Christianisme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Thessalonique, furent reconnues,

& leur corps fut jetté dans la mer. Il eût été à souhaiter que les Chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance; mais Dieu qui punit selon sa justice, voulut que les mains des Chrétiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, sitôt que ces Chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, assembla dans Nicée, vis-à-vis de Constantinople, le premier concile œcuménique, auquel présida Ozius. On y décida la grande question qui agitait l'Eglise, touchant la divinité de Jésus-Christ; les uns se prévalaient de l'opinion d'Origène, qui dit au chap. 6. contre Celse, *Nous présentons nos prières à Dieu par Jésus, qui tient le milieu entre les natures créées, & la nature increée, qui nous apporte la grace de son père, & présente nos prières au grand Dieu en qualité de notre pontife.* Ils s'appuyaient aussi sur plusieurs passages de St. Paul, dont on a rapporté quelques-uns. Ils se fondaient surtout sur ces paroles de Jésus-Christ, *Mon père est plus grand que moi;* & ils regardaient Jésus comme le premier né de la création, comme la plus pure émanation de l'Etre suprême, mais non pas précisément comme Dieu.

Les autres qui étaient orthodoxes, alléguaient des passages plus conformes à la divinité éternelle de Jésus, comme celui-ci : *Mon père & moi nous sommes la même chose;* paroles que les adversaires interprétaient comme signifiant; *mon père & moi nous avons le même dessein, la même volonté; je n'ai point d'autres desirs que*

La Raison, &c. l. Part.

N

ceux de mon père. Alexandre, Evêque d'Alexandrie, & après lui Athanase, étaient à la tête des orthodoxes, & Eusèbe évêque de Nicomédie avec dix-sept autres évêques, le prêtre Arius, & plusieurs prêtres, étaient dans le parti opposé. La querelle fut d'abord envenimée, parce que St. Alexandre traita ses adversaires d'Antechrists.

Enfin, après bien des disputes, le St. Esprit décida ainsi dans le Concile, par la bouche de 299 évêques, contre dix-huit : *Jésus est fils unique de Dieu, engendré du père, c'est-à-dire de la substance du père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, consubstantiel au père ; nous croyons aussi au St. Esprit, &c.* Ce fut la formule du Concile. On voit par cet exemple combien les évêques l'emportaient sur les simples prêtres. Deux mille personnes du second ordre étaient de l'avis d'Arius, au rapport de deux patriarches d'Alexandrie qui ont écrit la chronique d'Alexandrie en arabe. Arius fut exilé par Constantin, mais Athanase le fut aussi bientôt après, & Arius fut rappelé à Constantinople ; mais St. Macaire pria Dieu si ardemment de faire mourir Arius, avant que ce prêtre pût entrer dans la cathédrale, que Dieu exauça sa prière. Arius mourut en allant à l'église en 330. L'Empereur Constantin finit sa vie en 337. Il mit son testament entre les mains d'un prêtre Ariën, & mourut entre les bras du chef des Ariens Eusèbe, évêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiser qu'au lit de mort, & laissant l'Eglise triomphante, mais divisée.

Les partisans d'Athanase & ceux d'Eusebe se firent une guerre cruelle ; & ce qu'on appelle l'Arianisme fut longtems établi dans toutes les provinces de l'Empire.

Julien le philosophe, surnommé l'apostat, voulut étouffer ces divisions, & ne put y parvenir.

Le second Concile général fut tenu à Constantinople en 381. On y expliqua ce que le Concile de Nicée n'avait pas jugé à propos de dire sur le St. Esprit, & on ajouta à la formule de Nicée, *que le St. Esprit est Seigneur vivifiant, qui procède du père, & qu'il est adoré & glorifié avec le père & le fils.*

Ce ne fut que vers le neuvième siècle que l'Eglise Latine statua par degrés que le St. Esprit procède du père & du fils.

En 431. le 3^e. Concile général tenu à Ephèse décida que Marie était véritablement mère de Dieu, & que Jésus avait deux natures & une personne. Nestorius évêque de Constantinople qui voulait que la Ste. Vierge fût appelée mère de Christ, fut déclaré *Judas* par le Concile, & les deux natures furent encor confirmées par le Concile de Calcédoine.

Je passerai légèrement sur les siècles suivans qui sont assez connus. Malheureusement, il n'y eut aucune de ces disputes qui ne causât des guerres, & l'Eglise fut toujours obligée de combattre. Dieu permit encor, pour exercer la patience des fidèles, que les Grecs & les Latins rompirent sans retour au neuvième siècle : il permit encor qu'en Occident il y eût

29 schismes sanglans pour la chaire de Rome.

Cependant l'Eglise Grecque presque toute entière, & toute l'Eglise d'Afrique devinrent esclaves sous les Arabes, & ensuite sous les Turcs, qui élevèrent la religion Mahométane sur les ruines de la Chrétienne; l'Eglise Romaine subsista, mais toujours souillée de sang par plus de six cent ans de discorde, entre l'Empire d'Occident & le sacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très puissante. Les évêques, les abbés en Allemagne se firent tous princes, & les papes acquirent peu à peu la domination absolue dans Rome & dans un pays de cent lieues. Ainsi Dieu éprouva son Eglise par les humiliations, par les troubles, par les crimes, & par la splendeur.

Cette Eglise Latine perdit au seizième siècle la moitié de l'Allemagne, le Dannemarck, la Suède, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la meilleure partie de la Suisse, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Espagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de sujets.

La Providence divine semblait destiner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine, à se ranger sous l'obéissance du Pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Russie, & des autres Etats perdus, dont nous avons parlé. St. François Xavier qui porta le St. Evangile aux Indes orientales, & au Japon quand les Portugais y allèrent chercher des marchandises,

fit un très-grand nombre de miracles, tous attestés par les RR. PP. Jésuites; quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts; mais le R. P. Ribadeneira, dans sa fleur des saints, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre; c'est bien assez. La Providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de Catholiques Romains dans les isles du Japon. Mais le diable sema son yvroie au milieu du bon grain. Les Chrétiens formèrent une conjuration suivie d'une guerre civile, dans laquelle ils furent tous exterminés en 1638. Alors la nation ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrétiens, & qui furent d'abord obligés de marcher sur la croix pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La Religion Catholique, Apostolique & Romaine fut proscrire à la Chine dans nos derniers tems, mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. Jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la Cour de Pékin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'astronomie, de fonder du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des Dominicains & d'autres, scandalisèrent à tel point le grand Empereur Yontchin, que ce Prince qui était la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte religion, dans laquelle nos missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une

bonté paternelle , leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son Empire.

Toute l'Asie , toute l'Afrique , la moitié de l'Europe , tout ce qui appartient aux Anglais , aux Hollandais dans l'Amérique , toutes les hordes Américaines non domptées , toutes les terres australes , qui sont une cinquième partie du globe , sont demeurées la proie du démon , pour vérifier cette sainte parole : *il y en a beaucoup d'appelés mais peu d'élus* ; s'il y a environ seize cent millions d'hommes sur la terre , comme quelques doctes le prétendent , la sainte Eglise Romaine catholique universelle en possède à peu près soixante millions , ce qui fait plus de la vingt-sixième partie des habitans du monde connu.

LE CIEL DES ANCIENS.

SI un ver à soye donnait le nom de Ciel au petit duvet qui entoure sa coque , il raisonnerait aussi-bien que firent tous les anciens , en donnant le nom de Ciel à l'atmosphère , qui est , comme dit très-bien Mr. de Fontenelle dans ses mondes , le duvet de notre coque.

Les vapeurs qui sortent de nos mers & de notre terre , & qui forment les nuages , les météores & les tonnerres , furent pris d'abord pour la demeure des dieux. Les dieux descendent toujours dans des nuages d'or chez Ho-

mère ; c'est de là que les peintres les peignent encor aujourd'hui assis sur une nuée ; mais comme il était bien juste que le maître des dieux fût plus à son aise que les autres , on lui donna un aigle pour le porter , parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiseaux.

Les anciens Grecs voyant que les maîtres des villes demeuraient dans des citadelles , au haut de quelque montagne , jugèrent que les dieux pouvaient avoir une citadelle aussi , & la placèrent en Thessalie sur le mont Olimpe , dont le sommet est quelquefois caché dans les nuës , de sorte que leur palais était de plain-pied à leur ciel.

Les étoiles & les planètes qui semblent attachées à la voûte bleüe de notre atmosphère , devinrent ensuite les demeures des dieux ; sept d'entr'eux eurent chacun leur planète , les autres logèrent où ils purent ; le conseil général des dieux se tenait dans une grande salle , à laquelle on allait par la voye lactée ; car il fallait bien que les dieux eussent une salle en l'air , puis que les hommes avaient des hôtels-de-ville sur la terre.

Quand les titans , espèce d'animaux entre les dieux & les hommes , déclarèrent une guerre assez juste à ces dieux-là , pour réclamer une partie de leur héritage du côté paternel , étant fils du ciel & de la terre , ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes sur les autres , comptant que c'en était bien assez pour se rendre maîtres du ciel , & du château de l'Olimpe.

*Neve foret terris securior arduus aether;
Affectasse ferunt regnum caeleste gigantes,
Ataque congestos struxisse ad sidera montes.*

Cette physique d'enfans & de vieilles, était prodigieusement ancienne; cependant il est très sûr que les Caldéens avaient des idées aussi saines que nous de ce qu'on appelle le Ciel; ils plaçaient le soleil au centre de notre monde planétaire, à - peu - près à la distance de notre globe que nous avons reconnue; ils faisaient tourner la terre, & toutes les planètes autour de cet astre; c'est ce que nous apprend Aristarque de Samos: c'est le véritable système du monde que Copernic a renouvelé depuis; mais les philosophes gardaient le secret pour eux, afin d'être plus respectés des rois & du peuple, ou plutôt pour n'être pas persécutés.

Le langage de l'erreur est si familier aux hommes, que nous appellons encor nos vapeurs, & l'espace de la terre à la lune, du nom de Ciel; nous disons, monter au ciel, comme nous disons que le soleil tourne, quoiqu'on sache bien qu'il ne tourne pas; nous sommes probablement le ciel pour les habitans de la lune, & chaque planète place son ciel dans la planète voisine.

Si on avait demandé à Homère dans quel ciel était allée l'ame de Sarpedon, & où était celle d'Hercule, Homère eût été bien embarrassé, il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle sûreté avait-on que l'ame aérienne d'Hercule se fût trouvée plus à son aise dans

Vénus, dans Saturne, que sur notre globe ? Aurait-elle été dans le soleil ? la place ne paraît pas tenable dans cette fournaise. Enfin, qu'entendaient les anciens par le ciel ? ils n'en savaient rien, ils criaient toujours *le ciel & la terre* ; c'est comme si on criait l'infini & un atome. Il n'y a point, à proprement parler, de ciel, il y a une quantité prodigieuse de globes qui roulent dans l'espace vuide, & notre globe roule comme les autres.

Les anciens croyaient qu'aller dans les cieux c'était monter ; mais on ne monte point d'un globe à un autre ; les globes célestes sont tantôt au-dessus de notre horizon, tantôt au-dessous. Ainsi, supposons que Vénus étant venue à Paphos, retournât dans sa planète quand cette planète était couchée, la déesse Vénus ne montait point alors par rapport à notre horizon ; elle descendait, & on devait dire en ce cas *descendre au ciel*. Mais les anciens n'y entendaient pas tant de finesse ; ils avaient des notions vagues, incertaines, contradictoires sur tout ce qui tenait à la physique. On a fait des volumes immenses pour savoir ce qu'ils pensaient sur bien des questions de cette sorte. Quatre mots auraient suffi, *ils ne pensaient pas*.

Il faut toujours en excepter un petit nombre de sages, mais ils sont venus tard ; peu ont expliqué leurs pensées, & quand ils l'ont fait, les charlatans de la terre les ont envoyés au ciel par le plus court chemin.

Un écrivain qu'on nomme, je crois, Plu-

che, a prétendu faire de Moïse un grand Physicien; un autre avait auparavant concilié Moïse avec Descartes, & avait imprimé le *Cartesius Mozaizans*; selon lui, Moïse avait inventé le premier les tourbillons & la matière subtile; mais on fait assez que Dieu qui fit de Moïse un grand législateur, un grand prophète, ne voulut point du tout en faire un professeur de physique; il instruisit les Juifs de leur devoir, & ne leur enseigna pas un mot de philosophie. Calmet qui a beaucoup compilé & qui n'a raisonné jamais, parle du système des Hébreux; mais ce peuple grossier était bien loin d'avoir un système; il n'avait pas même d'école de géométrie, le nom leur en était inconnu; leur seule science était le métier de courtier & l'usure.

On trouve dans leurs livres quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un peuple barbare sur la structure du ciel. Leur premier ciel était l'air, le second le firmament, où étaient attachées les étoiles; ce firmament était solide & de glace, & portait les eaux supérieures, qui s'échappèrent de ce réservoir par des portes, des écluses, des cataractes, au tems du déluge.

Au dessus de ce firmament ou de ces eaux supérieures, était le troisième ciel ou l'empirée, où St. Paul fut ravi. Le firmament était une espèce de demi-voûte, qui embrassait la terre. Le soleil ne faisait point le tour d'un globe qu'ils ne connaissent pas. Quand il était parvenu à l'occident, il revenait à l'orient par un chemin inconnu; & si on ne le voyait pas,

c'était comme le dit le Baron de Feneſte, parce qu'il revenait de nuit.

Encor les Hébreux avaient-ils pris ces rêveries des autres peuples. La plupart des nations, excepté l'école des Caldéens, regardaient le ciel comme solide; la terre fixe & immobile, était plus longue d'orient en occident que du midi au nord d'un grand tiers; de là viennent ces expressions de longitude & de latitude que nous avons adoptées. On voit que dans cette opinion il était impossible qu'il y eût des antipodes. Aussi St. Augustin traite l'idée des antipodes d'absurdité, & Lactance dit expressément, *Y a-t-il des gens assez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête soit plus basse que les pieds? &c.*

St. Chrysostome s'écrie dans sa quatorzième homélie, *Où sont ceux qui prétendent que les cieux sont mobiles, & que leur forme est circulaire?*

Lactance dit encor au Liv. III. de ses institutions, *Je pourrais vous prouver par beaucoup d'argumens qu'il est impossible que le ciel entoure la terre.*

L'auteur du Spectacle de la nature pourra dire à Mr. le Chevalier tant qu'il voudra, que Lactance & St. Chrysostome étaient de grands philosophes, on lui répondra qu'ils étaient de grands saints, & qu'il n'est point du tout nécessaire pour être un saint, d'être un bon astronome. On croira qu'ils sont au ciel, mais on avouera qu'on ne fait pas dans quelle partie du ciel précisément.

C I R C O N C I S I O N .

LOrs qu'Hérodote raconte ce que lui ont dit les barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sotises, & c'est ce que font la plupart de nos voyageurs. Aussi n'exige-t-il pas qu'on le croye, quand il parle de l'aventure de Gigès & de Candaule, d'Arion porté sur un dauphin, & de l'oracle consulté pour savoir ce que faisait Crésus, qui répondit qu'il faisait cuire alors une tortue dans un pot couvert; & du cheval de Darius qui ayant henni le premier de tous, déclara son maître Roi, & de cent autres fables propres à amuser des enfans & à être compilées par des rhéteurs; mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coutumes des peuples qu'il a examinées, de leurs antiquités, qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.

Il semble, dit-il au livre d'Euterpe, que les habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte, j'en juge par moi-même plutôt que par oui-dire; car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenait bien plus des anciens Egyptiens qu'on ne se ressouvenait des anciennes coutumes de Colchos en Egypte.

Ces habitans des bords du Pont-Euxin prétendaient être une colonie établie par Sésostris; pour moi je le conjecturais non-seulement parce qu'ils sont bazanés, & qu'ils ont les cheveux frisés, mais parce que les peuples de Colchide, d'Egypte, & d'Ethiopie, sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de tout tems, car les Phéni-

ciens & ceux de la Palestine avouent qu'ils ont pris la Circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui sur les rivages du Thermodon, & de Pathenie, & les Macrons leurs voisins, avouent qu'il n'y a pas longtems qu'ils se sont conformés à cette coutume d'Egypte; c'est par là principalement qu'ils sont reconnus pour Egyptiens d'origine.

A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte, comme cette cérémonie est très-ancienne chez ces deux nations, je ne saurais dire qui des deux tient la circoncision de l'autre; il est toutefois vraisemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens; comme, au contraire, les Phéniciens ont aboli l'usage de circoncire les enfans nouveaux nés, depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les Grecs.

Il est évident, par ce passage d'Hérodote, que plusieurs peuples avaient pris la circoncision de l'Egypte; mais aucune nation n'a jamais prétendu avoir reçu la circoncision des Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume, ou à la nation de qui cinq ou six autres confessent la tenir, ou à une autre nation bien moins puissante, moins commerçante, moins guerrière, cachée dans un coin de l'Arabie pétrée, qui n'a jamais communiqué le moindre de ses usages à aucun peuple?

Les Juifs disent qu'ils ont été reçus autrefois par charité dans l'Egypte; n'est-il pas bien vraisemblable que le petit peuple a imité un usage du grand peuple, & que les Juifs ont pris quelques coutumes de leurs maîtres?

Clément d'Alexandrie rapporte que Pytha-

gore voyageant chez les Egyptiens , fut obligé de se faire circoncire , pour être admis à leurs mystères ; il fallait donc absolument être circoncis pour être au nombre des prêtres d'Egypte. Ces prêtres existaient lorsque Joseph arriva en Egypte ; le gouvernement était très-ancien , & les cérémonies antiques de l'Egypte observées avec la plus scrupuleuse exactitude.

Les Juifs avouent qu'ils demeurèrent pendant deux cent cinq ans en Egypte ; ils disent qu'ils ne se firent point circoncire dans cet espace de tems ; il est donc clair que pendant ces deux cent cinq ans , les Egyptiens n'ont pas reçu la circoncision des Juifs ; l'auraient-ils prise d'eux , après que les Juifs leur eurent volé tous les vases qu'on leur avait prêtés , & se furent enfuis dans le désert avec leur proie , selon leur propre témoignage ? Un maître adoptera-t-il la principale marque de la religion de son esclave voleur & fugitif ? cela n'est pas dans la nature humaine.

Il est dit dans le livre de Josué , que les Juifs furent circoncis dans le désert. *Je vous ai délivrés de ce qui faisait votre opprobre chez les Egyptiens.* Or , quel pouvait être cet opprobre pour des gens qui se trouvaient entre les peuples de Phénicie , les Arabes , & les Egyptiens , si ce n'est ce qui les rendait méprisables à ces trois nations ? comment leur ôte-t-on cet opprobre ? en leur ôtant un peu de prépuce ? n'est-ce pas là le sens naturel de ce passage ?

La Genèse dit qu'Abraham avait été circoncis auparavant , mais Abraham voyagea en Egypte

te, qui était depuis longtems un royaume florissant, gouverné par un puissant Roi; rien n'empêche que dans ce royaume si ancien, la circoncision ne fût dès longtems en usage avant que la nation Juive fût formée. De plus, la circoncision d'Abraham n'eut point de suite; sa postérité ne fut circoncise que du tems de Josué.

Or avant Josué, les Israélites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens; ils les imitèrent dans plusieurs sacrifices, dans plusieurs cérémonies, comme dans les jeûnes qu'on observait les veilles des fêtes d'Isis, dans les ablutions, dans la coutume de raser la tête des prêtres: l'encens, le candelabre, le sacrifice de la vache rousse, la purification avec de l'hysope, l'abstinence du cochon, l'horreur des ustenciles de cuisine des étrangers, tout atteste que le petit peuple Hébreu, malgré son aversion pour la grande nation Egyptienne, avait retenu une infinité d'usages de ses anciens maîtres. Ce bouc Hazazel qu'on envoyait dans le désert, chargé des péchés du peuple, était une imitation visible d'une pratique égyptienne, les Rabbins conviennent même que le mot d'Hazazel n'est point hébreu. Rien n'empêche donc que les Hébreux aient imité les Egyptiens dans la circoncision, comme faisaient les Arabes leurs voisins.

Il n'est point extraordinaire que Dieu, qui a sanctifié le batême si ancien chez les Asiatiques, ait sanctifié aussi la circoncision non moins ancienne chez les Africains. On a déjà

remarqué qu'il est le maître d'attacher ses grâces aux signes qu'il daigne choisir.

Au reste, depuis que sous Josué, le peuple Juif eut été circoncis, il a conservé cet usage jusqu'à nos jours; les Arabes y ont aussi toujours été fidèles, mais les Egyptiens, qui dans les premiers tems circoncisaient les garçons & les filles, cessèrent avec le tems de faire aux filles cette opération, & enfin la restraignirent aux prêtres, aux astrologues & aux prophètes. C'est ce que Clément d'Alexandrie & Origène nous apprennent. En effet, on ne voit point que les Ptolomées ayent jamais reçu la circoncision.

Les auteurs Latins, qui traitent les Juifs avec un si profond mépris, qu'ils les appellent, *Curtus Appella*, par dérision, *Credat Judæus Apella*; *Curti Judæi*, ne donnent point de ces épithètes aux Egyptiens. Tout le peuple d'Egypte est aujourd'hui circoncis, mais par une autre raison, parce que le Mahométisme adopta l'ancienne circoncision de l'Arabie.

C'est cette circoncision arabe qui a passé chez les Ethiopiens, où l'on circoncit encor les garçons & les filles.

Il faut avouer que cette cérémonie de la circoncision paraît d'abord bien étrange; mais on doit remarquer que de tout tems les prêtres de l'Orient se consacraient à leurs divinités par des marques particulières. On gravait avec un poinçon une feuille de lierre sur les prêtres de Bacchus. Lucien nous dit que les dévots à la déesse Isis s'imprimaient des caractères sur le poignet,

poignet, & sur le cou. Les prêtres de Cibèle se rendaient eunuques.

Il y a grande apparence que les Egyptiens, qui revéraient l'instrument de la génération, & qui en portaient l'image en pompe dans leurs processions, imaginèrent d'offrir à Isis & Osiris, par qui tout s'engendrait sur la terre, une partie légère du membre par qui ces dieux avaient voulu que le genre humain se perpétuât. Les anciennes mœurs orientales sont si prodigieusement différentes des nôtres, que rien ne doit paraître extraordinaire à quiconque a un peu de lecture. Un Parisien est tout surpris quand on lui dit que les Hottentots font couper à leurs enfans mâles un testicule. Les Hottentots font peut-être surpris que les Parisiens en gardent deux.

CONCILES.

Tous les Conciles sont infaillibles, sans doute; car ils sont composés d'hommes.

Il est impossible que jamais les passions, les intrigues, l'esprit de dispute, la haine, la jalousie, le préjugé, l'ignorance régent dans ces assemblées.

Mais pourquoi, dira-t-on, tant de Conciles ont-ils été opposés les uns aux autres? C'est pour exercer notre foi; ils ont tous eu raison chacun dans leur tems.

On ne croit aujourd'hui, chez les Catholiques
La Raison &c. I. Part. O

ques Romains, qu'aux Conciles approuvés dans le Vatican, & on ne croit, chez les Catholiques Grecs, qu'à ceux approuvés dans Constantinople. Les Protestans se moquent des uns & des autres, ainsi tout le monde doit être content.

Nous ne parlerons ici que des grands Conciles; les petits n'en valent pas la peine.

Le premier est celui de Nicée. Il fut assemblé en 325 de l'ère vulgaire, après que Constantin eut écrit & envoyé par Ozius cette belle lettre au Clergé un peu brouillon d'Alexandrie : *Vous vous querellez pour un sujet bien mince. Ces subtilités sont indignes de gens raisonnables.* Il s'agissait de savoir si Jésus était créé, ou incréé. Cela ne touchait en rien la morale, qui est l'essentiel. Que Jésus ait été dans le tems, ou avant le tems, il n'en faut pas moins être homme de bien. Après beaucoup d'altercations, il fut enfin décidé que le fils était aussi ancien que le père, & *consubstantiel* au père. Cette décision ne s'entend guères; mais elle n'en est que plus sublime. Dix-sept évêques protestent contre l'arrêt, & une ancienne chronique d'Alexandrie, conservée à Oxford, dit que deux mille prêtres protestèrent aussi; mais les prélats ne font pas grand cas des simples prêtres, qui sont d'ordinaire pauvres. Quoiqu'il en soit, il ne fut point du tout question de la Trinité dans ce premier Concile. La formule porte : *Nous croyons Jésus consubstantiel au Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, engendré & non fait; nous croyons aussi au St.*

Esprit. Le St. Esprit, il faut l'avouer, fut traité bien cavalièrement.

Il est rapporté dans le Supplément du Concile de Nicée, que les pères, étant fort embarrassés pour savoir quels étaient les livres cryptes, ou apocryphes de l'Ancien & du Nouveau Testament, les mirent tous pêle-mêle sur un autel, & les livres à rejeter tombèrent par terre. C'est dommage que cette belle recette soit perdue de nos jours.

Après le premier Concile de Nicée, composé de 317 évêques infallibles, il s'en tint un autre à Rimini, & le nombre des infallibles fut cette fois de 400, sans compter un gros détachement à Seleucie d'environ 200. Ces six cent évêques après quatre mois de querelles, ôrèrent unanimement à Jésus sa *consubstantiabilité*. Elle lui a été rendue depuis, excepté chez les Sociniens, ainsi tout va bien.

Un des grands Conciles est celui d'Ephèse en 431; l'évêque de Constantinople, Nestorius, grand persécuteur d'hérétiques, fut condamné lui-même, comme hérétique, pour avoir soutenu qu'à la vérité Jésus était bien Dieu, mais que sa mère n'était pas absolument mère de Dieu, mais mère de Jésus. Ce fut St. Cyrille, qui fit condamner St. Nestorius; mais aussi les partisans de Nestorius firent déposer St. Cyrille dans le même Concile; ce qui embarrassâ fort le St. Esprit.

Remarquez ici, lecteur, bien soigneusement que l'Evangile n'a jamais dit un mot, ni de la consubstantiabilité du Verbe, ni de l'honneur qu'avait eu Marie d'être mère de Dieu, non

plus que des autres disputes qui ont fait assembler des Conciles infaillibles.

Eutichès était un moine, qui avait beaucoup crié contre Nestorius, dont l'hérésie n'allait pas moins qu'à supposer deux personnes en Jésus; ce qui est épouvantable. Le moine, pour mieux contredire son adversaire, assure que Jésus n'avait qu'une nature. Un Flavien évêque de Constantinople, lui soutint qu'il fallait absolument qu'il y eût deux natures en Jésus. On assemble un Concile nombreux à Ephèse, en 449; celui-là se tint à coups de bâtons, comme le petit Concile de Cirthe en 355. & certaine conférence à Carthage. La nature de Flavien fut mouluë de coups, & deux natures furent assignées à Jésus. Au Concile de Calcedoine en 451. Jésus fut réduit à une nature.

Je passe des Conciles tenus pour des minuties, & je viens au sixième Concile général de Constantinople, assemblé pour savoir au juste si Jésus n'ayant qu'une nature, avait deux volontés. On sent combien cela est important pour plaire à Dieu.

Ce Concile fut convoqué par Constantin le barbu, comme tous les autres l'avaient été par les Empereurs précédens, les Légats de l'Evêque de Rome eurent la gauche. Les Patriarches de Constantinople & d'Antioche eurent la droite. Je ne fais si les Caudataires à Rome, prétendent que la gauche est la place d'honneur. Quoi qu'il en soit, Jésus, de cette affaire là obtint deux volontés.

La loi Mosaïque avait défendu les images. Les peintres, & les sculpteurs n'avaient pas fait fortune chez les Juifs. On ne voit pas que Jésus ait jamais eu de tableaux, excepté peut-être celui de Marie, peinte par Luc. Mais enfin Jésus-Christ ne recommande nulle part qu'on adore les images. Les Chrétiens les adorèrent pourtant vers la fin du quatrième siècle, quand ils se furent familiarisés avec les beaux arts. L'abus fut porté si loin au huitième siècle, que Constantin Copronyme assembla à Constantinople un Concile de trois cent-vingt évêques, qui anathématisa le culte des images, & qui le traita d'idolâtrie.

L'Impératrice Irène, la même, qui depuis fit arracher les yeux à son fils, convoqua le second Concile de Nicée en 787 : l'adoration des images y fut rétablie. On veut aujourd'hui justifier ce Concile, en disant que cette adoration était un culte de *dulie*, & non pas de *latrie*.

Mais soit de latrie, soit de dulie, Charlemagne en 794 fit tenir à Francfort un autre Concile, qui traita le second de Nicée d'idolâtrie. Le Pape Adrien I. y envoya deux Légats, & ne le convoqua pas.

Le premier grand Concile, convoqué par un Pape, fut le premier de Latran en 1139; il y eut environ mille évêques, mais on n'y fit presque rien, sinon qu'on anathématisa ceux qui disaient que l'Eglise était trop riche.

Autre Concile de Latran en 1179, tenu par le Pape Alexandre III, où les Cardinaux, pour

la première fois, prirent le pas sur les Evêques; il ne fut question que de discipline.

Autre grand Concile de Latran en 1215. Le Pape Innocent III. y dépouilla le Comte de Toulouse de tous ses biens, en vertu de l'excommunication. C'est le premier Concile, qui ait parlé de *Transubstantiation*.

En 1245. Concile général de Lyon, ville alors Impériale, dans laquelle le Pape Innocent IV. excommunia l'Empereur Frédéric II. & par conséquent le déposa & lui interdit le feu & l'eau: c'est dans ce Concile qu'on donna aux Cardinaux un chapeau rouge, pour les faire souvenir qu'il faut se baigner dans le sang des partisans de l'Empereur. Ce Concile fut la cause de la destruction de la Maison de Suabe, & de trente ans d'anarchie dans l'Italie & dans l'Allemagne.

Concile général à Vienne en Dauphiné en 1311. où l'on abolit l'ordre des Templiers, dont les principaux membres avaient été condamnés au plus horrible supplice, sur les accusations les moins prouvées.

En 1414. le grand Concile de Constance, où l'on se contenta de démettre le Pape Jean XXIII. convaincu de mille crimes; & où on brula Jean Hus, & Jérôme de Prague, pour avoir été opiniâtres, attendu que l'opiniâtreté est un bien plus grand crime, que le meurtre, le rapt, la simonie, & la sodomie.

En 1430. le grand Concile de Bâle, non reconnu à Rome, parce qu'on y déposa le Pape Eugène IV. qui ne se laissa point déposer.

Les Romains comptent pour Concile général le cinquième Concile de Latran en 1512. convoqué contre Louis XII. Roi de France de le Pape Jules II ; mais ce Pape guerrier étant mort , ce Concile s'en alla en fumée.

Enfin nous avons le grand Concile de Trente , qui n'est pas reçu en France pour la discipline : mais le dogme en est incontestable , puisque le St. Esprit arrivait de Rome à Trente , toutes les semaines dans la malle du courier , à ce que dit Fra-Paolo Sarpi ; mais Fra-Paolo Sarpi sentait un peu l'hérésie.

(par Mr. Abaufit le cadet.)

C O N F E S S I O N.

C'Est encore un problème si la confession , à ne la considérer qu'en politique , a fait plus de bien que de mal. On se confessait dans les mystères d'Isis , d'Orphée & de Cérés , devant l'Hierophante & les initiés ; car puisque ces mystères étaient des expiations , il fallait bien avouer qu'on avait des crimes à expier. Les Chrétiens adoptèrent la confession dans les premiers siècles de l'Eglise , ainsi qu'ils prirent à-peu-près les rites de l'antiquité , comme les temples , les autels , l'encens , les cierges , les processions , l'eau lustrale , les habits sacerdotaux , plusieurs formules des mystères ; le *sursum corda* , *l'ite missa est* , & tant d'autres. Le scandale de la confession

publique d'une femme arrivé à Constantinople au quatrième siècle, fit abolir la confession.

La confession secrète qu'un homme fait à un autre homme, ne fut admise dans notre Occident que vers le septième siècle. Les Abbés commencèrent par exiger que leurs moines vinssent deux fois par an leur avouer toutes leurs fautes. Ce furent ces Abbés qui inventèrent cette formule, *je t'absous autant que je le peux & que tu en as besoin*. Il semble qu'il eût été plus respectueux pour l'Etre suprême, & plus juste, de dire, *Puisse-t-il pardonner à tes fautes & aux miennes!*

Le bien que la confession a fait, est d'avoir quelquefois obtenu des restitutions des petits voleurs. Le mal est d'avoir quelquefois dans les troubles des Etats forcé les pénitens à être rebelles & sanguinaires en conscience. Les prêtres Guelfes refusaient l'absolution aux Gibelins, & les prêtres Gibelins se gardaient bien d'absoudre les Guelfes. Les assassins des Sforces, des Médicis, des Princes d'Orange, des Rois de France, se préparèrent aux parricides par le sacrement de la Confession.

Louis XI., la Brinvilliers se confessaient dès qu'ils avaient commis un grand crime, & se confessaient souvent comme les gourmands prennent médecine, pour avoir plus d'appétit.

Si on pouvait être étonné de quelque chose, on le ferait d'une bulle du Pape Grégoire XV. émanée de sa Sainteté le 30. Août 1622. par laquelle il ordonne de révéler les confessions en certains cas.

La réponse du jésuite Coton à Henri IV. durera plus que l'ordre des jésuites. Révélez-vous la confession d'un homme résolu de m'affaffiner? *Non, mais je me mettrais entre vous & lui.*

C O N V U L S I O N S .

ON danfa vers l'an 1724. sur le cimetièrre de St. Médard; il s'y fit beaucoup de miracles: en voici un rapporté dans une chanson de Mad. la Duchesse du Maine;

Un décroteur à la royale
 Du talon gauche estropié,
 Obtint pour grace spéciale
 D'être boiteux de l'autre pied.

Les convulsions miraculeuses, comme on fait, continuèrent jusqu'à ce qu'on eût mis une garde au cimetièrre.

De par le Roi, défense à Dieu
 De plus fréquenter en ce lieu.

Les Jésuites, comme on le fait encor, ne pouvant plus faire de tels miracles depuis que leur Xavier avait épuisé les graces de la compagnie à ressusciter neuf morts de compte fait, s'avisèrent, pour balancer le crédit des Jansénistes, de faire graver une estampe de Jésus-

Christ habillé en jésuite. Un plaissant du parti Janséniste , comme on le fait encore , mit au bas de l'estampe :

Admirez l'artifice extrême
De ces moines ingénieux ;
Ils vous ont habillé comme eux ,
Mon Dieu , de peur qu'on ne vous aime.

Les Jansénistes pour mieux prouver que jamais Jésus-Christ n'avait pû prendre l'habit de jésuite , remplirent Paris de convulsions , & attirèrent le monde à leur préau. Le Conseiller au Parlement , Carré de Montgeron , alla présenter au Roi un recueil *in-4^o*. de tous ces miracles , attestés par mille témoins ; il fut mis , comme de raison , dans un château , où l'on tâcha de rétablir son cerveau par le régime ; mais la vérité l'emporte toujours sur les persécutions , les miracles se perpétuèrent trente ans de suite , sans discontinuer. On faisait venir chez soi sœur Rose , sœur Illuminée , sœur Promise , sœur Confite ; elles se faisaient fouëtter , sans qu'il y parût le lendemain ; on leur donnait des coups de buches sur leur estomac bien cuirassé , bien rembourré , sans leur faire de mal ; on les couchait devant un grand feu , le visage frotté de pommade , sans qu'elles brulassent ; enfin , comme tous les arts se perfectionnent , on a fini par leur enfoncer des épées dans les chairs , & par les crucifier. Un fameux théologien même a eu aussi l'avantage d'être mis en croix : tout cela pour convaincre le monde qu'une cer-

taine bulle était ridicule, ce qu'on aurait pu prouver sans tant de frais. Cependant, & Jésuites & Jansénistes, se réunirent tous contre l'esprit des loix, & contre.... & contre.... & contre.... & contre.... Et nous osons après cela nous moquer des Lapons, des Samoyèdes & des Nègres!

C O R P S.

DE même que nous ne savons ce que c'est qu'un esprit, nous ignorons ce que c'est qu'un corps : nous voyons quelques propriétés, mais quel est ce sujet en qui ces propriétés résident ? il n'y a que des corps, disaient Démocrite & Epicure ; il n'y a point de corps, disaient les disciples de Zénon d'Elée.

L'Evêque de Cloine, Berklay, est le dernier, qui par cent sophismes captieux a prétendu prouver que les corps n'existent pas ; ils n'ont, dit-il, ni couleurs, ni odeurs, ni chaleur ; ces modalités sont dans vos sensations, & non dans les objets : il pouvait s'épargner la peine de prouver cette vérité, elle était assez connue ; mais de là il passe à l'étendue, à la solidité qui sont des essences du corps, & il croit prouver qu'il n'y a pas l'étendue dans une pièce de drap verd, parce que ce drap n'est pas verd en effet ; cette sensation du verd n'est qu'en vous, donc cette sensation de l'étendue n'est aussi qu'en vous. Et après avoir ainsi dé-

truit l'étenduë, il conclut que la solidité qui y est attachée tombe d'elle-même; & qu'ainfi il n'y a rien au monde que nos idées. De forte que, selon ce docteur, dix mille hommes tués par dix mille coups de canon, ne font dans le fonds que dix mille appréhensions de notre ame.

Il ne tenait qu'à Mr. l'Evêque de Cloine de ne point tomber dans l'excès de ce ridicule; il croit montrer qu'il n'y a point d'étendue, parce qu'un corps lui a paru avec sa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'était à ses yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De-là il conclut qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, seize pieds, & un seul pied d'étenduë, cette étenduë n'existe pas; donc il n'y a rien; il n'avait qu'à prendre une mesure, & dire, De quelque étenduë qu'un corps me paraisse, il est étendu de tant de ces mesures.

Il lui était bien aisé de voir qu'il n'en est pas de l'étendue & de la solidité comme des sons, des couleurs, des saveurs, des odeurs, &c. Il est clair que ce sont en nous des sentimens excités par la configuration des parties; mais l'étenduë n'est point un sentiment. Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud; que cet air ne soit plus frappé, je n'entends plus; que cette rose se fane, je n'ai plus d'odorat pour elle; mais ce bois, cet air, cette rose, sont étendus sans moi. Le paradoxe de Berklay ne vaut pas la peine d'être réfuté.

Il est bon de savoir ce qui l'avait entraîné

dans ce paradoxe. J'eus, il y a longtems, quelques conversations avec lui; il me dit que l'origine de son opinion venait de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'est que ce sujet qui reçoit l'étenduë. Et en effet, il triomphe dans son livre, quand il demande à Hilas ce que c'est que ce sujet, ce *substratum*, cette substance; C'est le corps étendu, répond Hilas; alors l'Evêque, sous le nom de Philonoüs, se moque de lui; & le pauvre Hilas voyant qu'il a dit que l'étenduë est le sujet de l'étenduë, & qu'il a dit une sottise, demeure tout confus & avoüe qu'il n'y comprend rien, qu'il n'y a point de corps, que le monde matériel n'existe pas, qu'il n'y a qu'un monde intellectuel.

Philonoüs devait dire seulement à Hilas, Nous ne savons rien sur le fonds de ce sujet, de cette substance étenduë, solide, divisible, mobile, figurée, &c. je ne la connais pas plus que le sujet pensant, sentant & voulant; mais ce sujet n'en existe pas moins, puisqu'il a des propriétés essentielles dont il ne peut être dépouillé.

Nous sommes tous comme la plupart des dames de Paris; elles sont grande chère sans savoir ce qui entre dans les ragouts; de même nous jouissons des corps, sans savoir ce qui les compose. De quoi est fait le corps? de parties, & ces parties se résolvent en d'autres parties. Que sont ces derniers parties? Toujours des corps; vous divisez sans cesse, & vous n'avancez jamais.

Enfin, un subtil philosophe remarquant

qu'un tableau est fait d'ingrédiens, dont aucun n'est un tableau, & une maison de matériaux dont aucun n'est une maison, il imagina (d'une façon un peu différente) que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne sont pas corps ; & cela s'appelle des monades. Ce système ne laisse pas d'avoir son bon ; & s'il était révélé, je le croirais très possible ; tous ces petits êtres seraient des points mathématiques, des espèces d'ames qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans. Ce serait une métémpycose continuelle ; une monade irait tantôt dans une baleine, tantôt dans un arbre, tantôt dans un joueur de gobelets. Ce système en vaut bien un autre ; je l'aime bien autant que la déclinaison des atômes, les formes substantielles, la grace versatile, & les vampires de Dom Calmet.

C R É D O.

JE récite mon Pater & mon Crédo tous les matins, je ne ressemble point à Brouffin donc Réminiac disait :

Brouffin dès l'âge le plus tendre
 Posséda la fauce Robert,
 Sans que son précepteur lui pût jamais apprendre
 Ni son crédo ni son pater.

Le Symbole ou la collation, vient du mot Sym-

bolein, & l'Eglise Latine adopte ce mot comme elle a tout pris de l'Eglise Grecque. Les théologiens un peu instruits savent que ce symbole qu'on nomme des apôtres, n'est point du tout des apôtres.

On appellait symbole chez les Grecs, les paroles, les signes auxquels les initiés aux mystères de Cérés, de Cibèle, de Mithra se reconnaissaient; (*) les Chrétiens avec le tems eurent leur symbole. S'il avait existé du tems des apôtres, il est à croire que St. Luc en aurait parlé.

On attribue à St. Augustin une histoire du symbole dans son sermon 115. on lui fait dire dans ce sermon que Pierre avait commencé le symbole en disant, *Je crois en Dieu père tout-puissant*; Jean ajouta *créateur du ciel & de la terre*; Jaques ajouta, *Je crois en Jésus-Christ son fils unique notre Seigneur*; & ainsi du reste. On a retranché cette fable dans la dernière édition d'Augustin. Je m'en rapporte aux révérends pères Bénédictins, pour savoir au juste s'il fallait retrancher ou non ce petit morceau qui est curieux.

Le fait est que personne n'entendit parler de ce Crédo pendant plus de quatre cent années. Le peuple dit que Paris n'a pas été bâti en un jour, le peuple a souvent raison dans ses proverbes. Les apôtres eurent notre symbole dans le cœur, mais ils ne le mirent point par écrit. On en forma un du tems de St. Irénée, qui ne ressemble point à celui que nous récitons. No-

(*) *Arnohe liv. 5. Simbola quæ rogata sacrorum &c.* Voyez aussi Clément d'Alexandrie dans son sermon prophétique, ou *cohortatio ad gentes*.

tre symbole tel qu'il est aujourd'hui est certainement du cinquième siècle. Il est postérieur à celui de Nicée. L'article qui dit que Jésus descendit aux enfers, celui qui parle de la communion des saints, ne se trouvent dans aucun des symboles qui précédèrent le nôtre. Et en effet, ni les Evangiles, ni les Actes des apôtres ne disent que Jésus descendit dans l'enfer. Mais c'était une opinion établie dès le troisième siècle que Jésus était descendu dans l'Hadès, dans le Tartare, mots que nous traduisons par celui d'enfer. L'enfer en ce sens n'est pas le mot hébreu *Scheol*, qui veut dire le souterrain, la fosse. Et c'est pourquoi St. Athanase nous apprit depuis comment notre Sauveur était descendu dans les enfers. *Son humanité*, dit-il, *ne fut ni toute entière dans le sépulcre, ni toute entière dans l'enfer. Elle fut dans le sépulcre selon la chair, & dans l'enfer selon l'ame*

St. Thomas assure que les saints qui ressuscitèrent à la mort de Jésus-Christ, moururent de nouveau pour ressusciter ensuite avec lui; c'est le sentiment le plus suivi. Toutes ces opinions sont absolument étrangères à la morale; il faut être homme de bien soit que les saints soient ressuscités deux fois, soit que Dieu ne les ait ressuscités qu'une. Notre symbole a été fait tard, je l'avoue, mais la vertu est de toute éternité.

S'il est permis de citer des modernes dans une matière si grave, je rapporterai ici le Crédo de l'abbé de St. Pierre, tel qu'il est écrit de sa main dans son livre sur la pureté de la religion,

gion , lequel n'a point été imprimé , & que j'ai copié fidèlement.

» Je crois en un seul Dieu & je l'aime. Je
 » crois qu'il illumine toute ame venant au mon-
 » de ainfi que le dit St. Jean. J'entends par - là
 » toute ame qui le cherche de bonne foi.

» Je crois en un seul Dieu , parce qu'il ne
 » peut y avoir qu'une seule ame du grand tout ;
 » un seul être vivifiant ; un formateur unique.

» Je crois en Dieu le père puissant , parce
 » qu'il est père commun de la nature , de tous
 » les hommes qui font également fes enfans.
 » Je crois que celui qui les fait tous naître
 » également , qui arrangea les ressorts de no-
 » tre vie de la même manière , leur a donné
 » les mêmes principes de morale , apperçue
 » par eux dès qu'ils réfléchissent , n'a mis au-
 » cune différence entre fes enfans que celle du
 » crime & de la vertu.

» Je crois que le Chinois juſte & bienfaſant
 » eſt plus précieux devant lui qu'un docteur
 » pointilleux & arrogant.

» Je crois que Dieu étant notre père commun,
 » nous ſommes tenus de regarder tous les hom-
 » mes comme nos frères.

» Je crois que le perfécuteur eſt abominable ,
 » & qu'il marche immédiatement après l'empoi-
 » ſonneur & le parricide.

» Je crois que les diſputes théologiques ſont à
 » la fois la farce la plus ridicule & le fléau le
 » plus affreux de la terre , immédiatement après
 » la guerre , la peſte , la famine & la vérole.

» Je crois que les eccléſiaſtiques doivent être

» payés , & bien payés , comme ferviteurs du
 » public , précepteurs de morale , teneurs des
 » régistres des enfans & des morts ; mais qu'on
 » ne doit leur donner ni les richesses des fermiers
 » généraux , ni le rang des princes , parce que
 » l'un & l'autre corrompent l'ame , & que rien
 » n'est plus révoltant que de voir des hommes
 » si riches & si fiers , faire prêcher l'humilité ,
 » & l'amour de la pauvreté par des gens qui
 » n'ont que cent écus de gages.

» Je crois que tous les prêtres qui desservent
 » une paroisse doivent être mariés , non-seule-
 » lement pour avoir une femme honnête qui
 » prenne soin de leur ménage , mais pour être
 » meilleurs citoyens , donner de bons sujets à
 » l'Etat , & pour avoir beaucoup d'enfans bien
 » élevés.

» Je crois qu'il faut absolument extirper les
 » moines , que c'est rendre un très grand ser-
 » vice à la patrie & à eux-mêmes. Ce sont des
 » hommes que Circé a changés en pourceaux ,
 » le sage Ulysse doit leur rendre la forme hu-
 » maine.

Paradis aux bienfaisans !

C R I T I Q U E.

JE ne prétends point parler ici de cette critique
 de scholastes , qui restitue mal un mot d'un
 ancien auteur qu'au paravant on entendait très

bien. Je ne touche point à ces vraies critiques qui ont débrouillé ce qu'on peut de l'histoire & de la philosophie ancienne. J'ai en vûe les critiques qui tiennent à la satyre.

Un amateur des lettres lisait un jour le Tasse avec moi ; il tomba sur cette stance.

*Chiama gli habitator dell' ombre eterne ,
 Il rauco suon della tartarea tromba ,
 Treman le spazioze atre caverne ,
 E l'aer ceto a quel rumor rimbomba ,
 Ne stridendo così dalle superne
 Regioni del cielo il fulgor piomba ;
 Ne si scossa giamai trema la terra ,
 Quando i vapori in sen gravida serra.*

Il lut ensuite au hazard plusieurs stances de cette force & de cette harmonie. Ah ! c'est donc là , s'écria-t-il , ce que votre Boileau appelle du clinquant ? c'est donc ainsi qu'il veut rabaisser un grand-homme qui vivait cent ans avant lui , pour mieux élever un autre grand-homme qui vivait seize cent ans auparavant ; & qui eût lui-même rendu justice au Tasse ?

Consolez-vous , lui dis-je , prenons les opéras de Quinault : nous trouvâmes à l'ouverture du livre , de quoi nous mettre en colère contre la critique ; l'admirable poëme d'Armide se présenta , nous trouvames ces mots.

S I D O N I E.

La haine est affreuse & barbare ,

L'amour contraint les cœurs dont il s'empare,
 A souffrir des maux rigoureux.
 Si votre fort est en votre puissance,
 Faites choix de l'indifférence,
 Elle assure un fort plus heureux.

A R M I D E.

Non , non , il ne m'est pas possible
 De passer de mon trouble en un état paisible ,
 Mon cœur ne se peut plus calmer ;
 Renaud m'offense trop , il n'est que trop aimable ,
 C'est pour moi désormais un choix indispensable
 De le haïr ou de l'aimer.

Nous lûmes toute la pièce d'Armide , dans laquelle le génie du Tasse reçoit encor de nouveaux charmes par les mains de Quinaut ; Eh bien , dis-je à mon ami , c'est pourtant ce Quinaut que Boileau s'efforça toujours de faire regarder comme l'écrivain le plus méprisable ; il persuada même à Louis XIV , que cet écrivain gracieux , touchant , patétique , élégant , n'avait d'autre mérite que celui qu'il empruntait du musicien Lully. Je conçois cela très aisément , me répondit mon ami ; Boileau n'était pas jaloux du musicien , il l'était du poète. Quel fond devons-nous faire sur le jugement d'un homme , qui pour rimer à un vers qui finissait en *aut* , dénigrait tantôt *Boursaut* , tantôt *Hénaut* , tantôt *Quinaut* , selon qu'il était bien ou mal avec ces messieurs-là ?

Mais pour ne pas laisser refroidir votre zèle contre l'injustice , mettez seulement la tête à la fenêtre , regardez cette belle façade du Louvre , par laquelle Perrault s'est immortalisé : cet habile homme était frère d'un académicien très savant , avec qui Boileau avait eu quelque dispute ; en voilà assez pour être traité d'architecte ignorant.

Mon ami après avoir un peu rêvé reprit en soupirant , La nature humaine est ainsi faite. Le Duc de Sully dans ses mémoires , trouve le Cardinal d'Osat , & le Secrétaire de Villeroi , de mauvais ministres ; Louvois faisait ce qu'il pouvait pour ne pas estimer le grand Colbert ; Ils n'imprimaient rien l'un contre l'autre de leur vivant , répondis-je , c'est une sottise qui n'est guère attachée qu'à la littérature , à la chicane , & à la théologie.

Nous avons eu un homme de mérite , c'est La Motte , qui a fait de très belles stances.

Quelquefois au feu qui la charme
 Résiste une jeune beauté,
 Et contre elle-même elle s'arme
 D'une pénible fermeté.
 Hélas cette contrainte extrême
 La prive du vice qu'elle aime,
 Pour fuir la honte qu'elle hait.
 Sa sévérité n'est que faîte,
 Et l'honneur de passer pour chaste
 La résout à l'être en effet.

En vain ce sévère stoïque

Sous mille défauts abattu
 Se vante d'une ame héroïque
 Toute voüée à la vertu :
 Ce n'est point la vertu qu'il aime ,
 Mais mon cœur yvre de lui-même
 Voudrait usurper les autels ;
 Et par sa sagesse frivole
 Il ne veut que parer l'idole
 Qu'il offre au culte des mortels.

Les champs de Pharfale & d'Arbelle
 Ont vû triompher deux vainqueurs ,
 L'un & l'autre digne modèle
 Que se proposent les grands cœurs.
 Mais le succès a fait leur gloire ;
 Et si le sceau de la victoire
 N'eût consacré ces demi-dieux ,
 Alexandre aux yeux du vulgaire ,
 N'aurait été qu'un téméraire ,
 Et César qu'un séditieux.

Cet auteur , dit-il , était un sage qui prêta plus d'une fois le charme des vers à la philosophie. S'il avait toujours écrit de pareilles stances , il ferait le premier des poètes liriques , cependant c'est alors qu'il donnait ces beaux morceaux , que l'un de ses contemporains l'appellait

Certain oison gibier de basse-cour :

Il dit de La Motte en un autre endroit ;

De ses discours l'ennuyeuse beauté.

Il dit dans un autre :

..... Je n'y vois qu'un défaut ,
C'est que l'auteur les devait faire en prose.
Ces odes-là sentent bien le Quinaut.

Il le poursuit partout ; il lui reproche partout la féchereffe , & le défaut d'harmonie.

Seriez-vous curieux de voir les odes que fit quelques années après ce même censeur qui jugeait La Motte en maître , & qui le décriait en ennemi ? Lisez.

Cette influence souveraine
N'est pour lui qu'une illustre chaîne
Qui l'attache au bonheur d'autrui ;
Tous les brillans qui l'embellissent ,
Tous les talens qui l'annoblissent
Sont en lui ; mais non pas à lui.

Il n'est rien que le tems n'absorbe , ne dévore ,
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différens des faits non venus.

La bonté qui brille en elle
De ses charmes les plus doux ,
Est une image de celle
Qu'elle voit briller en vous.
Et par vous seule enrichie
Sa politesse affranchie
Des moindres obscurités ,
Est la lueur réfléchie
De vos sublimes clartés.

Ils ont vû par ta bonne foi
 De leurs peuples troublés d'effroi
 La crainte heureusement déçue,
 Et déracinée à jamais
 La haine si souvent reçue
 En survivance de la paix.

Dévoile à ma vûe empressée
 Ces Dêités d'adoption,
 Synonymes de la pensée,
 Symboles de l'abstraction.

N'est-ce pas une fortune,
 Quand d'une charge commune
 Deux moitiés portent le faix?
 Que la moindre le réclame,
 Et que du bonheur de l'ame,
 Le corps seul fasse les fraix?

Il ne falait pas, dit alors mon judicieux amateur de lettres, il ne falait pas sans doute donner de si détestables ouvrages pour modèles à celui qu'on critiquait avec tant d'amertume; il eût mieux valu laisser jouir en paix son adversaire de son mérite, & conserver celui qu'on avait; mais que voulez-vous? le *genus irritabile vatum*, est malade de la même bile qui le tourmentait autrefois. Le public pardonne ces pauvretés aux gens à talent, parce que le public ne songe qu'à s'amuser; il voit dans une allégorie intitulée *Pluton*, des juges condamnés à être écorchés, & à s'asseoir aux enfers, sur un

siège couvert de leur peau, au lieu de fleurs de lys ; le lecteur ne s'embarrasse pas si ces juges le méritent, ou non ; si le complaignant qui les cite devant Pluton a tort ou raison. Il dit ces vers uniquement pour son plaisir ; s'ils lui en donnent, il n'en veut pas davantage ; s'ils lui déplaisent, il laisse là l'allégorie, & ne ferait pas un seul pas pour faire confirmer ou casser la sentence.

Les inimitables tragédies de Racine ont toutes été critiquées, & très mal ; c'est qu'elles l'étaient par des rivaux. Les artistes sont les juges compétens de l'art, il est vrai, mais ces juges compétens sont presque toujours corrompus.

Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science & de goût, sans préjugés & sans envie. Cela est difficile à trouver.

D A V I D.

SI un jeune paysan en cherchant des ânesses trouve un royaume, cela n'arrive pas communément. Si un autre paysan guérit son Roi d'un accès de folie en jouant de la harpe, ce cas est encor très rare ; mais que ce petit joueur de harpe devienne Roi parce qu'il a rencontré dans un coin un prêtre de village qui lui jette une bouteille d'huile d'olive sur la tête, la chose est encor plus merveilleuse.

Quand & par qui ces merveilles furent-elles écrites ? Je n'en fais rien ; mais je suis bien sûr que ce n'est ni par un Polybe , ni par un Tacite. Je révère fort le digne Juif , quel qu'il soit , qui écrivit l'histoire véritable du puissant Royaume des Hébreux pour l'instruction de l'univers sous la dictée du Dieu de tous les mondes qui inspira ce bon Juif ; mais je suis fâché que mon ami David commence par rassembler une bande de voleurs au nombre de quatre cent , qu'à la tête de cette troupe d'honnêtes gens il s'entende avec Abimélec le grand-prêtre qui l'arme de l'épée de Goliath & qui lui donne les pains consacrés. (premier Rois chap. 21. v. 13.)

Je suis un peu scandalisé que David l'oint du Seigneur , l'homme selon le cœur de Dieu , révolté contre Saül autre oint du Seigneur , s'en aille avec quatre cent bandits mettre le pais à contribution , aille voler le bon homme Nabal , qu'immédiatement après Nabal se trouve mort , & que David épouse la veuve sans tarder. (Chap. 25. v. 10. 11.)

J'ai quelques scrupules sur sa conduite avec le grand Roi Akis , possesseur , si je ne me trompe , de cinq ou six villages dans le canton de Geth. David était alors à la tête de six cent bandits , allait faire des courses chez les alliés de son bienfaiteur Akis ; il pillait tout , il tuait tout , vieillards , femmes , enfans à la mammelle. Et pourquoi égorgeait-il les enfans à la mammelle ? C'est , dit le divin auteur Juif , de peur que ces enfans n'en por-

tassent la nouvelle au Roi Akis. (Chap. 27. v. 8. 9. 11.)

Ces bandits se fâchent contre lui, ils veulent le lapider. Que fait ce Mandrin Juif ? Il consulte le Seigneur, & le Seigneur lui répond qu'il faut aller attaquer les Amalécites, que ces bandits y gagneront de bonnes dépouilles, & qu'ils s'enrichiront. (Chap. 30.)

Cependant l'oint du Seigneur, Saül, perd une bataille contre les Philistins, & il se fait tuer. Un Juif en apporte la nouvelle à David. David qui n'avait pas apparemment de quoi donner la *buona nuncia* au courrier, le fait tuer pour sa récompense. (2^e. Rois chap. 1. v. 10.)

Isbozeth succède à son père Saül, David est assez fort pour lui faire la guerre. Enfin Isbozeth est assassiné.

David s'empare de tout le royaume, il surprend la petite ville ou le village de Raba & il fait mourir tous les habitans par des supplices assez extraordinaires, on les scie en deux, on les déchire avec des herfes de fer, on les brûle dans des fours à briques. Manière de faire la guerre tout-à-fait noble & généreuse. (2^e. Rois chap. 12.)

Après ces belles expéditions, il y a une famine de trois ans dans le païs; je le crois bien; car à la manière dont le bon David faisait la guerre, les terres devaient être mal ensemencées. On consulte le Seigneur, & on lui demande pourquoi il y a famine. La réponse était fort aisée, c'était assurément parceque dans un

païs , qui à peine produit du bled , quand on a fait cuire les laboureurs dans des fours à briques , & qu'on les a sciés en deux , il reste peu de gens pour cultiver la terre ; mais le Seigneur répond que c'est parceque Saül avait tué autrefois des Gabaonites.

Que fait aussitôt le bon David ? il assemble les Gabaonites ; il leur dit que Saül avait eu grand tort de leur faire la guerre ; que Saül n'était point comme lui selon le cœur de Dieu , qu'il est juste de punir sa race , & il leur donne sept petits-fils de Saül à pendre , lesquels furent pendus , parce qu'il y avait eu famine. (2^e. Rois chap. 21.)

C'est un plaisir de voir comment cet imbécille de Dom Calmet justifie & canonise toutes ces actions , qui feraient frémir d'horreur si elles n'étaient incroyables.

Je ne parlerai pas ici de l'assassinat abominable d'Uria , & de l'adultère de Betzabéa ; elle est assez connue ; & les voies de Dieu sont si différentes des voies des hommes , qu'il a permis que Jésus-Christ descendît de cette infâme Betzabéa , tout étant purifié par ce saint mystère.

Je ne demande pas maintenant comment Jurieu a eu l'insolence de persécuter le sage Bayle pour n'avoir pas approuvé toutes les actions du bon Roi David , mais je demande comment on a souffert qu'un homme tel que Jurieu molestât un homme tel que Bayle ?

DES DÉLITS LOCAUX.

PARcourez toute la terre , vous trouverez que le vol , le meurtre , l'adultère , la calomnie sont regardés comme des délits que la société condamne & réprime ; mais ce qui est approuvé en Angleterre , & condamné en Italie , doit-il être puni en Italie comme un de ces attentats contre l'humanité entière ? c'est - là ce que j'appelle délit local. Ce qui n'est criminel que dans l'enceinte de quelques montagnes ou entre deux rivières n'exige-t-il pas des juges plus d'indulgence que ces attentats qui sont en horreur à toutes les contrées ? Le juge ne doit-il pas se dire à lui-même : je n'oserais punir à Raguse ce que je punis à Lorette. Cette réflexion ne doit-elle pas adoucir dans son cœur cette dureté qu'il n'est que trop aisé de contracter dans le long exercice de son emploi ?

On connaît les Kermesses de la Flandre ; ils étaient portés dans le siècle passé jusqu'à une indécence qui pouvait révolter des yeux inaccoutumés à ces spectacles.

Voici comme l'on célébrait la fête de Noël dans quelques villes. D'abord paraissait un jeune homme à moitié nud avec des ailes au dos , il récitait *l'ave Maria* à une jeune fille qui lui répondait *fiat* , & l'ange la baisait sur la bouche , ensuite un enfant enfermé dans un grand coq de carton criait en imitant le chant du coq : *puer natus est nobis*. Un gros bœuf en mugissant disait

ubi, qu'il prononçait *oubi*, une brebis bêlait en criant *Bethleem*. Un âne criait *hihanus* pour signifier *eamus*, une longue procession précédée de quatre fous, avec des grelots & des marottes fermait la marche. Il reste encore aujourd'hui des traces de ces dévotions populaires, que chez des peuples plus instruits on prendrait pour profanations. Un Suisse de mauvaise humeur, & peut-être plus yvre que ceux qui jouaient le rôle du bœuf & de l'âne, se prit de parole avec eux dans Louvain, il y eut des coups de donnés, on voulut faire pendre le Suisse qui échappa à peine.

Le même homme eut une violente querelle à la Haye en Hollande, pour avoir pris hautement le parti de Barneveldt contre un Gomariste outré. Il fut mis en prison à Amsterdam, pour avoir dit que les prêtres sont le fléau de l'humanité & la source de tous nos malheurs. Eh quoi, disait-il, si l'on croit que les bonnes œuvres peuvent servir au salut, on est au cachot. Si l'on se moque d'un coq & d'un âne, on risque la corde. Cette aventure, toute burlesque qu'elle est, fait assez voir qu'on peut être répréhensible sur un ou deux points de notre hémisphère, & être absolument innocent dans le reste du monde.

D E S T I N.

DE tous les livres qui sont parvenus jusqu'à nous , le plus ancien est Homère ; c'est là qu'on trouve les mœurs de l'antiquité profane , des héros grossiers , des Dieux grossiers , faits à l'image de l'homme. Mais c'est là qu'on trouve aussi les semences de la philosophie , & surtout l'idée du destin qui est maître des Dieux , comme les Dieux sont les maîtres du monde.

Jupiter veut en vain sauver Hector ; il consulte les destinées ; il pèse dans une balance les destins d'Hector & d'Achille ; il trouve que le Troyen doit absolument être tué par le Grec ; il ne peut s'y opposer ; & dès ce moment Apollon , le génie gardien d'Hector , est obligé de l'abandonner. (*Iliade liv. 22.*) Ce n'est pas qu'Homère ne prodigue souvent dans son poëme , des idées toutes contraires , suivant le privilège de l'antiquité ; mais enfin , il est le premier chez qui on trouve la notion du destin. Elle était donc très en vogue de son tems.

Les Pharisiens , chez le petit peuple Juif , n'adoptèrent le destin que plusieurs siècles après. Car ces Pharisiens eux-mêmes , qui furent les premiers lettrés d'entre les Juifs , étaient très nouveaux. Ils mêlèrent dans Alexandrie une partie des dogmes des Stoïciens , aux anciennes idées juives. St. Jérôme prétend même

que leur secte n'est pas de beaucoup antérieure à notre ère vulgaire.

Les philosophes n'eurent jamais besoin ni d'Homère, ni des Pharisiens, pour se persuader que tout se fait par des loix immuables, que tout est arrangé, que tout est un effet nécessaire.

Ou le monde subsiste par sa propre nature, par ses loix physiques, ou un Etre suprême l'a formé selon ses loix suprêmes; dans l'un & l'autre cas, ces loix sont immuables; dans l'un & l'autre cas, tout est nécessaire; les corps graves tendent vers le centre de la terre, sans pouvoir tendre à se reposer en l'air. Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas. L'instinct d'un épagneul, ne peut être l'instinct d'une autruche; tout est arrangé, engrené & limité.

L'homme ne peut avoir qu'un certain nombre de dents, de cheveux & d'idées; il vient un tems où il perd nécessairement ses dents, ses cheveux & ses idées.

Il est contradictoire que ce qui fut hier n'ait pas été, que ce qui est aujourd'hui ne soit pas; il est aussi contradictoire que ce qui doit être, puisse ne pas devoir être.

Si tu pouvais déranger la destinée d'une mouche, il n'y aurait uulle raison qui pût t'empêcher de faire le destin de toutes les autres mouches, de tous les autres animaux, de tous les hommes, de toute la nature; tu te trouverais au bout du compte plus puissant que Dieu.

Des imbécilles disent, Mon médecin a tiré ma tante d'une maladie mortelle, il a fait vivre

ma tante dix ans de plus qu'elle ne devait vivre ; d'autres qui font les capables , disent , L'homme prudent fait lui-même son destin.

*Nullum numen abest si sit prudentia , sed nos
Te facimus fortuna Deam caeloque locamus.*

Mais souvent le prudent succombe sous sa destinée , loin de la faire ; c'est le destin qui fait les prudens.

De profonds politiques assurent que si on avait assassiné Cromwell , Ludlow , Ireton , & une douzaine d'autres parlementaires , huit jours avant qu'on coupât la tête à Charles I , ce Roi aurait pu vivre encor & mourir dans son lit ; ils ont raison ; ils peuvent ajouter encor que si toute l'Angleterre avait été engloutie dans la mer , ce monarque n'aurait pas péri sur un échaffaut auprès de Whitehall , auprès de la salle blanche : mais les choses étaient arrangées de façon que Charles devait avoir le cou coupé.

Le Cardinal d'Osset était sans doute plus prudent qu'un fou des petites maisons ; mais n'est-il pas évident que les organes du sage d'Osset étaient autrement faits que ceux de cet écervelé ? de même que les organes d'un renard sont différens de ceux d'une grue & d'une alouette.

Ton médecin a sauvé ta tante ; mais certainement il n'a pas en cela contredit l'ordre de la nature , il l'a suivi. Il est clair que ta tante ne pouvait pas s'empêcher de naître dans

une telle ville , qu'elle ne pouvait pas s'empêcher d'avoir dans un tel tems une certaine maladie , que le médecin ne pouvait pas être ailleurs que dans la ville où il était , que ta tante devait l'appeller , qu'il devait lui prescrire les drogues qui l'ont guérie.

Un payfan croit qu'il a grêlé par hazard sur son champ , mais le philosophe fait qu'il n'y a point de hazard , & qu'il était impossible , dans la constitution de ce monde , qu'il ne grêlât pas ce jour-là en cet endroit.

Il y a des gens qui étant effrayés de cette vérité en accordent la moitié , comme des débiteurs qui offrent moitié à leurs créanciers , & demandent répit pour le reste. Il y a , disent-ils , des événemens nécessaires , & d'autres qui ne le sont pas ; il ferait plaisant qu'une partie de ce monde fût arrangée , & que l'autre ne le fût point ; qu'une partie de ce qui arrive dût arriver , & qu'une autre partie de ce qui arrive ne dût pas arriver. Quand on y regarde de près , on voit que la doctrine contraire à celle du destin est absurde & contraire à l'idée d'une providence éternelle ; mais il y a beaucoup de gens destinés à raisonner mal , d'autres à ne point raisonner du tout , d'autres à persécuter ceux qui raisonnent.

Il y a des gens qui vous disent , Ne croyez pas au fatalisme , car alors tout vous paraissant inévitable vous ne travaillerez à rien , vous croupirez dans l'indifférence , vous n'aimerez ni les richesses ni les honneurs , ni les louanges ; vous ne voudrez rien acquérir , vous vous

croirez fans mérite comme fans pouvoir ; aucun talent ne fera cultivé, tout périra par l'apathie.

Ne craignez rien , Messieurs , nous aurons toujours des passions & des préjugés , puisque c'est notre destinée d'être soumis aux préjugés & aux passions : nous saurons bien qu'il ne dépend pas plus de nous d'avoir beaucoup de mérite & de grands talens , que d'avoir les cheveux bien plantés & la main belle : nous serons convaincus qu'il ne faut tirer vanité de rien , & cependant nous aurons toujours de la vanité.

J'ai nécessairement la passion d'écrire ceci , & toi tu as la passion de me condamner ; nous sommes tous deux également fots , également les jouets de la destinée. Ta nature est de faire du mal , la mienne est d'aimer la vérité , & de la publier malgré toi.

Le hibou qui se nourrit de souris dans sa masure , a dit au rossignol , Cesse de chanter sous tes beaux ombrages , viens dans mon trou , afin que je t'y dévore ; & le rossignol a répondu , Je suis né pour chanter ici , & pour me moquer de toi.

Vous me demandez ce que deviendra la liberté ? Je ne vous entends pas. Je ne fais ce que c'est que cette liberté dont vous parlez ; il y a si longtems que vous disputez sur sa nature , qu'assurément vous ne la connaissez pas. Si vous voulez , ou plutôt , si vous pouvez examiner paisiblement avec moi ce que c'est , passez à la lettre L.

D I E U.

Sous l'empire d'Arcadius, Logomacos, théologal de Constantinople, alla en Scythie, & s'arrêta au pié du Caucase, dans les fertiles plaines de Zéphirim, sur les frontières de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans sa grande salle basse, entre sa grande bergerie & sa vaste grange; il était à genoux avec sa femme, ses cinq fils & ses cinq filles, ses parens & ses valets, & tous chantaient les louanges de Dieu après un léger repas. Que fais-tu là, idolâtre? lui dit Logomacos. Je ne suis point idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu sois idolâtre, dit Logomacos, puisque tu n'es pas Grec. Ça, di-moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie? Toutes les langues sont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe; nous chantions ses louanges. Voilà qui est bien extraordinaire, reprit le théologal; une famille Scythe qui prie Dieu sans avoir été instruite par nous! Il engagea bientôt une conversation avec le Scythe Dondindac; car le théologal savait un peu de scythe, & l'autre un peu de grec. On a retrouvé cette conversation dans un manuscrit conservé dans la bibliothèque de Constantinople.

L O G O M A C O S.

Voyons si tu fais ton catéchisme? Pourquoi pries-tu Dieu?

D O N D I N D A C.

C'est qu'il est juste d'adorer l'Être suprême de qui nous tenons tout.

L O G O M A C O S.

Pas mal pour un barbare ! Et que lui demandes-tu ?

D O N D I N D A C.

Je le remercie des biens dont je jouïs, & même des maux dans lesquels il m'éprouve ; mais je me garde bien de lui rien demander ; il fait mieux que nous ce qu'il nous faut ; & je craindrais d'ailleurs de demander du beaux tems quand mon voisin demanderait de la pluie.

L O G O M A C O S.

Ah ! je me doutais bien qu'il allait dire quelque sottise. Reprenons les choses de plus haut : Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu ?

D O N D I N D A C.

La nature entière.

L O G O M A C O S.

Cela ne suffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu ?

D O N D I N D A C.

L'idée de mon créateur, de mon maître, qui me récompensera si je fais bien, & qui me punira si je fais mal.

L O G O M A G O S.

Bagatelles, pauvretés que cela ! Venons à l'essentiel. Dieu est-il infini *secundum quid*, ou selon l'essence ?

D O N D I N D A G.

Je ne vous entends pas.

L O G O M A G O S.

Bête brute ! Dieu est-il en un lieu, ou hors de tout lieu, ou en tout lieu ?

D O N D I N D A G.

Je n'en fais rien... Tout comme il vous plaira.

L O G O M A G O S.

Ignorant ! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été, & qu'un bâton n'ait pas deux bouts ? voit-il le futur comme futur ou comme présent ? comment fait-il pour tirer l'être du néant, & pour anéantir l'être ?

D O N D I N D A G.

Je n'ai jamais examiné ces choses.

L O G O M A G O S.

Quel lourdaut ! Allons, il faut s'abaisser, se proportionner. Di-moi, mon ami, crois-tu que la matière puisse être éternelle ?

D O N D I N D A G.

Que m'importe qu'elle existe de toute éter-

rité, ou non ; je n'existe pas moi de toute éternité. Dieu est toujours mon maître ; il m'a donné la notion de la justice, je dois la suivre ; je ne veux point être philosophe, je veux être homme.

L O G O M A C O S.

On a bien de la peine avec ces têtes dures.
Allons pié à pié : Qu'est-ce que Dieu ?

D O N D I N D A G.

Mon souverain, mon juge, mon père.

L O G O M A C O S.

Ce n'est pas là ce que je demande. Quelle est sa nature ?

D O N D I N D A G.

D'être puissant & bon.

L O G O M A C O S.

Mais est-il corporel ou spirituel !

D O N D I N D A G.

Comment voulez-vous que je le sache ?

L O G O M A C O S.

Quoi ! tu ne fais pas ce que c'est qu'un esprit ?

D O N D I N D A G.

Pas le moindre mot : à quoi cela me servirait-il ? en ferais-je plus juste ? ferais-je meilleur

mari , meilleur père , meilleur maître , meilleur citoyen ?

L O G O M A C O S .

Il faut absolument t'apprendre ce que c'est qu'un esprit ; écoute , c'est , c'est , c'est . . . Je te dirai cela une autre fois.

D O N D I N D A C .

J'ai bien peur que vous ne me disiez moins ce qu'il est que ce qu'il n'est pas. Permettez-moi de vous faire à mon tour une question. J'ai vu autrefois un de vos temples ; pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe ?

L O G O M A C O S .

C'est une question très-difficile & qui demande des instructions préliminaires.

D O N D I N D A C .

Avant de recevoir vos instructions , il faut que je vous conte ce qui m'est arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin ; j'entendis une taupe qui raisonnait avec un hanneton : Voilà une belle fabrique , disait la taupe ; il faut que ce soit une taupe bien puissante qui ait fait cet ouvrage. Vous vous moquez , dit le hanneton , c'est un hanneton tout plein de génie qui est l'architecte de ce bâtiment. Depuis ce tems-là j'ai résolu de ne jamais disputer.

 DIVINITÉ DE JÉSUS.

L Es Sociniens qui font regardés comme des blasphémateurs ne reconnaissent point la divinité de Jésus-Christ. Ils osent prétendre avec les philosophes de l'antiquité, avec les Juifs, les Mahométans & tant d'autres nations, que l'idée d'un Dieu homme est monstrueuse, que la distance d'un Dieu à l'homme est infinie, & qu'il est impossible que l'être infini, immense, éternel, ait été contenu dans un corps périssable.

Ils ont la confiance de citer en leur faveur Eusèbe évêque de Césarée, qui, dans son Histoire ecclésiastique, Liv. premier chap. II., déclare qu'il est absurde que la nature non engendrée, immuable du Dieu tout-puissant, prenne la forme d'un homme. Ils citent les pères de l'Eglise Justin & Tertullien qui ont dit la même chose. Justin dans son dialogue avec Triphon, & Tertullien dans son discours contre Praxéas.

Ils citent St. Paul qui n'appelle jamais Jésus-Christ Dieu, & qui l'appelle homme très-souvent. Ils poussent l'audace jusqu'au point d'affirmer que les Chrétiens passèrent trois siècles entiers à former peu-à-peu l'apothéose de Jésus, & qu'ils n'élevaient cet étonnant édifice qu'à l'exemple des payens qui avaient divinisé des mortels. D'abord, selon eux, on ne regarda Jésus que comme un homme inspiré de Dieu. Ensuite

comme une créature plus parfaite que les autres. On lui donna quelque tems après une place au-dessus des anges, comme le dit St. Paul. Chaque jour ajoutait à sa grandeur. Il devint une émanation de Dieu produite dans le tems. Ce ne fut pas assez; on le fit naître avant le tems même. Enfin on le fit Dieu consubstantiel à Dieu. Crellius, Voquelsius, Natalis Alexander, Hornebeck, ont appuyé tous ces blasphêmes par des argumens qui étonnent les sages, & qui pervertissent les faibles. Ce fut surtout Fauste Socin qui répandit les semences de cette doctrine dans l'Europe, & sur la fin du seizième siècle il s'en est peu fallu qu'il n'établît une nouvelle espèce de Christianisme. Il y en avait déjà eu plus de trois cent espèces.

D O G M E S.

LE 18. Février de l'an 1763. de l'ère vulgaire, le soleil entrant dans le signe des poissons, je fus transporté au ciel, comme le savent tous mes amis. Ce ne fut point la jument Borac de Mahomet qui fut ma monture; ce ne fut point le char enflammé d'Elie qui fut ma voiture; je ne fus porté ni sur l'éléphant de Sammonocodom le Siamois, ni sur le cheval de St. George le patron d'Angleterre, ni sur le cochon de St. Antoine: j'avoue avec ingénuité que mon voyage se fit je ne fais comment,

On croira bien que je fus ébloui ; mais ce qu'on ne croira pas , c'est que je vis juger tous les morts ; & qui étaient les juges ? c'étaient , ne vous en déplaise , tous ceux qui ont fait du bien aux hommes , Confucius , Solon , Socrate , Titus , les Antonins , Epiète , tous les grands hommes qui ayant enseigné & pratiqué les vertus que Dieu exige , semblaient seuls être en droit de prononcer ses arrêts.

Je ne dirai point sur quels trônes ils étaient assis , ni combien de millions d'êtres célestes étaient prosternés devant le créateur de tous les globes , ni quelle foule d'habitans de ces globes innombrables comparut devant les juges . Je ne rendrai compte ici que de quelques petites particularités tout-à-fait intéressantes dont je fus frappé.

Je remarquai que chaque mort qui plaidait sa cause & qui étalait ses beaux sentimens , avait à côté de lui tous les témoins de ses actions . Par exemple , quand le Cardinal de Lorraine se vantait d'avoir fait adopter quelques-unes de ses opinions par le concile de Trente , & que pour prix de son orthodoxie il demandait la vie éternelle , tout aussitôt paraissaient autour de lui vingt courtisanes ou dames de la Cour , portant toutes sur le front le nombre de leurs rendez-vous avec le Cardinal . On voyait ceux qui avaient jetté avec lui les fondemens de la Ligue ; tous les complices de ses desseins pervers venaient l'environner .

Vis-à-vis du Cardinal de Lorraine était C. , qui se vantait de son patois grossier

d'avoir donné des coups de pied à l'idole papale, après que d'autres l'avaient abattue. J'ai écrit contre la peinture & la sculpture, disait-il; j'ai fait voir évidemment que les bonnes œuvres ne servent à rien du tout; & j'ai prouvé qu'il est diabolique de danser le menuet; chassez vite d'ici le Cardinal de Lorraine, & placez-moi à côté de St. Paul.

Comme il parlait, on vit auprès de lui un bucher enflammé, un spectre épouvantable portant au cou une fraise espagnole à moitié brûlée, sortait du milieu des flammes avec des cris affreux : Monstre, s'écriait-il, monstre exécrationnable, tremble, reconnais ce S..... que tu as fait périr par le plus cruel des supplices, parce qu'il avait disputé contre toi sur la manière dont trois personnes peuvent faire une seule substance. Alors tous les juges ordonnèrent que le Cardinal de Lorraine serait précipité dans l'abîme, mais que Calvin serait puni plus rigoureusement.

Je vis une foule prodigieuse de morts qui disaient, J'ai cru, j'ai cru; mais sur leur front il était écrit, J'ai fait; & ils étaient condamnés.

Le jésuite le Tellier paraissait fièrement la bulle *Unigenitus* à la main. Mais à ses côtés s'éleva tout d'un coup un monceau de deux mille lettres de cachet. Un Janséniste y mit le feu, le Tellier fut brûlé jusqu'aux os, & le Janséniste qui n'avait pas moins cabalé que le Jésuite, eut sa part de la brûlure.

Je voyais arriver à droite & à gauche des

troupes de faquirs, de talapoins, de bonzes, de moines blancs, noirs & gris, qui s'étaient tous imaginés que pour faire leur cour à l'Être suprême il fallait ou chanter ou se fouetter, ou marcher tout nuds. J'entendis une voix terrible qui demanda, Quel bien avez-vous fait aux hommes? A cette voix succéda un morne silence, aucun n'osa répondre, & ils furent tous conduits aux petites maisons de l'univers; c'est un des plus grands bâtimens qu'on puisse imaginer.

L'un criait, c'est aux métarmophoses de Xaca qu'il faut croire; l'autre, c'est à celles de Sammonocodom; Bacchus arrêta le soleil & la lune, disait celui-ci; les Dieux ressuscitèrent Pelops, disait celui-là. Voici la bulle *in Cena Domini*, disait un nouveau venu, & l'huissier des juges criait, Aux petites maisons, aux petites maisons.

Quand tous ces procès furent vuidés, j'entendis alors promulguer cet arrêt.

De par l'Eternel créateur,
Conservateur, rémunérateur,
Vengeur, pardonneur, &c. &c.

Soit notoire à tous les habitans des cent mille millions de milliards de mondes qu'il nous a plu de former, que nous ne jugerons jamais aucun desdits habitans sur leurs idées creuses, mais uniquement sur leurs actions, car telle est notre justice.

J'avoue que ce fut la première fois que j'en-

tendis un tel édit ; tous ceux que j'avais lus sur le petit grain de fable où je suis né , finissent par ces mots ; *car tel est notre plaisir.*

É G A L I T É.

Que doit un chien à un chien , & un cheval à un cheval ? Rien , aucun animal ne dépend de son semblable ; mais l'homme ayant reçu le rayon de la divinité qu'on appelle raison , quel en est le fruit ? c'est d'être esclave dans presque toute la terre.

Si cette terre était ce qu'elle semble devoir être , c'est-à-dire , si l'homme y trouvait partout une substance facile & assurée , & un climat convenable à sa nature , il est clair qu'il eût été impossible à un homme d'en asservir un autre. Que ce globe soit couvert de fruits salutaires , que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point les maladies & la mort , que l'homme n'ait besoin d'autre logis & d'autre lit que celui des daims & des chevreuils ; alors les Gengiskan & les Tamerlan n'auront de valets que leurs enfans , qui seront assez honnêtes gens pour les aider dans leur vieillesse.

Dans cet état si naturel dont jouissent tous les quadrupèdes , les oiseaux & les reptiles , l'homme ferait aussi heureux qu'eux , la domination ferait alors une chimère , une absurdité à laquelle personne ne penserait ; car pourquoi

chercher des serviteurs quand vous n'avez besoin d'aucun service?

S'il passait par l'esprit à quelque individu à tête tyrannique & à bras nerveux d'affervir son voisin moins fort que lui, la chose ferait impossible, l'opprimé ferait à cent lieues, avant que l'oppresser eût pris ses mesures.

Tous les hommes seraient donc nécessairement égaux, s'ils étaient sans besoins. La misère attachée à notre espèce subordonne un homme à un autre homme : ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur réel, c'est la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle Sa Hauteffe, tel autre Sa Sainteté; mais il est dur de servir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuse a cultivé un bon terroir; deux petites familles voisines ont des champs ingrats & rebelles; il faut que les deux pauvres familles servent la famille opulente, ou qu'ils l'égorgent, cela va sans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ses bras à la riche pour avoir du pain; l'autre va l'attaquer & est battue; la famille servante est l'origine des domestiques & des manoeuvres; la famille battue est l'origine des esclaves.

Il est impossible dans notre malheureux globe que les hommes vivans en société ne soient pas divisés en deux classes, l'une de riches qui commandent, l'autre de pauvres qui servent; & ces deux se subdivisent en mille, & ces mille ont encor des nuances différentes.

Tous les pauvres ne sont pas absolument malheureux. La plupart sont nés dans cet état,

& le travail continuel les empêche de trop sentir leur situation; mais quand ils la sentent, alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du sénat à Rome; celle des payfans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finissent tôt ou tard par l'asservissement du peuple, parce que les puissans ont l'argent, & que l'argent est maître de tout dans un Etat; je dis dans un Etat, car il n'en est pas de même de nation à nation. La nation qui se servira le mieux du fer, subjuguera toujours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse & les plaisirs; & avec beaucoup de goût pour la paresse: par conséquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, & ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très-agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux, qu'il est impossible que deux prédicateurs ou deux professeurs de théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre humain tel qu'il est, ne peut subsister à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre; & si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne fera pas un Maître de requêtes qui vous
la

la fera. L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle, & en même tems la plus chimérique.

Comme les hommes sont excessifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité, on a prétendu dans plusieurs pays qu'il n'était pas permis à un citoyen de sortir de la contrée où le hazard l'a fait naître; le sens de cette loi est visiblement, *Ce pays est si mauvais & si mal gouverné que nous défendons à chaque individu d'en sortir, de peur que tout le monde n'en sorte.* Faites mieux, donnez à tous vos sujets envie de demeurer chez vous, & aux étrangers d'y venir.

Chaque homme dans le fond de son cœur a droit de se croire entièrement égal aux autres hommes: il ne s'enfuit pas de-là que le cuisinier d'un Cardinal doive ordonner à son maître de lui faire à diner; mais le cuisinier peut dire: Je suis homme comme mon maître; je suis né comme lui en pleurant; il mourra comme moi dans les mêmes angoisses & les mêmes cérémonies; nous faisons tous deux les mêmes fonctions animales; si les Turcs s'emparent de Rome, & si alors je suis Cardinal & mon maître cuisinier, je le prendrai à mon service. Tout ce discours est raisonnable & juste; mais en attendant que le grand Turc s'empare de Rome, le cuisinier doit faire son devoir, ou toute société humaine est pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'est ni cuisinier d'un Cardinal ni revêtu d'aucune autre charge dans l'Etat; à l'égard d'un particulier qui ne

tient à rien , mais qui est fâché d'être reçu partout avec l'air de la protection ou du mépris , qui voit évidemment que plusieurs *Monsignors* n'ont ni plus de science , ni plus d'esprit , ni plus de vertu que lui , & qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur anti-chambre , quel parti doit-il prendre ? celui de s'en aller.

E N F E R.

DÉS que les hommes vécutent en société , ils durent s'appercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des loix ; ils punissaient les crimes publics ; il falut établir un frein pour les crimes secrets ; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans , les Caldéens , les Egyptiens , les Grecs , imaginèrent des punitions après la vie , & de tous les peuples anciens que nous connaissons , les Juifs furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire ou de seindre de croire , sur quelques passages très obscurs , que l'enfer était admis par les anciennes loix des Juifs , par leur Lévitique , par leur Décalogue , quand l'auteur de ces loix ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On ferait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque , Vous êtes un homme inconséquent & sans probité , comme sans raison , très indigne du nom de législateur que vous vous ar-

rogez. Quoi, vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expressément? & tandis qu'il est admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit? Ou vous êtes un ignorant qui ne savez pas que cette créance était universelle en Egypte, en Caldée, en Perse; ou vous êtes un homme très mal avisé, si étant instruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la base de votre religion.

Les auteurs des loix juives pourraient tout au plus répondre, Nous avoions que nous sommes excessivement ignorans, que nous avons appris à écrire fort tard, que notre peuple était une horde sauvage & barbare, qui de notre aveu erra près d'un demi-siècle dans des déserts impraticables, qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses, & par les cruautés les plus détestables dont jamais l'histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées; comment voulez-vous que nous pussions (nous les plus terrestres des hommes) inventer un système tout spirituel?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame*, que pour signifier *la vie*; nous ne connumes notre Dieu & ses ministres, ses anges, que comme des êtres corporels: la distinction

de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philosophie très fine. Demandez aux Hottentots, & aux nègres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaissent la vie à venir? Nous avons cru faire assez de persuader à notre peuple, que Dieu punissait les malfaiteurs jusqu'à la quatrième génération, soit par la lèpre, soit par des morts subites, soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On répliquerait à cette apologie, Vous avez inventé un système dont le ridicule saute aux yeux, car le malfaiteur qui se portait bien, & dont la famille prospérait, devait nécessairement se moquer de vous.

L'apologiste de la loi judaïque répondrait alors, Vous vous trompez; car pour un criminel qui raisonnait juste, il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne se sentait puni ni dans son corps, ni dans celui de son fils, craignait pour son petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très sujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années: il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous faisons aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengeresse des fautes secrètes.

Il serait aisé de répliquer à cette réponse, & de dire, Votre excuse ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très honnêtes gens per-

dent la fanté & leurs biens; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne foit arrivé des malheurs, si ces malheurs font des châtimens de Dieu, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre Juif pourrait répliquer encor; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui font envoyés de Dieu expreffément. Mais on ferait voir à ce raisonneur combien il est ridicule de penser que la fièvre & la grêle font tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les Pharisiens & les Efféniens chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode: ce dogme avait déjà passé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les Chrétiens.

Plusieurs pères de l'Eglise ne crurent point les peines éternelles; il leur paraissait absurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. Virgile a beau dire dans son sixième chant de l'Enéide,

Sedet aeternumque sedebit infelix Theseus.

Il prétend en vain, que Thésée est assis pour jamais sur une chaise, & que cette posture est son supplice. D'autres croyaient que Thésée est un héros qui n'est point assis en enfer, & qu'il est dans les champs Elisées.

Il n'y a pas longtems qu'un bon honnête ministre huguenot prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grace, qu'il fallait une proportion entre le péché & le supplice, & qu'une faute d'un moment ne peut meriter

un châtimeut infini. Les prêtres ses confrères déposèrent ce juge indulgent ; l'un d'eux lui dit , Mon ami , je ne crois pas plus l'enfer éternel que vous ; mais il est bon que votre fervante , votre tailleur & même votre procureur le croyent.

E N T O U S I A S M E.

CE mot grec signifie émotion d'entrailles , agitation intérieure ; les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les secousses qu'on éprouve dans les nerfs , la dilatation & le resserrement des intestins , les violentes contractions du cœur , le cours précipité de ces esprits de feu qui montent des entrailles au cerveau , quand on est vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'entousiasme , de trouble des entrailles , aux contorsions de cette pythie qui sur le trépied de Delphes recevait l'esprit d'Apollon par un endroit qui ne semble fait que pour recevoir des corps ?

Qu'entendons-nous par entousiasme ? que de nuances dans nos affections ! approbation , sensibilité , émotion , trouble , faiblesse , passion , emportement , démence , fureur , rage. Voilà tous les états par lesquels peut passer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre assiste à une tragédie touchante , il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune homme à côté de lui est ému

& ne remarque rien , une femme pleure , un autre jeune homme est si transporté , que pour son malheur il va faire aussi une tragédie. Il a pris la maladie de l'entoufiasme.

Le Centurion ou le Tribun militaire qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire , allait au combat tranquillement comme un couvreur monte sur un toit. César pleurait en voyant la statue d'Alexandre.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec esprit. Sapho exprimait l'entoufiasme de cette passion ; & s'il est vrai qu'elle lui coûta la vie , c'est que l'entoufiasme chez elle devint démence. L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'entoufiasme , il n'est point de faction qui n'ait ses énergmènes.

L'entoufiasme est surtout le partage de la dévotion mal entendue. Le jeune faquir qui voit le bout de son nez en faisant ses prières , s'échauffe par degrés jusqu'à croire que s'il se charge de chaînes pesant cinquante livres , l'Être suprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de Brama , & il ne manque pas de le voir en songe quelquefois même dans cet état où l'on n'est ni endormi ni éveillé , des étincelles sortent de ses yeux , il voit Brama resplendissant de lumière , il a des extases , & cette maladie devient souvent incurable.

La chose la plus rare est de joindre la raison avec l'entoufiasme , la raison consiste à voir toujours les choses comme elles sont. Celui qui dans l'ivresse voit les objets doubles est alors

privé de sa raison ; l'entoufiasme est précifément comme le vin. Il peut exciter tant de tumulte dans les vaiffeaux fanguins, & de fi violentes vibrations dans les nerfs, que la raifon en eft tout-à-fait détruite. Il peut ne caufer que de légères fecouffes qui ne faffent que donner au cerveau un peu plus d'activité. C'eft ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, & furtout dans la poëfie fublime. L'entoufiasme raifonnable eft le partage des grands poëtes.

Cet entoufiasme raifonnable eft la perfection de leur art, c'eft ce qui fit croire autrefois qu'ils étoient infpirés des dieux, & c'eft ce qu'on n'a jamais dit des autres artiftes.

Comment le raifonnement peut-il gouverner l'entoufiasme ? c'eft qu'un poëte deffine d'abord l'ordonnance de fon tableau. La raifon alors tient le crayon, mais veut-il animer fes perfonnages & leur donner le caractère des paffions ? alors l'imagination s'échauffe, l'entoufiasme agit. C'eft un coursier qui s'emporte dans fa carrière, mais la carrière eft régulièrement tracée.

E S P R I T F A U X.

Nous avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vuës longues, des vuës courtes, ou diftinétes, ou confufes, ou faibles, ou infatigables. Tout cela eft une image affez fidèle de notre entendement. Mais on ne connaît guères de vuë fauffe. Il n'y a guères d'hommes qui prenne toujours un

coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maison. Pourquoi rencontre-t-on souvent des esprits assez justes d'ailleurs, qui sont absolument faux sur des choses importantes? Pourquoi ce même Siamois qui ne se laissera jamais tromper quand il fera question de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoses de Sammonocodom? Par quelle étrange bizarrerie des hommes sensés ressemblent-ils à Don Quichote, qui croyait voir des géants où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent? Encor Don Quichote était plus excusable que le Siamois qui croit que Sammonocodom est venu plusieurs fois sur la terre, & que le Turc qui est persuadé que Mahomet a mis la moitié de la Lune dans sa manche. Car Don Quichote frappé de l'idée qu'il doit combattre des géants, peut se figurer qu'un géant doit avoir le corps aussi gros qu'un moulin, & les bras aussi longs que les ailes du moulin: mais de quelle supposition peut partir un homme sensé pour se persuader que la moitié de la Lune est entrée dans une manche, & qu'un Sammonocodom est descendu du Ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, & faire des tours de passe-passe?

Les plus grands génies peuvent avoir l'esprit faux sur un principe qu'ils ont reçu sans examen. Newton avait l'esprit très faux quand il commentait l'Apocalypse.

Tout ce que certains tyrans des ames désirent, c'est que les hommes qu'ils enseignent, ayent l'esprit faux. Un faquir élève un en-

fant qui promet beaucoup ; il employe cinq ou six années à lui enfoncer dans la tête que le Dieu Fo apparut aux hommes en éléphant blanc , & il persuade l'enfant qu'il sera fouetté après sa mort pendant cinq cent mille années , s'il ne croit pas ces métamorphoses. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du Dieu Fo viendra combattre contre cette Divinité.

L'enfant étudie & devient un prodige ; il argumente sur les leçons de son maître , il trouve que Fo n'a pû se changer qu'en éléphant blanc , parce que c'est le plus beau des animaux. Les Rois de Siam & du Pégu , dit-il , se font faits la guerre pour un éléphant blanc ; certainement si Fo n'avait pas été caché dans cet éléphant , ces Rois n'auraient pas été si insensés que de combattre pour la possession d'un simple animal.

L'ennemi de Fo viendra le défier à la fin du monde ; certainement cet ennemi sera un rinocerot , car le rinocerot combat l'éléphant. C'est ainsi que raisonne dans un âge mûr l'élève savant du faquir , & il devient une des lumières des Indes ; plus il a l'esprit subtil , plus il l'a faux , & il forme ensuite des esprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie , & ils l'apprennent assez facilement ; mais , chose étrange ! Leur esprit n'est pas redressé pour cela ; ils apperçoivent les vérités de la géométrie , mais elle ne leur apprend point à peser les probabilités ; ils ont pris leur pli , ils raisonneront de travers toute leur vie , & j'en suis fâché pour eux.

ETATS, GOUVERNEMENS.

Quel est le meilleur ?

JE n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de Messieurs les Ministres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres six mois, les autres six semaines; je parle de tous les autres hommes qui à souper ou dans leur cabinet étalent leur système de gouvernement, réformant les armées, l'Eglise, la robe & la finance.

L'Abbé de Bourzeis se mit à gouverner la France vers l'an 1645. sous le nom de Cardinal de Richelieu, & fit ce Testament politique dans lequel il veut enrôler la Noblesse dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux Chambres des comptes & aux Parlemens, priver le Roi du produit de la gabelle; il assure surtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence seule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Espagne & l'Italie ensemble.*

L'Abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anacronismes & d'erreurs; il fait signer le Cardinal de Richelieu d'une manière dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il employe un chapitre entier à dire que *la raison doit être la règle d'un Etat,*

& à tâcher de prouver cette découverte; cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'Abbé de Bourzeis a passé longtems pour le fils légitime du Cardinal de Richelieu, & tous les académiciens, dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de louer démesurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le Sr. Gratiem de Courtils voyant le succès du Testament politique de Richelieu, fit imprimer à la Haye le Testament de Colbert, avec une belle lettre de M. Colbert au Roi. Il est clair que si ce Ministre avait fait un pareil Testament, il eût fallu l'interdire; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs. Un autre gremlin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le Testament de Louvois, plus mauvais encor, s'il se peut, que celui de Colbert; un Abbé de Chévremont fit tester aussi Charles Duc de Lorraine. Nous avons eu les Testamens politiques du Cardinal Albéroni, du Maréchal de Belle-Isle, & enfin, celui de Mandrin.

Mr. de Boisguilebert, auteur du détail de la France, imprimé en 1695, donna le projet in-exécutable de la dixme royale, sous le nom du Maréchal de Vauban.

Un fou nommé la Jonchère, qui n'avait pas de pain, fit en 1720. un projet de finance en quatre volumes, & quelques fots ont cité cette production, comme un ouvrage de la Jonchère le trésorier général, s'imaginant qu'un trésorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très

sages, très dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des Etats, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'est pas qu'ils ayent corrigé les Ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un ministre ne se corrige point, & ne peut se corriger; il a pris sa croissance, plus d'instructions, plus de conseils, ils n'a pas le tems de les écouter, le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places, ils forment les princes, & la seconde génération est instruite.

Le fort & le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers tems. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lû & vû, dans quel Etat, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand Seigneur terrien en France ne ferait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain, au lieu d'être sujet. Un pair de France ferait fort aise d'avoir les privilèges de la pairie Anglaise, il serait législateur.

L'homme de robe & le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & sans préjugés?

Un membre du conseil de Pondichéri, assez savant, revenait en Europe par terre avec un Brame, plus instruit que les Brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement

du grand Mogol ? dit le Conseiller. Abominable, répondit le Brame : comment voulez-vous qu'un Etat soit heureusement gouverné par des Tartares ? Nos Rayas, nos Omras, nos Nababs sont fort contens ; mais les citoyens ne le sont guères, & des millions de citoyens sont quelque chose.

Le Conseiller & le Brame traversèrent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le Brame, c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le Conseiller, mais elle n'a pas duré longtems ; il y en avait encor une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'usuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des espèces de Rois, tantôt par des grands pontifes, devenue esclavée sept ou huit fois, & enfin chassée du pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le Brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples, qui se cachent dans des îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers, mais à la longue ils sont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le Conseiller dit au Brame, croiriez-vous bien qu'il y a eu une répu-

blique formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cent ans, & qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne, & l'Italie entière? Elle se tourna donc bien vite en monarchie, dit le Brame? Vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette monarchie est tombée, & nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence & de sa chute. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet Empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'Empire du grand Mogol.

A propos, dit l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat despotique, & plus de vertu dans une République? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une République, & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un Etat monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple, ne le fera pas s'il est déshonoré; au lieu qu'à la Cour il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand prince, qu'un courtisan pour réussir doit n'avoir ni honneur, ni haine. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une Cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république, il n'a personne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les loix & les religions soient faites pour les

climats, de même qu'il faut des fourrures à Moscou, & des étoffes de gaze à Dély? Oui, sans doute, dit le Brame; toutes les loix qui concernent la physique, sont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrétien, que je disse la messe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'est autre chose; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée; n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue?

Dans quel Etat, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le Conseiller. Partout ailleurs que chez moi, dit son compagnon; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans, & de Turcs qui en disaient autant. Mais encor une fois, dit l'Européen, quel Etat choisiriez-vous? Le Brame répondit; Celui où l'on n'obéit qu'aux loix. C'est une vieille réponse, dit le Conseiller? Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le Brame. Où est ce pays-là? dit le Conseiller. Le Brame dit, Il faut le chercher. Voyez l'article GENEVE.

E V A N G I L E.

C'Est une grande question de favoir quels font les premiers Evangiles. C'est une vérité constante, quoiqu'en dise Abadie, qu'aucun des premiers pères de l'Eglise inclusivement jusqu'à Irénée, ne cite aucun passage des quatre Evangiles que nous connaissons. Au contraire les Alloges, les Théodosiens rejetèrent constamment l'Evangile de St. Jean, & ils en parlaient toujours avec mépris, comme l'avance St. Epiphane dans sa 34^e. homélie. Nos ennemis remarquent encor que non-seulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos Evangiles; mais qu'ils rapportent plusieurs passages qui ne se trouvent que dans les Evangiles apocryphes rejetés du Canon.

* St. Clément, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé sur le tems où son royaume avientrait, répondit, *ce sera quand deux ne feront qu'un, quand le dehors ressemblera au dedans & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Or il faut avouer que ce passage ne se trouve dans aucun de nos Evangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité; on les peut recueillir dans l'examen critique de Mr. Freret Secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le savant Fabricius s'est donné la peine de rassembler les anciens Evangiles que le tems a conservés, celui de Jacques paraît le pre-
La Raison &c. I. Part. S

mier. Il est certain qu'il a encor beaucoup d'autorité dans quelques Eglises d'Orient. Il est appellé premier Evangile. Il nous reste la passion & résurrection qu'on prétend écrites par Nicodème. Cet Evangile de Nicodème est cité par St. Justin & par Tertullien, c'est-là qu'on trouve les noms des accusateurs de notre Sauveur, *Annas, Caiphas, Soumas, Dathan, Gamaliel, Judas, Levi, Nephtali*; l'attention de rapporter ces noms, donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adverfaires ont conclu que puisqu'on supposa tant de faux Evangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut aussi avoir supposé ceux qui sont aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils insistent beaucoup sur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces Evangiles apocryphes. Il y eut donc des faussaires, des séducteurs & des gens séduits qui moururent pour l'erreur; ce n'est donc pas une preuve de la vérité de notre Religion que des martyrs soient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus qu'on ne demanda jamais aux martyrs: Croyez-vous à l'Evangile de Jean, ou à l'Evangile de Jacques? Les payens ne pouvaient fonder des interrogatoires sur des livres qu'ils ne connaissaient pas: les Magistrats punirent quelques chrétiens comme perturbateurs du repos public; mais ils ne les interrogèrent jamais sur nos quatre Evangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que sous Trajan, & ils ne furent entre les mains du public que dans les dernières années de Dioclétien. Les Sociniens rigides ne regardent

donc nos quatre Evangiles que comme des ouvrages clandestins fabriqués environ un siècle après Jésus-Christ, & cachés soigneusement aux Gentils pendant un autre siècle. Ouvrages, disent-ils, grossièrement écrits par des hommes grossiers qui ne s'adressèrent longtems qu'à la populace. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blasphêmes. Cette secte, quoiqu'afsez répandue, est aujourd'hui aussi cachée que l'étaient les premiers Evangiles. Il est d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croient que leur raison. Les autres chrétiens ne combattent contre eux que par la voix sainte de l'Écriture : ainsi il est impossible que les uns & les autres étant toujours ennemis, puissent jamais se rencontrer.

(par l'Abbé de Tilladet.)

D' E Z E C H I E L.

*De quelques passages singuliers de ce Prophète,
& de quelques usages anciens.*

ON fait assez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la cour d'Alcinoüs dans l'Odyssée, sur celle du grand Turc, ou de Louis XIV, ne ferait pas bien reçu des savans : qui reprendrait Virgile d'avoir représenté le Roi Evandre couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambassadeurs, ferait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs font encor plus différentes des nôtres, que celles du Roi Alcinoüs, de Nausica à sa fille, & du bon homme Evandre. Ezéchiël esclave chez les Caldéens eut une vision près de la petite rivière de Chobar qui se perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vû des animaux à quatre faces, & à quatre aîles, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes seules, & qui avaient l'esprit de vie; ces symboles plaisent même à l'imagination; mais plusieurs critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert d'excrémens humains.

Le prophète s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été jusqu'ici pollüe; & le Seigneur lui répondit, Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous paîtrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'est point d'usage de manger de telles confitures sur son pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la Majesté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand Mogol sont parfaitement égaux, non-seulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai philosophe; & à l'égard des raisons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeuner au prophète, ce n'est pas à nous de les demander.

Il fuffit de faire voir que ces commandemens qui nous paroiffent étranges , ne le paroiffent pas aux Juifs. Il eft vrai que la Synagogue ne permettait pas du tems de St. Jérôme la lecture d'Ezéchiél avant l'âge de trente ans ; mais c'étoit parce que dans le chapitre 18. il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de fon père , & qu'on ne dira plus , les pères ont mangé des raifins verts , & les dents des enfans en font agacées.

En cela il fe trouvoit expreffément en contradiction avec Moïfe qui au chap. 28. des Nombres , assure que les enfans portent l'iniquité des pères , jufqu'à la troifième & quatrième génération.

Ezéchiél au chap. 20. fait dire encor au Seigneur , qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne font pas bons*. Voilà pourquoi la Synagogue interdisait aux jeunes gens une lecture qui pouvoit faire douter de l'irréfragabilité des loix de Moïfe.

Les cenfeurs de nos jours font encor plus étonnés du chap. 16. d'Ezéchiél ; voici comme le prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérufalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille , & le Seigneur dit à la fille : Lorsque vous nâquites , on ne vous avoit point encor coupé le boyau du nombril , on ne vous avoit point falée , vous étiez toute nue , j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande , votre fein s'est formé , votre poil a paru , j'ai paffé , je vous ai vüe , j'ai connu que c'étoit le tems des amans ; j'ai couvert votre ignominie ;

je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée , parfumée , bien habillée , bien chauffée ; je vous ai donné une écharpe de coton , des brasselets , un colier ; je vous ai mis une pierrerie au nez , des pendants d'oreilles , & une couronne sur la tête , &c.

Alors , ayant confiance à votre beauté , vous avez fornicqué pour votre compte avec tous les passans Et vous avez bâti un mauvais lieu & vous vous êtes prostituée jusques dans les places publiques , & vous avez ouvert vos jambes à tous les passans & vous avez couché avec des Egyptiens & enfin , vous avez payé des amans , & vous leur avez fait des présens , afin qu'ils couchassent avec vous & en payant au lieu d'être payée , vous avez fait le contraire des autres filles Le proverbe est , telle mère , telle fille , & c'est ce qu'on dit de vous , &c.

On s'élève encor davantage contre le chapitre 23. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appellait Oholla , & la petite Oliba *Oholla a été folle des jeunes Seigneurs , Magistrats , cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès sa première jeunesse Oliba sa sœur a bien plus fornicqué encor avec des Officiers , des Magistrats & des cavaliers bien faits ; elle a découvert sa turpitude , elle a multiplié ses fornications , elle a recherché avec emportement les embrassemens de ceux qui ont leur membre comme un âne , & qui répandent leur semence comme des chevaux*

Ces descriptions qui effarouchent tant d'esprits faibles ne signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem & de Samarie ; les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte, dans plus d'un endroit de l'Écriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de Boos avec Ruth, de Judas avec sa belle-fille, ne sont point deshonnêtes en hébreu, & le seraient en notre langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité ; comment dans ces tems-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puis qu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faisait quelque promesse ; c'était une marque de respect, un symbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les Seigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs Seigneurs Paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. Eliezer met la main sous la cuisse d'Abraham : Joseph met la main sous la cuisse de Jacob. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril nommé Phallum, pour remercier les Dieux de faire servir ce membre à la propagation du genre humain.

• Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples.

Dans quel tems y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du tems du siècle d'Auguste ? Cependant, Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une pièce morale,

Nec metuo , nedum futuo vir rure recurvat.

Auguste se sert de la même expression dans une épigramme contre Fulvie.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, serait regardé comme un crocheteur yvre ; ce mot, & plusieurs autres dont se servent Horace, & d'autres auteurs, nous paraît encor plus indécent que les expressions d'Ezéchiël. Défaisons-nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature est la même partout, & les usages partout différens.

Je rencontrai un jour dans Amsterdam un Rabin tout plein de ce chapitre. Ah ! mon ami, dit-il, que nous vous avons d'obligation ! Vous avez fait connaître toute la sublimité de la loi Mosaique, le déjeuner d'Ezéchiël, ses belles attitudes sur le côté gauche ; Oholla & Oliba sont choses admirables, ce sont des types, mon frère, des types, qui figurent qu'un jour le peuple Juif sera maître de toute la terre ; mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui sont à-peu près de cette force ? pourquoi n'avez-vous pas représenté le Seigneur disant au sage Osée dès le second verset du premier chapitre. *Osée, prends une fille de joye, & fais-lui des fils de fille de joye.* Ce

font ses propres paroles. Osée prit la D^emoiselle , il en eut un garçon , & puis une fille , & puis encor un garçon , & c'était un type , & ce type dura trois années. Ce n'est pas tout , dit le Seigneur au 3^e. chapitre. V^at - en prendre une femme qui soit non - seulement débauchée , mais adultère ; Osée obéit , mais il lui en coûta quinze écus , & un septier & demi d'orge ; car vous savez que dans la terre promise il y avait très peu de froment. Mais savez-vous ce que tout cela signifie ? Non , lui dis-je ; Ni moi non plus , dit le Rabin.

Un grave savant s'approcha & nous dit que c'était des fictions ingénieuses & toutes remplies d'agrément. Ah , Monsieur , lui répondit un jeune homme fort instruit , si vous voulez des fictions , croyez - moi , préférez celles d'Homère , de Virgile & d'Ovide , quiconque aime les prophéties d'Ezéchiel mérite de déjeuner avec lui.

F A B L E S.

LEs plus anciennes fables ne font-elles pas visiblement allégoriques ? La première que nous connoissons dans notre manière de supputer les tems , n'est-ce pas celle qui est rapportée dans le neuvième chapitre du livre des Juges ; Il falut choisir un roi parmi les arbres ; l'olivier ne voulut point abandonner le soin de son

huile, ni le figuier celui de ses figues, ni la vigne celui de son vin, ni les autres arbres celui de leur fruit; le chardon qui n'était bon à rien, se fit roi, parce qu'il avait des épines & qu'il pouvait faire du mal.

L'ancienne fable de Vénus, telle qu'elle est rapportée dans Hésiode, n'est-elle pas une allégorie de la nature entière? Les parties de la génération sont tombées de l'éther sur le rivage de la mer; Vénus naît de cette écume précieuse; son premier nom est celui d'amante de la génération: y a-t-il une image plus sensible? Cette Vénus est la déesse de la beauté; la beauté cesse d'être aimable, si elle marche sans les graces; la beauté fait naître l'amour; l'amour a des traits qui percent les cœurs; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime.

La sagesse est conçue dans le cerveau du maître des dieux sous le nom de Minerve; l'ame de l'homme est un feu divin que Minerve montre à Prométhée, qui se sert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plupart des autres fables sont ou la corruption des histoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en est des anciennes fables comme de nos contes modernes; il y en a de moraux qui sont charmans, il y en a qui sont insipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été grossièrement imitées par des peuples gros-

fiers, témoin celles de Bacchus, d'Hercule, de Prométhée, de Pandore & tant d'autres; elles étaient l'amusement de l'ancien monde. Les Barbares qui en entendirent parler confusément les firent entrer dans leur mythologie sauvage, & ensuite ils osèrent dire, c'est nous qui les avons inventées. Hélas! pauvres peuples ignorés & ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable, ni utile, chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque chose? Vous n'avez su ni trouver des vérités ni mentir habilement.

FANATISME.

LE Fanatisme est à la superstition, ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère. Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, & ses imaginations pour des prophéties, est un enthousiaste; celui qui soutient sa folie par le meurtre, est un fanatique. Barthelemi Diaz, retiré à Nuremberg, qui était fermement convaincu que le Pape est l'Antechrist de l'Apocalypse, & qu'il a le signe de la bête, n'était qu'un enthousiaste; son frère Barthelemi Diaz qui partit de Rome pour aller assassiner saintement son frère, & qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, était un des plus abominables fanatiques que la superstition ait pu jamais former.

Polyeucte qui va au temple dans un jour de solemnité renverser & casser les statues & les ornemens, est un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins sot. Les assassins du Duc François de Guise, de Guillaume Prince d'Orange, du Roi Henri III, & du Roi Henri IV, de tant d'autres, étaient des énergiens malades de la même rage que Diaz.

Le plus détestable exemple de fanatisme, est celui des bourgeois de Paris qui coururent assassiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces la nuit de la St. Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la Messe.

Il y a des fanatiques de sang froid; ce sont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux; & ces juges-là sont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre humain, que n'étant pas dans un excès de fureur, comme les Cléments, les Châtel, les Ravallacs, les Damiens, il semble qu'ils pourraient écouter la raison.

Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. J'ai vu des convulsionnaires, qui en parlant des miracles de St. Pâris, s'échauffaient par degrés malgré eux; leurs yeux s'enflammaient, leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur visage; & ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Il n'y a d'autre remède à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique, qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs

des hommes , & qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des progrès , il faut fuir , & attendre que l'air soit purifié. Les loix & la religion ne suffisent pas contre la peste des ames ; la religion loin d'être pour elles un aliment salutaire , se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'Aod , qui assassine le Roi Eglon ; de Judith , qui coupe la tête d'Holoferne en couchant avec lui ; de Samuel qui hâche en morceaux le Roi Agag : ils ne voyent pas que ces exemples qui sont respectables dans l'antiquité , sont abominables dans le tems présent ; ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les loix sont encor très impuissantes contre ces accès de rage ; c'est comme si vous lisiez un arrêt du Conseil à un frénétique. Ces gens - là sont persuadés que l'Esprit saint qui les pénètre , est au-dessus des loix , que leur entousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes , & qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Ce sont d'ordinaire les fripons qui conduisent les fanatiques , & qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils ressemblent à ce vieux de la montagne qui faisait , dit-on , gouter les joyes du paradis à des imbécilles , & qui leur promettait une éternité de ces plaisirs , dont il leur avait donné un avant-gout , à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nom-

merait. Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, c'est celle des Lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non-seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philosophie est de rendre l'ame tranquille, & le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte Religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage ;
Il le reçut pour son salut ,
Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUD, *Evêque de Sées.*

F A U S S E T É

DES VERTUS HUMAINES.

QUand le Duc de la Rochefoucault eut écrit ses pensées sur l'amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce ressort de l'homme, un Monsieur *Esprit*, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé, *De la fausseté des vertus humaines*. Cet *Esprit* dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grâçe il termine chaque chapitre en

renvoyant à la charité chrétienne. Aussi selon le Sieur Esprit, ni Caton, ni Aristide, ni Marc-Aurèle, ni Epictète, n'étaient des gens de bien : mais on n'en peut trouver que chez les Chrétiens. Parmi les Chrétiens il n'y a de vertu que chez les Catholiques ; parmi les Catholiques, il falait encor en excepter les jésuites, ennemis des oratoriens ; partant la vertu ne se trouvait guères que chez les ennemis des jésuites.

Ce Mr. Esprit commence par dire, que la prudence n'est pas une vertu ; & sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que César n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si Mr. Esprit avait été philosophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuse ; car un scélérat peut être très prudent, & j'en ai connu de cette espèce. O la rage de prétendre que.

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis !

Qu'est-ce que la vertu, mon ami ? C'est de faire du bien. Fai-nous-en, & cela suffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi ! selon toi, il n'y aura nulle différence entre le Président de Thou, & Ravailac ? entre Cicéron & ce Popilius auquel il avait sauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent ? & tu déclareras Epictète & Porphyre des coquins, pour n'avoir pas suivi nos dogmes ? Une telle insolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

FIN. CAUSES FINALES.

IL parait qu'il faut être forcené pour nier que les estomacs soient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des causes finales pour assurer que la pierre a été formée pour bâtir des maisons, & que les vers à soye sont nés à la Chine afin que nous ayons du satin en Europe.

Mais, dit-on, si Dieu a fait visiblement une chose à dessein, il a donc fait toutes choses à dessein. Il est ridicule d'admettre la Providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui est fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement sans objet, nul effet sans cause; donc tout est également le résultat, le produit d'une cause finale; donc il est aussi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de diamans, qu'il est vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les sons, & les yeux pour recevoir la lumière.

Je crois qu'on peut aisément éclaircir cette difficulté, quand les effets sont invariablement les mêmes, en tous lieux & en tout tems; quand ces effets uniformes sont indépendans des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a visiblement une cause finale.

Tous les animaux ont des yeux, & ils voyent; tous ont des oreilles, & ils entendent;

tous

tous une bouche par laquelle ils mangent ; un estomac , ou quelque chose d'approchant , par lequel ils digèrent ; tous un orifice qui expulse les excréments , tous un instrument de la génération : & ces dons de la nature opèrent en eux sans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des causes finales clairement établies , & c'est pervertir notre faculté de penser , que de nier une vérité si universelle.

Mais les pierres en tout lieu & en tout tems , ne composent pas des bâtimens ; tous les nez ne portent pas des lunettes ; tous les doigts n'ont pas une bague ; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soye. Un ver à soye n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes , comme votre bouche est faite pour manger , & votre derrière pour aller à la garde-robe. Il y a donc des effets produits par des causes finales , & des effets en très grand nombre qu'on ne peut appeller de ce nom.

Mais les uns & les autres sont également dans le plan de la providence générale : rien ne se fait sans doute malgré elle , ni même sans elle. Tout ce qui appartient à la nature est uniforme , immuable , est l'ouvrage immédiat du maître ; c'est lui qui a créé les loix par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & du reflux de l'Océan , & le soleil pour son quart : c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil , par lequel cet astre envoie en cinq minutes & demie des rayons de lumière dans les yeux des hommes , des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siècles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon, que Dieu nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions nécessairement industriels & carnassiers ?

Les moutons n'ont pas sans doute été faits absolument pour être cuits & mangés, puisque plusieurs nations s'abstiennent de cette horreur. Les hommes ne sont pas créés essentiellement pour se massacrer, puisque les Brame & les Quakers ne tuent personne; mais la pâte dont nous sommes pétris produit souvent des massacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des persécutions & des impertinences. Ce n'est pas que la formation de l'homme soit précisément la cause finale de nos fureurs & de nos sottises; car une cause finale est universelle & invariable en tout tems & en tout lieu. Mais les horreurs & les absurdités de l'espèce humaine n'en sont pas moins dans l'ordre éternel des choses. Quand nous battons notre bled, le fléau est la cause finale de la séparation du grain; mais si ce fléau en battant mon grain écrase mille insectes, ce n'est pas par ma volonté déterminée, ce n'est pas non plus par hasard; c'est que ces insectes se sont trouvés cette fois sous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'est une suite de la nature des choses, qu'un homme soit ambitieux, que cet homme enrè-

gimente quelquefois d'autres hommes, qu'il soit vainqueur, ou qu'il soit battu; mais jamais on ne pourra dire; L'homme a été créé de Dieu pour être tué à la guerre.

Les instrumens que nous a donnés la nature ne peuvent être toujours des causes finales en mouvement qui ayent leur effet inmanquable. Les yeux donnés pour voir ne sont pas toujours ouverts; chaque sens a ses tems de repos. Il y a même des sens dont on ne fait jamais d'usage. Par exemple, une malheureuse imbécille enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait sortir une génération nouvelle; mais la cause finale n'en subsiste pas moins, elle agira dès qu'elle sera libre.

F O I.

UN jour le Prince Pic de la Mirandole rencontra le Pape Alexandre VI. chez la courtisane Emilia pendant que Lucrece fille du St. Père était en couche & qu'on ne savait dans Rome si l'enfant était du Pape ou de son fils le Duc de Valentinois, ou du mari de Lucrece Alphonse d'Arragon, qui passait pour impuissant. La conversation fut d'abord fort enjouée. Le Cardinal Bembo en rapporte une partie. Petit Pic, dit le Pape, qui crois-tu le père de mon petit fils? je crois que c'est votre gendre, répondit Pic. Eh comment peux-tu croire cet-

te sottise ? Je la crois par la foi. Mais ne fais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfans ? la foi consiste, répartit Pic, à croire les choses parce qu'elles sont impossibles ; & de plus l'honneur de votre maison exige que le fils de Lucrece ne passe point pour être le fruit d'un inceste. Vous me faites croire des mystères plus incompréhensibles. Ne faut-il pas que je sois convaincu qu'un serpent a parlé, que depuis ce tems tous les hommes furent damnés, que l'âne de Balaam parla aussi fort éloquemment, & que les murs de Jéricho tombèrent au son des trompettes ! Pic enfla tout de suite une kyrielle de toutes les choses admirables qu'il croyait. Alexandre tomba sur son sofa à force de rire. Je crois tout cela comme vous, disait-il, car je sens bien que je ne peux être sauvé que par la foi & que je ne le serai pas par mes œuvres. Ah ! St. Père, dit Pic, vous n'avez besoin ni d'œuvres ni de foi ; cela est bon pour de pauvres profanes comme nous, mais vous qui êtes Vice-Dieu, vous pouvez croire & faire tout ce qu'il vous plaira, vous avez les clefs du ciel ; & sans doute St. Pierre ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue, que j'aurais besoin d'une puissante protection, si n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, & si je n'étais servi du filet & de la Cantarella aussi souvent que votre sainteté. Alexandre VI. entendait raillerie. Parlons sérieusement, dit-il, au Prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à Dieu qu'on est

persuadé de choses dont en effet on ne peut être persuadé? quel plaisir cela peut-il faire à Dieu? entre nous, dire qu'on croit ce qu'il est impossible de croire, c'est mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand signe de croix. Eh Dieu paternel, s'écria-t-il, que votre sainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrétien. Non, sur ma foi, dit le Pape. Je m'en doutais, dit Pic de la Mirandole.

(par un descendant de Rabelais.)

F O Y.

QU'est-ce que la Foy? Est-ce de croire ce qui paraît évident? Non; il m'est évident qu'il y a un Etre nécessaire, éternel, suprême, intelligent. Ce n'est pas là de la foy, c'est de la raison. Je n'ai aucun mérite à penser que cet Etre éternel, infini, qui est la vertu, la bonté même, veut que je sois bon & vertueux. La foy consiste à croire non ce qui semble vrai, mais ce qui semble faux à notre entendement. Les Asiatiques ne peuvent croire que par la foy le voyage de Mahomet dans les sept planètes, les incarnations du Dieu Fo, de Vitsnou, de Xaca, de Brama, de Sammonocodom, &c. &c. &c. Ils soumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empalés, ni brulés; ils disent, je crois.

Il y a la foy sur les choses étouffantes, & la

foy sur les choses contradictoires & impossibles.

Vitfnou s'est incarné cinq cent fois, cela est fort étonnant ; mais enfin, cela n'est pas physiquement impossible. Car si Vitfnou a une ame, il peut avoir mis son ame dans cinq cent corps pour se réjouir. L'Indien, à la vérité, n'a pas une foy bien vive, il n'est pas intimement persuadé de ces métamorphoses ; mais enfin, il dira à son bonze, J'ai la foy ; vous voulez que Vitfnou ait passé par cinq cent incarnations, cela vous vaut cinq cent roupies de rente ; à la bonne heure ; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce si je n'ai pas la foy ; eh bien, j'ai la foi, & voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, sans faire un faux serment ; car après tout il ne lui est pas démontré que Vitfnou n'est pas venu cinq cent fois dans les Indes.

Mais si le bonze exige de lui qu'il croye une chose contradictoire, impossible, que deux & deux font cinq, que le même corps peut être en mille endroits différens, qu'être & n'être pas c'est précisément la même chose, alors, si l'Indien dit qu'il a la foy, il a menti ; & s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il dit donc au bonze, Mon révérend père, je ne peux vous assurer que je crois ces absurdités là, quand elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cent.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & Dieu vous fera la grace de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'Indien, que Dieu opère sur moi ce qu'il ne peut opérer sur lui-même ? Il est impossible que Dieu fasse ou croye les contradictoires ; autrement il ne serait plus Dieu. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaisir, que je crois ce qui est obscur ; mais je ne peux vous dire que je crois l'impossible. Dieu veut que nous soyons vertueux, & non pas que nous soyons absurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encor vingt, croyez à trente roupies, soyez homme de bien si vous pouvez, & ne me rompez plus la tête.

F O L I E.

IL n'est pas question de renouveler le livre d'Erasmus, qui ne serait aujourd'hui qu'un lieu commun assez insipide.

Nous appellons folie cette maladie des organes du cerveau qui empêche un homme nécessairement de penser & d'agir comme les autres ; ne pouvant gérer son bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la société, on l'en exclut ; s'il est dangereux, on l'enferme ; s'il est furieux, on le lie.

Ce qu'il est important d'observer, c'est que cet homme n'est point privé d'idées ; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & souvent quand il dort. On peut demander comment son ame spirituelle, immortelle, logée

dans son cerveau, recevant toutes les idées par les sens très nettes & très distinctes, n'en porte cependant jamais un jugement sain ? Elle voit les objets comme l'ame d'Aristote & de Platon, de Loke & de Newton les voyaient ; elle entend les mêmes sons, elle a le même sens du toucher ; comment donc recevant les perceptions que les plus sages éprouvent, en fait-elle un assemblage extravagant sans pouvoir s'en dispenser ? Si cette substance simple & éternelle a pour ses actions les mêmes instrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus sages, elle doit raisonner comme eux. Qui peut l'en empêcher ? Je conçois bien à toute force que si mon fou voit du rouge, & les sages du bleu ; si quand les sages entendent de la musique, mon fou entend le braïement d'un âne ; si quand ils sont au sermon, mon fou croit être à la comédie ; si quand ils entendent oui, il entend non ; alors son ame doit penser au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux ; il n'y a nulle raison apparente pour laquelle son ame ayant reçu par ses sens tous ses outils, ne peut en faire d'usage. Elle est pure, dit-on, elle n'est sujette par elle-même à aucune infirmité ; la voilà pourvue de tous les secours nécessaires : quelque chose qui se passe dans son corps, rien ne peut changer son essence : cependant on la mène dans son étui aux petites maisons.

Cette réflexion peut faire soupçonner que la faculté de penser donnée de Dieu à l'homme, est sujette au dérangement comme les autres sens. Un fou est un malade dont le cerveau

pâtit, comme le gouteux est un malade qui souffre aux piés & aux mains; il pensait par le cerveau, comme il marchait avec les piés, sans rien connaître ni de son pouvoir incompréhensible de marcher, ni de son pouvoir non moins incompréhensible de penser. On a la goute au cerveau comme aux piés. Enfin après mille raisonnemens, il n'y a peut-être que la foi seule qui puisse nous convaincre qu'une substance simple & immatérielle puisse être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou; Mon ami, quoique tu ayes perdu le sens commun, ton ame est aussi spirituelle, aussi pure, aussi immortelle que la nôtre; mais notre ame est bien logée, & la tienne l'est mal; les fenêtres de la maison sont bouchées pour elle; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou, dans ses bons momens, leur répondrait, Mes amis, vous supposez à votre ordinaire ce qui est en question, mes fenêtres sont aussi bien ouvertes que les vôtres, puisque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles: il faut donc nécessairement que mon ame fasse un mauvais usage de ses sens, ou que mon ame ne soit elle-même qu'un sens vitié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame est folie par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre: Mon confrère, Dieu a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames sages. Le fou répliquera; Si je croyais ce que vous me dites, je ferais encor plus fou que je ne le suis. De grace, vous qui en savez tant, dites-moi pourquoi je suis fou?

Si les docteurs ont encor un peu de sens, ils lui répondront, Je n'en fais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & suivies. Ils se croiront sages, & ils seront aussi fous que lui.

F R A U D E.

S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple?

LE Faquir Bambabef rencontra un jour un des disciples de Confutée, que nous nommons Confucius, & ce disciple s'appellait Ouang; & Bambabef soutenait que le peuple a besoin d'être trompé, & Ouang prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne; & voici le précis de leur dispute.

B A M B A B E F.

Il faut imiter l'Être suprême, qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont; il nous fait voir le soleil sous un diamètre de deux ou trois piés, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fonds bleu, tandis qu'elles sont à des distances différentes. Il veut qu'une tour carrée nous paraisse ronde de loin; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni

chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

O U A N G.

Ce que vous nommez erreur n'en est point une. Le soleil tel qu'il est placé à des millions de millions de lis (*) au-delà de notre globe, n'est pas celui que nous voyons. Nous n'apercevons réellement, & nous ne pouvons apercevoir que le soleil qui se peint dans notre rétine, sous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les grosseurs & les distances, il faut d'autres secours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. Ouang qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique ; & Bambabef qui avait de la conception, se rendit aux démonstrations du disciple de Confutée ; puis il reprit la dispute en ces termes.

B A M B A B E F.

Si Dieu ne nous trompe pas par le ministère de nos sens, comme je le croyais, avoïez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien ; ils leur disent qu'ils leur donnent du sucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi, faquir, tromper le peuple qui est aussi ignorant que les enfans.

O U A N G.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés ;

Ⓔ (*) Un lis est de 124 pas.

je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine très amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait si elle était douce; je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fissent peur des esprits, des revenans, des lutins, des forciers; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & fages.

B A M B A B E F.

Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

O U A N G.

Tous les hommes se ressemblent; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Ce sont les faquirs qui corrompent la nature des hommes.

B A M B A B E F.

Nous leur enseignons des erreurs, je l'avoue, mais c'est pour leur bien. Nous leur faisons accroire que s'ils n'achètent pas de nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poste, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

O U A N G.

Ne voyez-vous pas que vous pervertissez ces pauvres gens? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense, qui raisonnent, qui se moquent de vos miracles, de vos superstitions, qui voyent fort bien qu'ils ne seront changés

ni en lézards ni en chevaux de poste. Qu'arrivé-t-il ? Ils ont assez de bon sens pour voir que vous leur prêchez une religion impertinente, & ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une religion pure, & dégagée de superstition, telle que la nôtre. Leurs passions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la seule qu'on leur enseigne est ridicule; vous devenez coupables de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

B A M B A B E F.

Point du tout, car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

O U A N G.

Vous vous feriez lapider par le peuple, si vous enseigniez une morale impure. Les hommes sont faits de façon, qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait seulement ne point mêler une morale sage avec des fables absurdes, parce que vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pourriez vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

B A M B A B E F.

Quoi ! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables.

O U A N G.

Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même pâte que nos tailleurs, nos tisserands, &

nos laboureurs. Ils adorent un Dieu créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des systèmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes, & il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés ?

B A M B A B E F.

Vous feriez une grande sottise ; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent jurisconsultes ; cela n'est ni possible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domestiques.

O U A N G.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science ; mais il y a des choses nécessaires à tous. Il est nécessaire que chacun soit juste ; & la plus sûre manière d'inspirer la justice à tous les hommes, c'est de leur inspirer la religion sans superstition.

B A M B A B E F.

C'est un beau projet ; mais il est impraticable. Pensez-vous qu'il suffise aux hommes de croire un Dieu qui punit & qui récompense ? Vous m'avez dit qu'il arrive souvent que les plus déliés d'entre le peuple se révoltent contre mes fables ; ils se révolteront de même contre votre vérité ; ils diront : Qui m'assurera que Dieu punit & récompense ? où en est la preu-

ve ? Quelle mission avez-vous ? Quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye ? Ils se moqueront de vous bien plus que de moi.

O U A N G.

Voilà où est votre erreur. Vous vous imaginez qu'on secouera le joug d'une idée honnête, vraisemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raison humaine est d'accord, parce qu'on rejette des choses malhonnêtes, absurdes, inutiles, dangereuses, qui font frémir le bon sens ?

Le peuple est très disposé à croire ses Magistrats : quand ses Magistrats ne leur proposent qu'une créance raisonnable, ils l'embrassent volontiers. On n'a point besoin de prodiges pour croire un Dieu juste, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée est trop naturelle pour être combattue. Il n'est pas nécessaire de dire précisément comment Dieu punira & récompensera ; il suffit qu'on croye à sa justice. Je vous assure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient presque point d'autres dogmes, & que ce sont celles où j'ai vu le plus de vertu.

B A M B A B E F.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philosophes qui vous nieront & les peines & les récompenses.

O U A N G.

Vous m'avouerez que ces philosophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainsi

vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en feraient pas moins gens de bien; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embrassée par amour, & non par crainte. Mais, de plus, je vous soutiens qu'aucun philosophe ne ferait jamais assuré que la Providence ne réserve pas des peines aux méchans & des récompenses aux bons; car s'ils me demandent qui m'a dit que Dieu punit? je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas? Enfin, je vous soutiens que les philosophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philosophe?

B A M B A B E F.

Volontiers; mais ne le dites pas aux faquirs.

G E N E S E.

NOus ne préviendrons point ici ce que nous difons de Moïse à son article; nous suivrons quelques principaux traits de la Genèse, l'un après l'autre.

Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.

C'est ainsi qu'on a traduit; mais la traduction n'est pas exacte. Il n'y a point d'homme un peu instruit qui ne sache que le texte porte, *Au commencement les Dieux firent, ou les Dieux fit, le ciel & la terre.* Cette leçon d'ailleurs est confor-

conforme à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avaient imaginé que Dieu employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le cahos, le Chaut-Ereb. Les Phéniciens étaient depuis longtems un peuple puissant qui avait sa théogonie avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques villages vers son pays. Il est bien naturel de penser que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue, surtout lorsqu'ils y furent esclaves. Alors, ceux qui se mêlèrent d'écrire copièrent quelque chose de l'ancienne théologie de leurs maîtres; c'est la marche de l'esprit humain.

Dans le tems où l'on place Moïse, les philosophes Phéniciens en savaient probablement assez pour regarder la terre comme un point, en comparaison de la multitude infinie de globes que Dieu a placés dans l'immenité de l'espace qu'on nomme *le Ciel*. Mais cette idée si ancienne & si fausse, que le ciel a été fait pour la terre, a presque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'est à-peu-près comme si on disait que Dieu créa toutes les montagnes & un grain de sable, & qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de sable. Il n'est guères possible que les Phéniciens si bons navigateurs n'eussent pas de bons astronomes: mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés furent la seule science des Juifs.

*La terre était tohu bohu & vuide; les ténèbres
La Raison &c. I. Part. V.*

étaient sur la face de l'abîme, & l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

Tohu bohu signifie précisément cahos, désordre; c'est un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme sans dessus dessous, tintamarre, tricotrac. La terre n'était point encor formée telle qu'elle est; la matière existait, mais la puissance divine ne l'avait point encor arrangée. L'esprit de Dieu signifie le soufle, le vent qui agitait les eaux. Cette idée est exprimée dans les fragmens de l'auteur Phénicien Sanchoniaton. Les Phéniciens croyaient comme tous les autres peuples la matière éternelle. Il n'y a pas un seul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque chose du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun passage où il soit dit que la matière ait été faite de rien.

Les hommes furent toujours partagés sur la question de l'éternité du monde, mais jamais sur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

Dieu dit, Que la lumière soit faite, & la lumière fut faite; & il vit que la lumière était bonne; & il divisa la lumière des ténèbres, & il appella la lumière jour, & les ténèbres nuit; & le soir & le matin furent un jour. Et Dieu dit aussi, Que le firmament soit fait au milieu des eaux, & qu'il sépare les eaux des eaux; & Dieu fit le firmament; & il divisa les eaux au dessus du firmament des eaux au dessous du firmament, & Dieu appella

le firmament Ciel; & le soir & le matin fit le second jour &c. & il vit que cela était bon.

Commençons par examiner si l'évêque d'Avranche Huet, & le Clerc, n'ont pas évidemment raison contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence sublime.

Cette éloquence n'est affectée dans aucune histoire écrite par les Juifs. Le stile est ici de la plus grande simplicité, comme dans le reste de l'ouvrage. Si un orateur pour faire connaître la puissance de Dieu employait seulement cette expression, *Il dit, Que la lumière soit, & la lumière fut*, ce serait alors du sublime: Tel est ce passage d'un psaume, *Dixit, & facta sunt*. C'est un trait qui étant unique en cet endroit, & placé pour faire une grande image, frappe l'esprit & l'enlève. Mais ici, c'est le narré le plus simple. L'auteur Juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création; il dit également à chaque article, *& Dieu vit que cela était bon*. Tout est sublime dans la création sans doute; mais celle de la lumière ne l'est pas plus que celle de l'herbe des champs; le sublime est ce qui s'élève au dessus du reste, & le même tour règne partout dans ce chapitre.

C'était encor une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du Soleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever & après le coucher de cet astre; on s'imaginait que le soleil ne servait qu'à la pousser plus fortement: aussi l'auteur de la Genèse se conforme-t-il à cette erreur populaire, & par un singulier ren-

versement de l'ordre des choses, il ne fait créer le Soleil & la Lune que quatre jours après la lumière. On ne peut concevoir comment il y a un matin & un soir avant qu'il y ait un Soleil. Il y a là une confusion qu'il est impossible de débrouiller. L'auteur inspiré se conformait aux préjugés vagues & grossiers de la nation. Dieu ne prétendait pas enseigner la philosophie aux Juifs. Il pouvait élever leur esprit jusqu'à la vérité, mais il aimait mieux descendre jusqu'à eux.

La séparation de la lumière & des ténèbres n'est pas d'une meilleure physique; il semble que la nuit & le jour fussent mêlés ensemble comme des grains d'espèces différentes que l'on sépare les uns des autres. On sait assez que les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière, & qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette sensation; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament est encor de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très solides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient sur nos têtes; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de supputer combien les exhalaisons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages? Il n'y avait point de Halley qui pût faire ce calcul. Il y avait donc des réservoirs d'eau dans le ciel. Ces réservoirs ne pouvaient être portés que sur une bonne voûte; on voyait à travers cette voûte,

elle était donc de crystal. Pour que les eaux supérieures tombassent de cette voûte sur la terre, il était nécessaire qu'il y eût des portes, des écluses, des cataractes qui s'ouvrirent & se fermaient. Telle était l'astronomie juive; & puisqu'on écrivait pour des Juifs, il falait bien adopter leurs idées.

Dieu fit deux grands luminaires, l'un pour présider au jour, l'autre à la nuit; -il fit aussi les étoiles.

Toujours la même ignorance de la nature. Les Juifs ne savaient pas que la Lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme d'une bagatelle, quoiqu'elles soient autant de soleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Esprit saint se proportionnait à l'esprit du tems.

Dieu dit aussi, Faisons l'homme à notre image, & qu'il préside aux poissons, &c.

Qu'entendaient les Juifs par Faisons l'homme à notre image? ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum-

On ne fait des images què des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu sans corps, & il est impossible de se le représenter autrement. On peut bien dire, Dieu n'est rien de ce que nous connaissons, mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il est. Les Juifs crurent Dieu constamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Eglise crurent aussi Dieu corporel, jusqu'à ce qu'ils eussent embrassé les idées de Platon.

Il les créa mâle & femelle.

Si Dieu, ou les Dieux fécondaires, créèrent l'homme mâle & femelle à leur ressemblance, il semble en ce cas que les Juifs croyaient Dieu, & les Dieux mâles & femelles. On ne fait d'ailleurs si l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux sexes, ou s'il entend que Dieu fit Adam & Eve le même jour : le sens le plus naturel est que Dieu forma Adam & Eve en même tems, mais ce sens contredirait absolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme longtems après les sept jours.

Et il se reposa le septième jour.

Les Phéniciens, les Caldéens, les Indiens, disaient que Dieu avait fait le monde en six tems, que l'ancien Zoroastre appelle les six Gambahars si célèbres chez les Perses.

Il est incontestable que tous ces peuples avaient une théologie avant que la horde Juive habitât les déserts d'Oreb & de Sinaï, avant qu'elle pût avoir des écrivains. Il est donc de la plus grande vraisemblance que l'histoire des six jours est imitée de celle des six tems.

Du lieu de volupté sortait un fleuve qui arrosait le jardin, & de là se partageait en quatre fleuves ; l'un s'appelle Phison, qui tourne dans le pays d'Evilath où vient l'or... Le second s'appelle Gehon que entoure l'Ethiopie.... Le troisième est le Tigre, & le quatrième l'Euphrate.

Suivant cette version le paradis terrestre contenait près du tiers de l'Asie & de l'Afrique. L'Euphrate & le Tigre ont leur source à plus

de soixante grandes lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne ressemblent guères à un jardin. Le fleuve qui borde l'Éthiopie, & qui ne peut être que le Nil ou le Niger, commence à plus de sept cent lieues des sources du Tigre & de l'Euphrate; & si le Phison est le Phase, il est assez étonnant de mettre au même endroit la source d'un fleuve de Scythie & celle d'un fleuve d'Afrique.

Au reste, le jardin d'Eden est visiblement pris des jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuse, fameuse dans toute l'antiquité. Les Hébreux, peuple très récent, étaient une horde Arabe. Ils se faisaient honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie. Ils ont toujours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu desquelles ils étaient enclavés.

Le Seigneur prit donc l'homme, & le mit dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât.

C'est fort bien fait de cultiver son jardin, mais il est difficile qu'Adam cultivât un jardin de sept à huit cent lieues de long, apparemment qu'on lui donna des aides.

Ne mangez point du fruit de la science du bien & du mal.

Il est difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enseignât le bien & le mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, pourquoi Dieu ne veut-il pas que l'homme connaisse le bien & le mal? Le contraire n'était-il pas beaucoup plus digne de Dieu, & beaucoup plus nécessaire à l'homme? Il semble à notre

pauvre raison que Dieu devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit ; mais il faut soumettre sa raison.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant Adam en mangea & n'en mourut point. Plusieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne savent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le fait par sa raison. Cette raison est l'arbre de la science qui lui fait prévoir sa fin. Cette explication serait peut-être la plus raisonnable.

Le Seigneur dit aussi, Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une aide semblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme : point du tout ; le Seigneur lui amène tous les animaux.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal serait un nom qui désignerait toutes les propriétés de son espèce, ou du moins les principales ; mais il n'en est ainsi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq*, en Celte, qui désigne un peu le cri du coq. *Loupous* en Latin, &c. Mais ces mots imitatifs sont en très petit nombre. De plus, si Adam eût ainsi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déjà mangé du fruit de la science, ou Dieu n'avait pas besoin de lui interdire ce fruit.

Observez que c'est ici la première fois qu'A-

dam est nommé dans la Genèse. Le premier homme, chez les anciens Bracmanes, prodigieusement antérieurs aux Juifs, s'appellait *Adimo*, l'enfant de la terre, & sa femme *Procriti*, la vie; c'est ce que dit le *Védam*, qui est peut-être le plus ancien livre du monde. Adam & Eve signifiaient ces mêmes choses dans la langue Phénicienne.

Lors qu'Adam était endormi, Dieu prit une de ses côtes, & mit de la chair à la place, & de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, & il amena la femme à Adam.

Le Seigneur (un chapitre auparavant) avait déjà créé le mâle & la femelle; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui existait déjà? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre.

Or le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre, &c. il dit à la femme, &c.

Il n'est fait dans tout cet article aucune mention du Diable, tout y est physique. Le serpent était regardé, non-seulement comme le plus rusé des animaux par toutes les nations orientales, mais encor comme immortel. Les Caldéens avaient une fable d'une querelle entre Dieu & le serpent; & cette fable avait été conservée par Pherécide. Origène la cite dans son livre 6. contre Celse. On portait un serpent dans les fêtes de Bacchus. Les Egyptiens attachaient une espèce de divinité au serpent, au rapport d'Ensebe dans sa préparation Evangélique livre premier chap. X. Dans l'Arabie & dans les In-

des, à la Chine même, le serpent était regardé comme le symbole de la vie; & de là vint que les Empereurs de la Chine, antérieurs à Moïse, portèrent toujours l'image d'un serpent sur leur poitrine.

Eve n'est point étonnée que le serpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes histoires, & c'est pourquoi lorsque Pilpay & Lockman firent parler les animaux, personne n'en fut surpris.

Toute cette aventure est si physique & si dépourvue de toute allégorie, qu'on y rend raison pourquoi le serpent rempe depuis ce tems-là sur son ventre, pourquoi nous cherchons toujours à l'écraser, & pourquoi il cherche toujours à nous mordre; précisément comme on rendait raison dans les anciennes métamorphoses pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois est noir aujourd'hui, pourquoi le hibou ne sort de son trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage, &c.

Je multiplierai vos misères & vos grossesses, vous enfanterez dans la douleur, vous serez sous la puissance de l'homme, & il vous dominera.

On ne conçoit guères que la multiplication des grossesses soit une punition; c'était au contraire une très grande bénédiction, & surtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne sont considérables que dans les femmes délicates; celles qui sont accoutumées au travail accouchent très aisément, surtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui souffrent beaucoup dans leur gésine; il y en a

même qui en meurent. Et quant à la supériorité de l'homme sur la femme, c'est une chose entièrement naturelle, c'est l'effet de la force du corps & même de celle de l'esprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention suivie que les femmes, & sont plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'esprit plus fort que son mari, elle en est partout la maîtresse; c'est alors le mari qui est soumis à la femme.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce passage prouve bien que les Juifs croyaient Dieu corporel, puisqu'ils lui font exercer le métier de tailleur. Un rabin nommé Elieser a écrit que Dieu couvrit Adam & Eve de la peau même du serpent qui les avait tentés, & Origène prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps, que Dieu fit à l'homme.

Et le Seigneur dit, Voilà Adam qui est devenu comme l'un de nous.

Il faut renoncer au sens commun pour ne pas convenir que les Juifs admirent d'abord plusieurs Dieux. Il est plus difficile de savoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieu, *Eloim*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot, *l'un de nous*, signifie la Trinité; mais il n'est pas assurément question de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'est pas un composé de plusieurs Dieux, c'est le même Dieu triple, & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois personnes. Par ces mots, *semblable à nous*,

il est très vraisemblable que les Juifs entendaient les anges Eloïm, & qu'ainsi ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la créance de ces Dieux inférieurs.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur l'avait mis dans le jardin de volupté *afin qu'il cultivât ce jardin*. Si Adam de jardinier devint laboureur, il faut avouer qu'en cela son état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier.

Toute cette histoire en général se rapporte à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encore, que les premiers tems valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le présent, & vanté le passé. Les hommes surchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oisiveté, ne songeant pas que le pire des états est celui d'un homme qui n'a rien à faire. On se vit souvent malheureux, & on se forgea l'idée d'un tems où tout le monde avait été heureux: c'est à-peu-près comme si on disait, il fut un tems où il ne périssait aucun arbre, où nulle bête n'était ni malade, ni faible, ni dévorée par une autre. De-là l'idée du siècle d'or, de l'œuf percé par Arimane, du serpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuse & immortelle que l'homme avait mis sur son bât, de-là ce combat de Typhon contre Osiris, d'Ophionée contre les Dieux, & cette fameuse boîte de Pandore, & tous ces vieux contes dont quelques-uns sont amusans, & dont aucun n'est instructif.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *Kerub* signifie *Bœuf*. Un bœuf armé d'un sabre enflammé fait une étrange figure à une porte ; mais les Juifs représentèrent depuis des anges en forme de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent visiblement ces bœufs & ces éperviers, des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choses. Les Egyptiens vénérent d'abord le bœuf comme le symbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents, mais ils ne firent jamais un portier d'un Bœuf.

Les Dieux Eloim voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouses celles qu'ils choisirent.

Cette imagination fut encor celle de tous les peuples ; il n'y a aucune nation, excepté la Chine, où quelque Dieu ne soit venu faire des enfans à des filles. Ces Dieux corporels descendaient souvent sur la terre pour visiter leurs domaines ; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces Dieux & des mortelles devaient être supérieurs aux autres hommes ; aussi la Gènesé ne manque pas de dire que ces Dieux qui couchèrent avec nos filles produisirent des géants.

Et je ferai venir sur la terre les eaux du Déluge.
(Voyez l'article *Inondation*.) Je remarquerai seulement ici que Saint Augustin dans sa Cité de Dieu, n^o. 8. dit : *maximum illud dilu-*

vium græca nec latina novit historia : ni l'histoire grecque ni la latine ne connaissent ce grand déluge. En effet on n'a jamais connu que ceux de Deucalion & d'Ogigès en Grèce, regardés comme universels dans les fables recueillies par Ovide, mais totalement ignorés dans l'Asie orientale.

Dieu dit à Noé, Je vais faire alliance avec vous & avec votre semence après vous, & avec tous les animaux.

Dieu faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du sentiment, & il y a quelque chose d'aussi divin dans le sentiment que dans la pensée la plus métaphysique. D'ailleurs, les animaux sentent mieux que la plupart des hommes ne pensent. C'est apparemment en vertu de ce pacte que François d'Assise, fondateur de l'ordre séraphique, disait aux cigales & aux lièvres, Chantez, ma sœur la cigale, broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité ? que tous les animaux se dévoreraient les uns les autres, qu'ils se nourriraient de notre sang & nous du leur, qu'après les avoir mangés nous nous exterminerions avec rage, & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos semblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le Diable. Probablement tout ce passage ne veut dire autre chose sinon que Dieu est également le maître absolu de tout ce qui respire,

Et je mettrai mon arc dans les nuées, & il sera un signe de mon pacte, &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées, il dit, je mettrai. Cela suppose évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toujours existé. C'est un phénomène causé par la pluie, & on le donne ici comme quelque chose de surnaturel qui avertit que la terre ne sera plus inondée. Il est étrange de choisir le signe de la pluie pour assurer qu'on ne sera pas noyé; mais aussi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on est rassuré par l'arc-en-ciel.

Et sur le soir les deux Anges arrivèrent à Sodome, &c.

Toute l'histoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, est peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait inventée. Mais il faut considérer que presque toute l'Asie croyait qu'il y avait des démons incubes & succubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de désirs chez un peuple corrompu, que des hommes ordinaires.

Pour Loth qui propose ses deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, & la femme de Loth changée en statue de sel, & tout le reste de cette histoire, qu'en peut-on dire? L'ancienne fable arabe de Cinira & de Mirra a quelque rapport à l'inceste de Loth & de ses filles: & l'aventure de Philemon & de Baucis n'est pas sans ressemblance avec les deux anges

qui apparurent à Loth & à sa femme. Pour la statue de sel, nous ne savons pas à quoi elle ressemble ; est-ce à l'histoire d'Orphée & d'Euridice ?

Il s'est trouvé quelques savans qui ont prétendu qu'on devait retrancher des livres canoniques toutes ces choses incroyables qui scandalisent les faibles ; mais on a dit que ces savans étaient des cœurs corrompus, des hommes à bruler, & qu'il est impossible d'être honnête homme si on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'est ainsi que raisonne une espèce de monstre qui veut dominer sur les esprits.

Quelques célèbres pères de l'Eglise ont eu la prudence de tourner toutes ces histoires en allégories, à l'exemple des Juifs, & surtout de Philon. Des Papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur proposait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas ; car si ceux-ci n'y entendent rien, ce n'est pas leur faute ; mais ceux qui n'y comprennent rien, doivent tolérer aussi ceux qui comprennent tout.

G L O I R E.

BEn-al-bétif, ce digne chef des derviches leur disait un jour : Mes frères, il est très bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran, *Au nom de Dieu très miséricordieux* ; car Dieu use de miséricorde, & vous apprenez à la faire en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu, sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais, mes frères, gardez-vous bien d'imiter ces téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de Dieu. Si un jeune imbécille soutient une thèse sur les cathégories, thèse à laquelle préside un ignorant en fourrure, il ne manqué pas d'écrire en gros caractères à la tête de sa thèse ; *Eh allhà abron doxa : Ad majorem Dei gloriam*. Un bon Musulman a-t-il fait blanchir son fallon, il grave cette sottise sur sa porte ; un Saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de Dieu. C'est un usage impie qui est pieusement mis en usage. Que diriez-vous d'un petit Chiaoux, qui en vidant la chaise percée de notre Sultan, s'écrierait, A la plus grande gloire de notre invincible Monarque ? Il y a certainement plus loin du Sultan à Dieu, que du Sultan au petit Chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre appelés hommes avec la gloire de l'Être infini ? Peut-il aimer la gloire ? Peut-il en

recevoir de vous ? Peut-il en goûter ? Jusqu'à quand , animaux à deux piés sans plumes , ferez-vous Dieu à votre image ? Quoi ! parce que vous êtes vains , parce que vous aimez la gloire , vous voulez que Dieu l'aime aussi ! S'il y avait plusieurs Dieux , chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce serait là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la bassesse extrême , ce Dieu ferait comme le Roi Alexandre ou Scander , qui ne voulait entrer en lice qu'avec des Rois : Mais vous , pauvres gens , quelle gloire pouvez-vous donner à Dieu ? Cessez de profaner son nom sacré. Un Empereur nommé Octave Auguste , défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome , de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Être suprême , ni l'honorer. Anéantissez-vous , adorez & taisez-vous.

Ainsi parlait Ben-al-bétif , & les derviches s'écrient , Gloire à Dieu ! Ben-al-bétif a bien parlé.

G R A C E .

Sacrés consultants de Rome moderne , illustres & infallibles théologiens , personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions ; mais si Paul Emile , Scipion , Caton , Cicéron , César , Titus , Trajan , Marc-Aurèle , revenaient dans cette Rome qu'ils mirent

autrefois en quelque crédit , vous m'avouerez qu'ils seraient un peu étonnés de vos décisions sur la grace. Que diraient-ils , s'ils entendaient parler de la grace de santé selon St. Thomas , & de la grace médicinale selon Cajetan ; de la grace extérieure , & intérieure , de la gratuite , de la sanctifiante , de l'actuelle , de l'habituelle , de la coopérante , de l'efficace qui quelquefois est sans effet , de la suffisante qui quelquefois ne suffit pas , de la versatile , & de la congrue ? en bonne foi , y comprendraient - ils plus que vous & moi ?

Quel besoin auraient ces pauvres gens , de vos sublimes instructions ? Il me semble que je les entends dire ;

Mes Révérends Pères , vous êtes de terribles génies : nous pensions sottement que l'Etre éternel ne se conduit jamais par des loix particulières comme les vils humains , mais par ses loix générales , éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous , que Dieu fût semblable à un maître insensé qui donne un pécule à un esclave , & refuse la nourriture à l'autre ; qui ordonne à un manchot de pétrir de la farine , à un muet de lui faire la lecture , à un cu-de-jatte d'être son courier.

Tout est grace de la part de Dieu ; il a fait au globe que nous habitons la grace de le former ; aux arbres , la grace de les faire croître ; aux animaux celle de les nourrir ; mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper , & qu'un autre loup meure de faim , Dieu a fait à ce premier loup une

grace particulière ? S'est-il occupé par une grace prévenante à faire croître un chêne , préféralement à un autre chêne à qui la fève a manqué ? Si dans toute la nature , tous les êtres sont soumis aux loix générales , comment une seule espèce d'animaux n'y ferait-elle pas soumise ?

Pourquoi le maître absolu de tout , aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme , qu'à conduire le reste de la nature entière ? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque chose dans le cœur d'un Courlandais ou d'un Biscayen , pendant qu'il ne change rien aux loix qu'il a imposées à tous les autres ?

Quelle pitié de supposer qu'il fait , défait , refait continuellement des sentimens dans nous ! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres ! Encor n'est-ce que pour ceux qui se confessent , que tous ces changemens sont imaginés. Un Savoyard , un Bergamasque aura le lundi la grace de faire dire une messe pour douze sous ; le mardi il ira au cabaret , & la grace lui manquera ; le mercredi il aura une grace coopérante qui le conduira à confesse ; mais il n'aura point la grace efficace de la contrition parfaite ; le jeudi ce fera une grace suffisante qui ne lui suffira point , comme on l'a déjà dit. Dieu travaillera continuellement dans la tête de ce Bergamasque , tantôt avec force , tantôt faiblement , & le reste de la terre ne lui fera de rien ! il ne daignera pas se mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois ! S'il vous reste un grain de raison , mes Révérends Pères , ne trouvez-vous pas ce système prodigieusement ridicule ?

Malheureux , voyez ce chêne qui porte sa tête aux nuës , & ce roseau qui rampe à ses piës ; vous ne dites pas que la grace efficace a été donnée au chêne , & a manqué au roseau. Levez les yeux au ciel , voyez l'éternel Démiurgos créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres , par des loix générales & éternelles. Voyez la même lumière se réfléchir du Soleil à Saturne , & de Saturne à nous ; & dans cet accord de tant d'autres emportés par un cours rapide dans cette obéissance générale de toute la nature , osez croire , si vous pouvez , que Dieu s'occupe de donner une grace versatile à sœur Thérèse & une grace concomitante à sœur Agnès !

Atome , à qui un sot atome a dit que l'Éternel a des loix particulières pour quelques atomes de ton voisinage , qu'il donne sa grace à celui-là , & la refuse à celui-ci ; que tel qui n'avait pas la grace hier , l'aura demain ; ne répète pas cette sottise. Dieu a fait l'univers , & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens sont comme les combattans chez Homère , qui croyaient que les Dieux s'armaient tantôt contre eux , tantôt en leur faveur. Si Homère n'était pas considéré comme poëte , il le serait comme blasphémateur.

C'est Marc - Aurèle qui parle , ce n'est pas moi ; car Dieu qui vous inspire , me fait la grace de croire tout ce que vous dites , tout ce que vous avez dit , & tout ce que vous direz.

G U E R R E.

LA famine , la peste & la guerre sont les trois ingrédiens les plus fameux de ce bas monde. On peut ranger dans la classe de la famine toutes les mauvaises nourritures où la disette nous force d'avoir recours pour abrégier notre vie dans l'espérance de la soutenir.

On comprend dans la peste , toutes les maladies contagieuses , qui sont au nombre de deux ou trois mille. Ces deux présens nous viennent de la Providence ; mais la guerre qui réunit tous ces dons , nous vient de l'imagination de trois ou quatre cent personnes , répandues sur la surface de ce globe , sous le nom de princes ou de ministres ; & c'est peut-être pour cette raison que dans plusieurs dédicaces on les appelle les images vivantes de la Divinité.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra sans peine , que la guerre traîne toujours à sa suite la peste & la famine , pour peu qu'il ait vû les hôpitaux des armées d'Allemagne , & qu'il ait passé dans quelques villages où il se fera fait quelque grand exploit de guerre.

C'est sans doute un très bel art que celui qui désole les campagnes , détruit les habitations , & fait périr année commune quarante mille hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations assemblées pour leur bien commun ; par exemple , la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrygie & des peuples

voisins , qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs , pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le peuple Romain assésé jageait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant la moisson , contre le peuple de Veies , ou contre les Volsques : Et quelques années après , tous les Romains étant en colère contre tous les Carthaginois , se battirent longtems sur mer & sur terre. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un généalogiste prouve à un Prince qu'il descend en droite ligne d'un Comte , dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cent ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie. Le Prince & son conseil concluent sans difficulté que cette province qui est à quelques centaines de lieues de lui , a beau protester qu'elle ne le connaît pas , qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui ; que pour donner des loix aux gens , il faut au moins avoir leur consentement : ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du Prince , dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune , borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc , les fait tourner à droite & à gauche , & marche à la gloire.

Les autres Princes qui entendent parler de cette équipée , y prennent part chacun selon son

pouvoir, & couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-Kan, Tamerlan, Bajazet n'en trainèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, & qu'il y a cinq ou six fous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils se divisent aussi-tôt en deux bandes comme des moissonneurs, & vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

Il se trouve à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant & s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux & invoque Dieu solennellement, avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans

une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu , & de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages & pour les naissances , ainsi que pour les meurtres ; ce qui n'est pas pardonnable , surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

La Religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une ame bien née n'en a pas la volonté , une ame tendre s'en effraye. Elle se représente un Dieu juste & vengeur ; mais la Religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie , conjurations , séditions , brigandages , embuscades , surprises de villes , pillages , meurtres. Chacun marche gayement au crime sous la bannière de son saint.

On paye partout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières ; les uns sont vêtus d'un long juste - au - corps noir , chargé d'un manteau écourté ; les autres ont une chemise par dessus une robe ; quelques - uns portent deux pendants d'étoffe bigarrée , par dessus leur chemise. Tous parlent longtems ; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine , à propos d'un combat en Vétéranie.

Le reste de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithèses que les dames qui étendent légèrement un peu de carmin sur leurs joues fraîches , seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel ; que Polyucte & Atha-

lie sont les ouvrages du Démon ; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cent écus de marée un jour de carême, fait inmanquablement son salut ; & qu'un pauvre homme qui mange pour deux sous & demi de mouton va pour jamais à tous les Diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espèce, il y en a trois ou quatre tout au plus, composées par un Gaulois nommé Maffillon, qu'un honnête homme peut lire sans dégoût ; mais dans tous ces discours, à peine en trouverez-vous deux où l'orateur ose dire quelques mots contre ce fléau & ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent sans cesse contre l'amour qui est la seule consolation du genre humain, & la seule manière de le réparer ; ils ne disent rien des efforts abominables que nous faisons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais sermon sur l'impureté, ô Bourdalouë ! mais aucun sur ces meurtres variés en tant de façons, sur ces rapines, sur ces brigandages, sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges & de tous les lieux n'égalent jamais les maux que produit une seule campagne.

Misérables médecins des âmes, vous criez pendant cinq quarts-d'heure sur quelques piquettes d'épingles, & vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philosophes moralistes, brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera

loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme fera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière. Que deviennent & que m'importent l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cent pas me fracasse le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voyent la ville où je suis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes & des enfans expirans sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas ?

Ce qu'il y a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu Mars. Sabaoth chez les Juifs signifie le Dieu des armes : mais Minerve chez Homère appelle Mars un Dieu furieux, insensé, infernal.

HISTOIRE DES ROIS JUIFS,

ET PARALIPOMENES.

Tous les peuples ont écrit leur histoire dès qu'ils ont pu écrire. Les Juifs ont aussi écrit la leur. Avant qu'ils eussent des Rois, ils

vivaient sous une Théocratie ; ils étaient censés gouvernés par Dieu même.

Quand les Juifs voulurent avoir un Roi comme les autres peuples leurs voisins , le prophète Samuel très intéressé à n'avoir point de Roi , leur déclara de la part de Dieu , que c'était Dieu lui-même qu'ils rejettaient ; ainsi la Théocratie finit chez les Juifs , lorsque la Monarchie commença.

On pourrait donc dire , sans blasphémer , que l'histoire des Rois Juifs a été écrite comme celle des autres peuples , & que Dieu n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'histoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer , c'est que les Paralipomènes contredisent très souvent le livre des Rois dans la chronologie & dans les faits , comme nos historiens profanes se contredisent quelquefois. De plus , si Dieu a toujours écrit l'histoire des Juifs , il faut donc croire qu'il l'écrit encore ; car les Juifs sont toujours son peuple chéri. Ils doivent se convertir un jour , & il paraît qu'alors ils seront aussi en droit de regarder l'histoire de leur dispersion comme sacrée , qu'ils sont en droit de dire que Dieu écrivit l'histoire de leurs Rois.

On peut encor faire une réflexion ; c'est que Dieu ayant été leur seul Roi très longtems , & ensuite ayant été leur historien , nous devons avoir pour tous les Juifs le respect le plus profond. Il n'y a point de fripier Juif qui ne soit infiniment au dessus de César & d'Alexandre.

Comment ne se pas prosterner devant un fripier qui vous prouve que son histoire a été écrite par la Divinité même, tandis que les histoires Grecques & Romaines ne nous ont été transmises que par des prophanes ?

Si le stile de l'histoire des Rois & des Paralipomènes est divin, il se peut encor que les actions racontées dans ces histoires ne soient pas divines. David assassine Urie, Isboseth, & Miphiboseth sont assassinés. Absalon assassine Ammon, Joab assassine Absalon, Salomon assassine Adonias son frère, Baza assassine Nadab, Zimri assassine Ela, Hamri assassine Zimri, Achab assassine Naboth; Jehu assassine Achab, & Joram; les habitans de Jérusalem assassinent Amasias fils de Joas. Sélom fils de Jabès assassine Zacharias fils de Jéroboam. Manahaim assassine Sélom fils de Jabès. Phacée fils de Roméli assassine Phaceia fils de Manahaim. Ozée fils d'Ela assassine Phacée fils de Roméli. On passe sous silence beaucoup d'autres menus assassinats. Il faut avouer que si le St. Esprit a écrit cette histoire, il n'a pas choisi un sujet fort édifiant.

I D É E.

QU'est-ce qu'une idée ?

C'est une image qui se peint dans mon cerveau.
Toutes vos pensées sont donc des images ?

Affurément; car les idées les plus abstraites

ne font que les filles de tous les objets que j'ai apperçus. Je ne prononce le mot d'*être* en général que parce que j'ai connu des êtres particuliers. Je ne prononce le nom d'*infini*, que parce que j'ai vû des bornes, & que je recule ces bornes dans mon entendement autant que je le puis ; je n'ai d'idées que parce que j'ai des images dans la tête.

Et quel est le peintre qui fait ce tableau ?

Ce n'est pas moi, je ne suis pas assez bon dessinateur : c'est celui qui m'a fait, qui fait mes idées.

Vous seriez donc de l'avis de Mallebranche, qui difait que nous voyons tout en Dieu ?

Je suis bien sûr au moins que si nous ne voyons pas les choses en Dieu même, nous les voyons par son action toute-puissante.

Et comment cette action se fait-elle ?

Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en savais pas un mot, & que Dieu n'a dit son secret à personne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur, courir mon sang dans mes veines : j'ignore le principe de tous mes mouvemens ; & vous voulez que je vous dise comment je sens, & comment je pense ? cela n'est pas juste.

Mais vous savez au moins si votre faculté d'avoir des idées est jointe à l'étendue ?

Pas un mot. Il est bien vrai que Tatien dans son discours aux Grecs, dit que l'ame est composée manifestement d'un corps. Irenée dans son chapitre 62. du second livre, dit, que le Seigneur a enseigné que nos ames gardent la figure

de notre corps pour en conserver la mémoire. Tertullien assure dans son second livre de *l'Âme*, qu'elle est un corps. Arnobe, Lactance, Hilaire, Grégoire de Nice, Ambroise n'ont point une autre opinion. On prétend que d'autres pères de l'Eglise assurent que l'âme est sans aucune étendue, & qu'en cela ils sont de l'avis de Platon, ce qui est très douteux. Pour moi je n'ose être d'aucun avis; je ne vois qu'incompréhensibilité dans l'un & dans l'autre système; & après y avoir rêvé toute ma vie, je suis aussi avancé que le premier jour.

Ce n'était donc pas la peine d'y penser?

Il est vrai; celui qui jouit, en fait plus que celui qui réfléchit, ou du moins il fait mieux, il est plus heureux; mais que voulez-vous? il n'a pas dépendu de moi, ni de recevoir ni de rejeter dans ma cervelle toutes les idées qui sont venues y combattre les unes contre les autres, & qui ont pris mes cellules médullaires pour leur champ de bataille.

Quand elles se sont bien battuës, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

Il est bien triste d'avoir tant d'idées, & de ne savoir pas au juste la nature des idées?

Je l'avoue, mais il est bien plus triste, & beaucoup plus sot de croire savoir ce qu'on ne fait pas.

IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE.

Idole, vient du grec Eidos, figure, Eidos, représentation d'une figure, Latreuein, fervir, révéler, adorer. Ce mot adorer est latin, & a beaucoup d'acceptions différentes : il signifie porter la main à la bouche en parlant avec respect : se courber, se mettre à genoux, saluer, & enfin communément, rendre un culte suprême.

Il est utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les payens étaient idolâtres, & que les Indiens sont encor des peuples idolâtres. Premièrement, on n'appella personne payen avant Théodose le jeune ; ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conservèrent leur ancienne religion. Secondement, l'Indoustan est mahométan, & les Mahométans sont les implacables ennemis des images & de l'idolâtrie. Troisièmement, on ne doit point appeller idolâtres beaucoup de peuples de l'Inde qui sont de l'ancienne religion des Parfis, ni certaines Castes qui n'ont point d'idole.

E X A M E N,

S'il y a jamais eu un gouvernement idolâtre ?

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple
sur

sur la terre qui ait pris ce nom d'Idolâtre. Ce mot est une injure , un terme outrageant , tel que celui de *Gavache* que les Espagnols donnaient autrefois aux Français , & celui de *Maranes* que les Français donnaient aux Espagnols. Si on avait demandé au Sénat de Rome , à l'Aréopage d'Athènes , à la Cour des Rois de Perse , *Etes-vous idolâtres ?* ils auraient à peine entendu cette question. Nul n'aurait répondu , Nous adorons des images , des idoles. On ne trouve ce mot , Idolâtre , Idolâtrie , ni dans Homère , ni dans Hésiode , ni dans Hérodote , ni dans aucun auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit , aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles , qu'on les servît en Dieux , qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les capitaines Romains & Carthaginois faisaient un traité , ils attestaient tous leurs Dieux. C'est en leur présence , disaient-ils , que nous jurons la paix. Or les statues de tous ces Dieux , dont le dénombrement était très long , n'étaient pas dans la tente des Généraux ; ils regardaient les Dieux comme présens aux actions des hommes , comme témoins , comme juges , & ce n'est pas assurément le simulacre qui constituait la Divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les statues de leurs fausses divinités dans les temples ? Du même œil , s'il est permis de s'exprimer ainsi , que nous voyons les images des objets de notre vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre , mais

d'adorer une fausse divinité représentée par ce bois & ce marbre. La différence entre eux & nous n'est pas qu'ils eussent des images & que nous n'en ayons point ; la différence est que leurs images figuraient des êtres fantastiques dans une religion fausse, & que les nôtres figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la statue d'Hercule, & nous celle de St. Christophe : ils avaient Esculape & sa chèvre, & nous St. Roch & son chien ; Jupiter armé du tonnerre, & nous St. Antoine de Padoue, & St. Jacques de Compostelle.

Quand le consul Pline adresse les prières *aux Dieux immortels*, dans l'exorde du panégyrique de Trajan, ce n'est pas à des images qu'il les adresse ; ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers tems du paganisme, ni les plus reculés, n'offrent pas un seul fait qui puisse faire conclure qu'on adorât une idole. Homère ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olimpe. Le Palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage sacré de la protection de Pallas ; c'était elle qu'on vénérât dans le Palladium.

Mais les Romains & les Grecs se mettaient à genoux devant des statues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Nous avons sanctifié ces coutumes, & nous ne sommes point idolâtres.

Les femmes en tems de sécheresse portaient les statues des Dieux, après avoir jeûné. El-

les marchaient piés nuds ; les cheveux épars , & auffi-tôt il pleuvait à feaux , comme dit Pétrone , *& statim urceatim pluebat*. N'avons-nous pas consacré cet usage illégitime chez les Gentils , & légitime fans doute parmi nous ? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nuds piés des charognes pour obtenir les bénédictions du ciel par leur intercession ? Si un Turc , un lettré Chinois était témoin de ces cérémonies , il pourrait par ignorance nous accuser d'abord de mettre notre confiance dans les simulacres que nous promenons ainsi en procession , mais il suffirait d'un mot pour le détromper.

On est surpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les tems contre l'idolâtrie des Romains , & des Grecs ; & ensuite on est plus surpris encor quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande Diane d'Ephèse avait plus de réputation qu'une Diane de village. Il se faisait plus de miracles dans le temple d'Esculape à Epidauré , que dans un autre de ses temples. La statue de Jupiter Olimprien attirait plus d'offrandes que celle de Jupiter Paphlagonien. Mais puisqu'il faut toujours opposer ici les coutumes d'une religion vraye , à celles d'une religion fausse , n'avons-nous pas eu depuis plusieurs siècles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres ? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette , qu'à Notre-Dame des Neiges ? C'est à nous à

voir si on doit saisir ce prétexte pour nous accuser d'idolâtrie ?

On n'avait imaginé qu'une seule Diane, un seul Apollon, un seul Esculape; non pas autant d'Apollons, de Dianes & d'Esculapes qu'ils avaient de temples & de statues. Il est donc prouvé, autant qu'un point d'histoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une statue fût une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette statue, à cette idole, & que par conséquent les anciens n'étaient point idolâtres.

Une populace grossière & superstitieuse qui ne raisonnait point, qui ne savait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait aux temples par oisiveté, & parce que les petits y sont égaux aux grands, qui portait son offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles sans en avoir examiné aucun, & qui n'était guères au dessus des victimes qu'elle amenait; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande Diane, & de Jupiter tonnant, être frappée d'une horreur religieuse, & adorer sans le savoir, la statue même; c'est ce qui est arrivé quelquefois dans nos temples à nos payfans grossiers, & on n'a pas manqué de les instruire que c'est aux bienheureux, aux immortels reçus dans le ciel, qu'ils doivent demander leur intercession, & non à des figures de bois & de pierre, & qu'ils ne doivent adorer que Dieu seul.

Les Grecs & les Romains augmentèrent le nombre de leurs Dieux par des apothéoses;

les Grecs divinifiaient les conquérans , comme Bacchus , Hercule , Perfée. Rome dreffa des autels à fes Empereurs. Nos apothéofes font d'un genre différent. Nous avons des Saints au lieu de leurs demi-Dieux , de leurs Dieux fecondaires ; mais nous n'avons égard ni au rang , ni aux conquêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes fimplement vertueux , qui feraient la plûpart ignorés fur la terre , s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les apothéofes des anciens font faites par la flatterie , les nôtres par le refpect pour la vertu. Mais ces anciennes apothéofes font encor une preuve convaincante que les Grecs & les Romains n'étaient point proprement idolâtres. Il eft clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la ftatue d'Augufte & de Claudius , que dans leurs médailles.

Cicéron dans fes ouvrages philofophiques ne laiffe pas foupçonner feulement qu'on puiſſe ſe méprendre aux ftatues des Dieux & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroyent la religion établie , mais aucun d'eux n'imagine d'accuſer les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divinités. Lucrece ne reproche cette fottife à perſonne , lui qui reproche tout aux ſuperſtitieux. Donc , encor une fois , cette opinion n'exiſtait pas , on n'en avait aucune idée. Il n'y avait point d'idolâtre.

Horace fait parler une ftatue de Priape ; il lui fait dire , *J'étais autrefois un tronc de figuier ; un charpentier ne ſachant ſ'il ferait de moi un Dieu ou un banc , ſe déterminâ enfin à me faire*

Dieu , &c. Que conclure de cette plaisanterie ? Priape était de ces petites divinités subalternes , abandonnées aux railleurs ; & cette plaisanterie même est la preuve la plus forte que cette figure de Priape qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiseaux , n'était pas fort révéree.

Dacier en se livrant à l'esprit commentateur n'a pas manqué d'observer que Baruch avait prédit cette aventure , en disant , *Ils ne seront que ce que voudront les ouvriers* ; mais il pouvait observer aussi qu'on en peut dire autant de toutes les statues.

On peut d'un bloc de marbre tirer tout aussi bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre , ou de Jupiter , ou de quelqu'autre chose plus respectable. La matière dont étaient formés les chérubins du Saint des Saints aurait pû servir également aux fonctions les plus viles. Un trône , un autel en font-ils moins révéérés , parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuisine ?

Dacier au-lieu de conclure que les Romains adoraient la statue de Priape , & que Baruch l'avait prédit , devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Consultez tous les auteurs qui parlent des statues de leurs Dieux , vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie ; ils disent expressément le contraire. Vous voyez dans Martial :

*Qui finxit sacros auro vel marmore vultus ,
Non facit ille Deos.*

Dans Ovide :

Colitur pro Jove forma Jovis.

Dans Stace :

*Nulla autem effigies , nulli commissa matello.
Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.*

Dans Lucain :

Esne Dei sedes , nisi terra & pontus & aër ?

On ferait un volume de tous les passages qui déposent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les statues rendaient des oracles , qui ait pû faire penser que ces statues avaient en elles quelque chose de divin. Mais certainement l'opinion régnaute était que les Dieux avaient choisi certains autels , certains simulacres pour y venir résider quelquefois , pour y donner audience aux hommes , pour leur répondre. On ne voit dans Homère & dans les chœurs des tragédies Grecques , que des prières à Apollon qui rend ses oracles sur les montagnes , en tel temple , en telle ville ; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une prière adressée à une statue.

Ceux qui professaient la magie , qui la croyaient une science , ou qui feignaient de le croire , prétendaient avoir le secret de faire descendre les Dieux dans les statues , non pas les grands Dieux , mais les Dieux secondaires , les génies. C'est ce que Mercure Trismégiste appelait fai-

re des Dieux ; & c'est ce que St. Augustin réfute dans sa Cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les simulacres n'avaient rien en eux de divin , puisqu'il falait qu'un magicien les animât. Et il me semble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût assez habile pour donner une ame à une statue pour la faire parler.

En un mot , les images des Dieux n'étaient point des Dieux , Jupiter , & non pas son image , lançait le tonnerre ; ce n'était pas la statue de Neptune qui soulevait les mers , ni celle d'Apollon qui donnait la lumière. Les Grecs & les Romains étaient des Gentils , des Polithéistes , & n'étaient point des idolâtres.

Si les Perses, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres? & de quelle antiquité est l'origine des simulacres appellés idoles. Histoire de leur culte.

C'est une grande erreur d'appeller idolâtres les peuples qui rendirent un culte au soleil & aux étoiles. Ces nations n'eurent longtems ni simulacres ni temples. Si elles se trompèrent , c'est en rendant aux astres ce qu'ils devaient au Créateur des astres : Encor le dogme de Zoroastre ou Zerdust , recueilli dans le Sadder , enseigne-t-il un Etre suprême , vengeur & rémunérateur ; & cela est bien loin de l'idolâtrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole ; il a toujours conservé le culte simple du maître du ciel Kingtien. Gengis-

Kan chez les Tartares n'était point idolâtre, & n'avait aucun simulacre. Les Musulmans qui remplissent la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, la Perse, l'Inde & l'Afrique, appellent les Chrétiens idolâtrés, giaours, parce qu'ils croient que les Chrétiens rendent un culte aux images. Ils brisèrent plusieurs statues qu'ils trouvèrent à Constantinople dans Ste. Sophie, & dans l'Eglise des Sts. Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en mosquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toujours les hommes, & leur fit croire que des temples dédiés à des saints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces saints révérees à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolâtrie la plus complète. Cependant il n'en est rien. Les Chrétiens n'adorent en effet qu'un seul Dieu, & ne révèrent dans les bienheureux que la vertu même de Dieu qui agit dans ses saints. Les Iconoclastes & les Protestans ont fait le même reproche d'idolâtrie à l'Eglise, & on leur a fait la même réponse.

Comme les hommes ont eu très rarement des idées précises, & ont encor moins exprimé leurs idées par des mots précis, & sans équivoque, nous appellames du nom d'*Idolâtres* les Gentils, & surtout les Polithéistes. On a écrit des volumes immenses, on a débité des sentimens divers sur l'origine de ce culte rendu à Dieu, ou à plusieurs Dieux sous des figures sensibles: cette multitude de livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne fait pas qui inventa les habits & les chaussures , & on veut favoir qui le premier inventa les *idoles* ? Qu'importe un passage de *San-choniaton* qui vivait avant la guerre de Troye ? que nous apprend-il , quand il dit que le cahos , l'esprit , c'est-à-dire le soufle , amoureux de ses principes , en tira le limon , qu'il rendit l'air lumineux , que le vent Colp & sa femme Baü engendrèrent Eon , qu'Eon engendra Genos ? que Cronos leur descendant avait deux yeux par derrière comme par devant , qu'il devint Dieu , & qu'il donna l'Egypte à son fils Taut ? Voilà un des plus respectables monumens de l'antiquité.

Orphée antérieur à *Sanchoniaton* , ne nous en apprendra pas davantage , dans sa *Théogonie* , que *Damascius* nous a conservée. Il représente le principe du monde sous la figure d'un dragon à deux têtes , l'une de taureau , l'autre de lion , un visage au milieu , qu'il appelle visage dieu , & des ailes dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités , l'une que les images sensibles & les hiéroglyphes sont de l'antiquité la plus haute ; l'autre que tous les anciens philosophes ont reconnu un premier principe.

Quand au Polithéisme , le bon sens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes , c'est-à-dire des animaux faibles , capables de raison & de folie , sujets à tous les accidens , à la maladie & à la mort , ces hommes ont senti leur faiblesse & leur dépendance : ils ont reconnu aisément qu'il est quelque chose de plus puis-

fant qu'eux. Ils ont senti une force dans la terre qui fournit leurs alimens ; une dans l'air qui souvent les détruit ; une dans le feu qui consume , & dans l'eau qui submerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des êtres qui présidaient à ces élémens ? Quoi de plus naturel que de révéler la force invisible qui faisait luire aux yeux le soleil & les étoiles ? Et dès qu'on voulut se former une idée de ces puissances supérieures à l'homme , quoi de plus naturel encor que de les figurer d'une manière sensible ? Pouvait-on même s'y prendre autrement ? La religion juive qui précéda la nôtre , & qui fut donnée par Dieu même , était toute remplie de ces images sous lesquelles Dieu est représenté. Il daigne parler dans un buisson le langage humain ; il paraît sur une montagne. Les esprits célestes qu'il envoie viennent tous avec une forme humaine ; enfin le sanctuaire est rempli de chérubins , qui sont des corps d'hommes avec des aîles & des têtes d'animaux ; c'est ce qui a donné lieu à l'erreur de Plutarque , de Tacite , d'Appien , & de tant d'autres , de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. Dieu malgré sa défense de peindre , & de sculpter aucune figure , a donc daigné se proportionner à la faiblesse humaine , qui demandait qu'on parlât aux sens par des images.

Isaïe dans le chap. VI. voit le Seigneur assis sur un trône , & le bas de sa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend sa main , & touche la bouche de Jérémie , au chap. I. de ce

prophète. Ezéchiél au chap. III. voit un trône de saphir , & Dieu lui paraît comme un homme affis sur ce trône. Ces images n'altèrent point la pureté de la religion juive , qui jamais n'employa les tableaux , les statues , les idoles , pour représenter Dieu aux yeux du peuple.

Les lettrés Chinois , les Parfis , les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles ; mais bientôt Isis & Osiris furent figurés ; bientôt Bel à Babilone fut un gros colosse. Brama fut un monstre bizarre dans la presque isle de l'Inde. Les Grecs surtout multiplièrent les noms des Dieux , les statues & les temples ; mais en attribuant toujours la suprême puissance à leur Zeus nommé par les Latins Jupiter ; maître des Dieux & des hommes. Les Romains imitèrent les Grecs. Ces peuples placèrent toujours tous les Dieux dans le ciel , sans favoir ce qu'ils entendaient par le ciel & par leur Olimpe : il n'y avait pas d'apparence que ces êtres supérieurs habitassent dans les nuées , qui ne sont que de l'eau. On en avait placé d'abord sept dans les sept planètes , parmi lesquelles on comptait le soleil ; mais depuis , la demeure de tous les Dieux fut l'étendue du ciel.

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux ; six mâles & six femelles , qu'ils nommèrent *Dii majorum gentium*. Jupiter , Neptune , Apollon , Vulcain , Mars , Mercure ; Junon , Vesta , Minerve , Cérés , Vénus , Diane. Pluton fut alors oublié ; Vesta prit sa place.

Ensuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dieux indigètes, les héros, comme Bacchus, Hercule, Esculape; les Dieux infernaux, Pluton, Proserpine; ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néréïdes, Glaucus; puis les Driades, les Naiïades; les Dieux des jardins, ceux des bergers; il y en avait pour chaque profession, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le Dieu *Pet*. On divinisa enfin les Empereurs. Ni ces Empereurs, ni le Dieu *Pet*, ni la déesse *Pertunda*, ni *Priape*, ni *Rumilia* la déesse des tetons, ni *Stercutius* le Dieu de la garde-robe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les Empereurs eurent quelquefois des temples; les petits Dieux *Pénates* n'en eurent point; mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait son cabinet. C'étaient les amusemens des vieilles femmes & des enfans, qui n'étaient autorisés par aucun culte public. On laissait agir à son gré la superstition de chaque particulier. On retrouve encor ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si personne ne fait quand les hommes commencèrent à se faire des idoles, on fait qu'elles sont de l'antiquité la plus hante. Tharé père d'Abraham en faisait à *Ur* en Caldée. Rachel déroba & emporta les idoles de son beau-père *Laban*. On ne peut remonter plus haut.

Mais quelle notion précise avaient les ancien-

nes nations de tous ces simulacres ? Quelle vertu , quelle puissance leur attribuait-on ? croyait-on que les Dieux descendaient du ciel pour venir se cacher dans ces statues ? ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'esprit divin , ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout ? c'est encor sur quoi on a très inutilement écrit ; il est clair que chaque homme en jugeait selon le degré de sa raison , ou de sa crédulité , ou de son fanatisme. Il est évident que les prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient à leurs statues , pour s'attirer plus d'offrandes. On fait que les philosophes réprouvaient ces superstitions , que les guerriers s'en moquaient , que les Magistrats les toléraient , & que le peuple toujours absurde ne savait ce qu'il faisait. C'est en peu de mots l'histoire de toutes les nations à qui Dieu ne s'est pas fait connaître.

On peut se faire la même idée du culte que toute l'Égypte rendit à un bœuf , & que plusieurs villes rendirent à un chien , à un singe , à un chat , à des oignons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblèmes. Ensuite un certain bœuf Apis , un certain chien , nommé Anubis , furent adorés ; on mangea toujours du bœuf & des oignons ; mais il est difficile de savoir ce que pensaient les vieilles femmes d'Égypte , des oignons sacrés & des bœufs.

Les idoles parlaient assez souvent. On faisait commémoration à Rome le jour de la fête de Cibèle , des belles paroles que la statue avait

prononcées, lorsqu'on en fit la translation du palais du Roi Attale.

*Ipsa pati volui, ne sit meta, mittevolentem,
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.*

» J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi vite; Rome est digne que tout Dieu s'y établitse. «

La statue de la Fortune avait parlé; les Scipions, les Cicérons, les Césars, à la vérité, n'en croyaient rien; mais la vieille à qui Encolpe donna un écu pour acheter des oyes & des dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient aussi des oracles, & les prêtres cachés dans le creux des statues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés idolâtres? Cette paix fut un bien qui naquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque nation reconnaissant plusieurs dieux inférieurs, trouva bon que ses voisins eussent aussi les leurs. Si vous exceptez Cambyse à qui on reproche d'avoir tué le bœuf Apis, on ne voit dans l'histoire profane aucun conquérant qui ait maltraité les dieux d'un peuple vaincu. Les Gentils n'avaient aucune religion exclusive, & les prêtres ne songèrent qu'à multiplier les offrandes & les sacrifices.

Les premières offrandes furent des fruits.

352. IDOLE , IDOLATRE , IDOLATRIE.

Bientôt après il falut des animaux pour la table des prêtres ; ils les égorgaient eux-mêmes ; ils devinrent bouchers & cruels ; enfin ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines ; & surtout des enfans & de jeunes filles. Jamais les Chinois , ni les Parfis , ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations. Mais à Hiéropolis en Egypte , au rapport de Porphyre , on immola des hommes.

Dans la Tauride on sacrifiait des étrangers. Heureusement les prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs , les Cypriots , les Phéniciens , les Tyriens , les Carthaginois , eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tombèrent dans ce crime de Religion ; & Plutarque rapporte qu'ils immolèrent deux Grecs & deux Gaulois , pour expier les galanteries de trois Vestales. Procope , contemporain du Roi des Francs Théodébert , dit que les Francs immolèrent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce Prince. Les Gaulois , les Germains faisaient communément de ces affreux sacrifices. On ne peut guères lire l'histoire sans concevoir de l'horreur pour le genre humain.

Il est vrai que chez les Juifs Jephthé sacrifia sa fille , & que Saül fut prêt d'immoler son fils. Il est vrai que ceux qui étaient voués au Seigneur par anathème ne pouvaient être rachetés ainsi qu'on rachetait les bêtes , & qu'il fallait qu'ils périssent. Samuel prêtre Juif

hâcha

Nâcha en morceaux avec un faine couperet le Roi Agag prifonnier de guerre à qui Saül avoit pardonné , & Saül fut réprouvé pour avoir obfervé le droit des gens avec ce Roi ; mais Dieu maître des hommes , peut leur ôter la vie quand il veut , comme il le veut , & par qui il veut ; & ce n'eft pas aux hommes à fe mettre à la place du maître de la vie & de la mort , & à ufurper les droits de l'Être fuprême.

Pour confoler le genre humain de cet horrible tableau , de ces pieux facrilèges , il eft important de favoir que chez prefque toutes les nations nommées idolâtres , il y avoit la théologie facrée & l'erreur populaire , le culte fecret & les cérémonies publiques , la religion des fages & celle du vulgaire. On n'enfeignoit qu'un feul Dieu aux initiés dans les myftères : il n'y a qu'à jeter les yeux fur l'hymne attribuée à l'ancien Orphée , qu'on chantoit dans les myftères de Cérés Eleufine , fi célèbre en Europe & en Afie. » Contemple la » nature divine , illumine ton efprit , gouverne ton cœur , marche dans la voie de la » juftice , que le Dieu du ciel & de la terre » foit toujours préfent à tes yeux ; il eft unique , il existe feul par lui-même , tous les » êtres tiennent de lui leur existence : il les » foutient tous ; il n'a jamais été vû des mortels , & il voit toutes chofes. «

Qu'on life encor ce paffage du philofophe Maxime de Madaure , dans fa lettre à St. Auguftin : » Quel homme eft allez groffier , allez

» stupide pour douter qu'il soit un Dieu sur-
 » prême éternel, infini, qui n'a rien engendré
 » de semblable à lui-même, & qui est le père
 » commun de toutes choses. «

Il y a mille témoignages que les sages abhorraient non-seulement l'idolâtrie, mais encor le polithéisme.

Epictète, ce modèle de résignation & de patience, cet homme si grand dans une condition si basse, ne parle jamais que d'un seul Dieu. Voici une de ses maximes : » Dieu m'a créé, » Dieu est au dedans de moi, je le porte partout. Pourrais-je le fouiller par des pensées obscènes, par des actions injustes, par d'infâmes désirs ? Mon devoir est de remercier Dieu de tout, de le louer de tout, & de ne cesser de le bénir, qu'en cessant de vivre. « Toutes les idées d'Epictète roulent sur ce principe.

Marc-Aurèle, aussi grand peut-être sur le trône de l'Empire Romain, qu'Epictète dans l'esclavage, parle souvent, à la vérité, des Dieux, soit pour se conformer au langage reçu, soit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Être suprême & les hommes ; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnaît qu'un Dieu éternel, infini ? » Notre » ame, dit-il, est une émanation de la divinité. Mes enfans, mon corps, mes esprits me » viennent de Dieu. «

Les Stoïciens, les Platoniciens, admettaient une nature divine & universelle : les Epicuriens la niaient. Les Pontifes ne parlaient que d'un

seul Dieu dans les mystères. Où étaient donc les idolâtres ?

Au reste c'est une des grandes erreurs du Dictionnaire de Moréri de dire que du tems de Théodose le jeune, il ne resta plus d'idolâtres que dans les pays reculés de l'Asie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encor Gentils, même au septième siècle. Le nord de l'Allemagne depuis le Vézer, n'était pas chrétien du tems de Charlemagne. La Pologne & tout le septentrion restèrent longtems après lui dans ce qu'on appelle idolâtrie. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares ont conservé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoyèdes, quelques Tartares, qui ayent persévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finissons par remarquer que dans les tems qu'on appelle parmi nous le moyen âge, nous appellions le pays des Mahométans *la Paganie*. Nous traitions d'idolâtres, d'adorateurs d'images, un peuple qui a les images en horreur. Avoüons encor une fois, que les Turcs sont plus excusables de nous croire idolâtres, quand ils voyent nos autels chargés d'images & de statues.

J E P H T É.

Ou des sacrifices de sang humain.

IL est évident par le texte du livre des Juges que Jephthé promet de sacrifier la première personne qui sortirait de sa maison pour venir le féliciter de sa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au devant de lui ; il déchira ses vêtemens , & il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer sur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrèrent longtems cette aventure , en pleurant la fille de Jephthé pendant quatre jours. (Voyez chap. 12. des Juges.

En quelque tems que cette histoire ait été écrite , qu'elle soit imitée de l'histoire Grecque , d'Agamemnon & d'Idoménée , ou qu'elle en soit le modèle , qu'elle soit antérieure ou postérieure à de pareilles histoires Assyriennes , ce n'est pas ce que j'examine ; je m'en tiens au texte : Jephthé voua sa fille en holocauste , & accomplit son vœu.

Il était expressément ordonné par la loi juive , d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne sera point racheté , mais sera mis à mort sans rémission.* La vulgate traduit , *non redimentur , sed morte morietur.* Lévitique , chap. 27. verset 29.

C'est en vertu de cette loi que Samuël coupa en morceaux le Roi Agag , à qui (comme nous

l'avons déjà dit) Saül avait pardonné ; & c'est même pour avoir épargné Agag, que Saül fut réprouvé du Seigneur, & perdit son royaume.

Voilà donc les sacrifices de sang humain clairement établis ; il n'y a aucun point d'histoire mieux constaté ; on ne peut juger d'une nation que par ses archives, & par ce qu'elle rapporte d'elle-même.

I N O N D A T I O N.

YA-t-il eu un tems où le globe ait été entièrement inondé ? cela est physiquement impossible. Il se peut que successivement la mer ait couvert tous les terrains l'un après l'autre ; & cela ne peut être arrivé que par une gradation lente, dans une multitude prodigieuse de siècles. La mer en cinq cent années de tems, s'est retirée d'Aiguemortes, de Fréjus, de Ravenne qui étaient de grands ports, & a laissé environ deux lieues de terrain à sec. Par cette progression il est évident qu'il lui faudrait deux millions deux cent cinquante mille ans pour faire le tour de notre globe. Ce qui est très remarquable, c'est que cette période approche fort de celle qu'il faut à l'axe de la terre pour se relever & pour coïncider avec l'équateur ; mouvement très vraisemblable, qu'on commence depuis cinquante ans à soupçonner, & qui ne peut s'effectuer que dans l'espace de deux millions & plus de trois cent mille années.

Les lits, les couches de coquilles qu'on a découverts à quelques lieues de la mer, sont une preuve incontestable qu'elle a déposé peu à peu ces productions maritimes sur des terrains qui étaient autrefois les rivages de l'Océan; mais que l'eau ait couvert entièrement tout le globe à la fois, c'est une chimère absurde en physique, démontrée impossible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'insuffisance de la quantité d'eau. Ce n'est pas qu'on prétende donner la moindre atteinte à la grande vérité du déluge universel rapporté dans le Pentateuque; au contraire, c'est un miracle, donc il le faut croire; c'est un miracle, donc il n'a pû être exécuté par les loix physiques.

Tout est miracle dans l'histoire du déluge. Miracle que quarante jours de pluye aient inondé les quatre parties du monde, & que l'eau se soit élevée de quinze coudées au dessus de toutes les plus hautes montagnes; miracle qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le ciel; miracle que tous les animaux se soient rendus dans l'arche de toutes les parties du monde; miracle que Noé ait trouvé de quoi les nourrir pendant dix mois; miracle que tous les animaux aient tenu dans l'arche avec leurs provisions; miracle que la plupart n'y soient pas morts; miracle qu'ils aient trouvé de quoi se nourrir en sortant de l'arche; miracle encor, mais d'une autre espèce, qu'un nommé Palletier ait crû expliquer comment tous les animaux ont pû tenir & se nourrir naturellement dans l'arche de Noé.

Or l'histoire du déluge étant la chose la plus miraculeuse dont on ait jamais entendu parler, il serait insensé de l'expliquer; ce sont de ces mystères qu'on croit par la foi, & la foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas, ce qui est encor un autre miracle.

Ainsi l'histoire du déluge universel est comme celle de la tour de Babel, de l'ânesse de Balaam, de la chute de Jérico au son des trompettes, des eaux changées en sang, du passage de la mer rouge, & de tous les prodiges que Dieu daigna faire en faveur des élus de son peuple. Ce sont des profondeurs que l'esprit humain ne peut sonder.

I N Q U I S I T I O N .

L'Inquisition est, comme on fait, une invention admirable & tout-à-fait chrétienne, pour rendre le Pape & les moines plus puissans & pour rendre tout un royaume hypocrite.

On regarde d'ordinaire St. Dominique comme le premier à qui l'on doit cette sainte institution. En effet nous avons encore une patente donnée par ce grand saint, laquelle est conçue en ces propres mots: *Moi, frère Dominique, je réconcilie à l'église le nommé Roger porteur des présentes, à condition qu'il se fera fouetter par un prêtre trois dimanches consécutifs depuis l'entrée de la ville jusqu'à la porte de l'église, qu'il fera maigre toute sa vie, qu'il jeûnera*

trois carêmes dans l'année, qu'il ne boira jamais de vin, qu'il portera le san-benito avec des croix, qu'il récitera le bréviaire tous les jours, dix pater dans la journée & vingt à l'heure de minuit, qu'il gardera désormais la continence & qu'il se présentera tous les mois au curé de sa paroisse, &c. Tout cela sous peine d'être traité comme hérétique, parjure & impénitent.

Quoique Dominique soit le véritable fondateur de l'inquisition, cependant Louis de Paramo l'un des plus respectables écrivains & des plus brillantes lumières du St. Office, rapporte au titre second de son second livre, que Dieu fut le premier instituteur du St. Office, & qu'il exerça le pouvoir des frères prêcheurs contre Adam. D'abord Adam est cité au tribunal, *Adam ubi es?* & en effet, ajoute-t-il, le défaut de citation aurait rendu la procédure de Dieu nulle.

Les habits de peau que Dieu fit à Adam & à Eve furent le modèle du *San-benito* que le St. Office fait porter aux hérétiques. Il est vrai que par cet argument on prouve que Dieu fut le premier tailleur; mais il n'est pas moins évident qu'il fut le premier inquisiteur.

Adam fut privé de tous les biens immeubles qu'il possédait dans le paradis terrestre, c'est de-là que le St. Office confisque les biens de tous ceux qu'il a condamnés.

Louis de Paramo remarque que les habitans de Sodome furent brulés comme hérétiques, parce que la Sodomie est une hérésie formelle. De-là il passe à l'histoire des Juifs; il y trouve partout le St. Office.

Jésus-Christ est le premier inquisiteur de la nouvelle loi, les Papes furent inquisiteurs de droit divin, & enfin ils communiquèrent leur puissance à St. Dominique.

Il fait ensuite le dénombrement de tous ceux que l'inquisition a mis à mort, & il en trouve beaucoup au de-là de cent mille.

Son livre fut imprimé en 1589 à Madrid avec l'approbation des Docteurs, les éloges de l'Evêque & le privilège du Roi. Nous ne concevons pas aujourd'hui des horreurs si extravagantes à la fois & si abominables; mais alors rien ne paraissait plus naturel & plus édifiant. Tous les hommes ressemblent à Louis de Paramo quand ils sont fanatiques.

Ce Paramo était un homme simple, très exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéressant, & supputant avec scrupule le nombre des victimes humaines que le St. Office a immolées dans tous les pays.

Il raconte avec la plus grande naïveté l'établissement de l'inquisition en Portugal, & il est parfaitement d'accord avec quatre autres historiens qui ont tous parlé comme lui. Voici ce qu'ils rapportent unanimement.

Il y avait longtems que le Pape Boniface IX, au commencement du quinzième siècle, avait délégué des frères prêcheurs qui allaient en Portugal de ville en ville bruler les hérétiques, les Musulmans & les Juifs; mais ils étaient ambulans, & les Rois mêmes se plaignirent quelquefois de leurs vexations. Le Pape Clément VII. voulut leur donner un établisse-

ment fixe en Portugal comme ils en avaient en Arragon & en Castille. Il y eut des difficultés entre la Cour de Rome & celle de Lisbonne , les esprits s'aigrirent , l'inquisition en souffrait & n'était point établie parfaitement.

En 1539 il parut à Lisbonne un Légat du Pape , qui était venu , disait-il , pour établir la Ste. Inquisition sur des fondemens inébranlables. Il apporte au Roi Jean III. des lettres du Pape Paul III. Il avait d'autres lettres de Rome pour les principaux Officiers de la Cour ; ses patentes de Légat étaient dûement scellées & signées ; il montra les pouvoirs les plus amples de créer un grand Inquisiteur & tous les juges du St. Office. C'était un fourbe nommé *Savedra* qui savait contrefaire toutes les écritures , fabriquer & appliquer de faux sceaux & de faux cachets. Il avait appris ce métier à Rome & s'y était perfectionné à Séville dont il arrivait avec deux autres fripons. Son train était magnifique , il était composé de plus de cent vingt domestiques. Pour subvenir à cette énorme dépense , lui & ses deux confidens empruntèrent à Séville des sommes immenses au nom de la chambre apostolique de Rome ; tout était concerté avec l'artifice le plus éblouissant.

Le Roi de Portugal fut étonné d'abord que le Pape lui envoyât un Légat à *latere* sans l'en avoir prévenu. Le Légat répondit fièrement que dans une chose aussi pressante que l'établissement fixe de l'inquisition , sa Sainteté ne pouvait souffrir les délais , & que le Roi était

assez honoré que le premier courier qui lui en apportait la nouvelle fût un Légat du St. Père. Le Roi n'osa repliquer. Le Légat dès le jour même établit un grand inquisiteur, envoya partout recueillir des décimes, & avant que la Cour pût avoir des réponses de Rome, il avait déjà fait bruler deux cent personnes & recueilli plus de deux cent mille écus.

Cependant le Marquis de Villanova, Seigneur Espagnol de qui le Légat avait emprunté à Séville une somme très considérable sur de faux billets, jugea à propos de se payer par ses mains, au lieu d'aller se compromettre avec le fourbe à Lisbonne. Le Légat faisait alors sa tournée sur les frontières de l'Espagne. Il y marche avec cinquante hommes armés, l'enlève & le conduit à Madrid.

La friponnerie fut bientôt découverte à Lisbonne, le Conseil de Madrid condamna le Légat Savedra au fouët & à dix ans de galères; mais ce qu'il y eut d'admirable, c'est que le Pape Paul IV. confirma depuis tout ce qu'avait établi ce fripon; il rectifia par la plénitude de sa puissance divine toutes les petites irrégularités des procédures, & rendit sacré ce qui avait été purement humain.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir;

Voilà comme l'inquisition devint sédentaire à Lisbonne, & tout le royaume admira la Providence.

Au reste on connaît assez toutes les procédures de ce tribunal, on sait combien elles sont

opposées à la fausse équité & à l'avengle raison de tous les autres tribunaux de l'univers. On est emprisonné sur la simple dénonciation des personnes les plus infames, un fils peut dénoncer son père, une femme son mari; on n'est jamais confronté avec ses accusateurs, les biens sont confisqués au profit des juges; c'est ainsi du moins que l'inquisition s'est conduite jusqu'à nos jours; il y a là quelque chose de divin: car il est incompréhensible que les hommes aient souffert ce joug patiemment.

Enfin le Comte d'Aranda a été béni de l'Europe entière en rognant les griffes & en limant les dents du monstre; mais il respire encore.

J O B.

Bon jour, mon ami Job, tu es un des plus anciens originaux dont les livres fassent mention; tu n'étais point Juif: on fait que le livre qui porte ton nom est plus ancien que le Pentateuque. Si les Hébreux qui l'ont traduit de l'arabe, se sont servis du mot Jéhova pour signifier Dieu, ils empruntèrent ce mot des Phéniciens & des Egyptiens, comme les vrais savans n'en doutent pas. Le mot de Satan n'était point hébreu, il était caldéen, on le fait assez.

Tu demeurais sur les confins de la Caldée. Des commentateurs dignes de leur profession, prétendent que tu croyais à la résurrection, par-

ce qu'étant couché sur ton fumier, tu as dit dans ton 19e. chapitre, *que tu t'en releverais* quelque jour. Un malade qui espère sa guérison, n'espère pas pour cela la résurrection; mais je veux te parler d'autres choses.

Avouë que tu étais un grand bavard, mais tes amis l'étaient davantage. On dit que tu possédais sept mille moutons, trois mille chameaux, mille bœufs & cinq cent ânesses. Je veux faire ton compte.

Sept mille moutons, à trois livres dix sous pièce, font vingt-deux mille cinq cent livres tournois, pose 22500 liv.

J'évalue les trois mille chameaux, à cinquante écus pièce, 450000 :-

Mille bœufs ne peuvent être estimés l'un portant l'autre moins de 80000 :-

Et cinq cent ânesses, à vingt francs l'ânesse, 10000 :-

Le tout se monte à 562500 :-

Sans compter tes meubles, bagues & joyaux.

J'ai été beaucoup plus riche que toi, & quoique j'aye perdu une grande partie de mon bien, & que je sois malade comme toi, je n'ai point murmuré contre Dieu, comme tes amis semblent te le reprocher quelquefois.

Je ne suis point du tout content de Satan, qui pour t'induire au péché & pour te faire oublier Dieu, demande la permission de t'ôter

ton bien & de te donner la galle. C'est dans cet état que les hommes ont toujours recours à la Divinité. Ce sont les gens heureux qui l'oublent. Satan ne connaissait pas assez le monde ; il s'est formé depuis ; & quand il veut s'assurer de quelqu'un, il en fait un fermier-général, ou quelque chose de mieux, s'il est possible. C'est ce que notre ami Pope nous a clairement montré dans l'histoire du chevalier Balaam.

Ta femme était une impertinente, mais tes prétendus amis Eliphaz natif de Thémán en Arabie, Baldad de Suez, & Sophar de Nahamath étaient bien plus insupportables qu'elle. Ils t'exhortent à la patience d'une manière à impatienter le plus doux des hommes. Ils te font de longs sermons plus ennuyeux que ceux que prêche le fourbe V.....e à Amsterdam : & le &c.

Il est vrai que tu ne fais ce que tu dis quand tu t'écries, mon Dieu ! *Suis-je une mer ou une baleine pour avoir été enfermé par vous comme dans une prison ?* mais tes amis n'en savent pas davantage quand ils te répondent, *que le jour ne peut reverdir sans humidité, & que l'herbe des prés ne peut croître sans eau.* Rien n'est moins consolant que cet axiome.

Sophar de Nahamath te reproche d'être un babillard, mais aucun de ces bons amis ne te prête un écu. Je ne t'aurais pas traité ainsi. Rien n'est plus commun que gens qui conseillent, rien de plus rare que ceux qui secourent. C'est bien la peine d'avoir trois amis pour n'en pas recevoir une goutte de bouillon quand

on est malade. Je m'imagine que quand Dieu t'eut rendu tes richesses & ta santé, ces éloquens personnages n'osèrent pas se présenter devant toi; aussi, *les amis de Job* ont passé en proverbe.

Dieu fut très mécontent d'eux, & leur dit tout net au chap. 42. *qu'ils sont ennuyeux & imprudens*; & il les condamne à une amende de sept taureaux & de sept bœufs pour avoir dit des sottises. Je les aurais condamnés pour n'avoir point secouru leur ami.

Je te prie de me dire s'il est vrai que tu vécus cent quarante ans après cette aventure. J'aime à voir que les honnêtes gens vivent longtems; mais il faut que les hommes d'aujourd'hui soient de grands fripons tant leur vie est courte.

Au reste le livre de Job est un des plus précieux de toute l'antiquité. Il est évident que ce livre est d'un Arabe qui vivait avant le tems ou nous plaçons Moïse. Il est dit qu'Eliphaz l'un des interlocuteurs est de Théma; c'est une ancienne ville d'Arabie. Baldad était de Suez autre ville d'Arabie; Sophar était de Nahamath, contrée d'Arabie encor plus orientale.

Mais ce qui est bien plus remarquable, & ce qui démontre que cette fable ne peut être d'un Juif, c'est qu'il y est parlé des trois constellations que nous nommons aujourd'hui l'Ourse, l'Orion & les Hiades. Les Hébreux n'ont jamais eu la moindre connaissance de l'astronomie, ils n'avaient pas même de mot pour exprimer cette science; tout ce qui regarde les

arts de l'esprit leur était inconnu jusqu'au terme de géométrie.

Les Arabes au contraire habitant sous des tentes, étant continuellement à portée d'observer les astres, furent peut-être les premiers qui réglèrent leurs années par l'inspection du ciel.

Une observation plus importante, c'est qu'il n'est parlé que d'un seul Dieu dans ce livre. C'est une erreur absurde d'avoir imaginé que les Juifs fussent les seuls qui reconnussent un Dieu unique; c'était la doctrine de presque tout l'Orient, & les Juifs en cela ne furent que des plagiaires comme ils le furent en tout.

Dieu dans le 38^e. chapitre parle lui-même à Job du milieu d'un tourbillon, & c'est ce qui a été imité depuis dans la Genèse. On ne peut trop répéter que les livres Juifs sont très nouveaux. L'ignorance & le fanatisme crient que le Pentateuque est le plus ancien livre du monde. Il est évident que ceux de Sanchoniaton, ceux de Thaut antérieurs de huit cent ans à ceux de Sanchoniaton; ceux du premier Zerdust, le Shasta, le Védam des Indiens que nous avons encor, les cinq Kings des Chinois, enfin le livre de Job, sont d'une antiquité beaucoup plus reculée qu'aucun livre Juif. Il est démontré que ce petit peuple ne put avoir des annales que lorsqu'il eut un gouvernement stable; qu'il n'eut ce gouvernement que sous ses Rois; que son jargon ne se forma qu'avec le tems d'un mélange de phénicien & d'arabe. Il y a des preuves incontestables que les
Phéni-

Phéniciens cultivaient les lettres très long-tems avant eux. Leur profession fut le brigandage & le courtage ; ils ne furent écrivains que par hazard. On a perdu les livres des Égyptiens & des Phéniciens ; les Chinois, les Brames, les Guèbres, les Juifs ont conservé les leurs. Tous ces monumens sont curieux ; mais ce ne sont que des monumens de l'imagination humaine dans lesquels on ne peut apprendre une seule vérité, soit physique, soit historique. Il n'y a point aujourd'hui de petit livre de physique, qui ne soit plus utile que tous les livres de l'antiquité.

Le bon Calmet ou Dom Calmet (car les bénédictins veulent qu'on leur donne du Dom) ce naïf compilateur de tant de rêveries & d'imbécillités, cet homme que sa simplicité a rendu si utile à quiconque veut rire des sottises antiques, rapporte fidèlement les opinions de ceux qui ont voulu deviner la maladie dont Job fut attaqué, comme si Job eût été un personnage réel. Il ne balance point à dire que Job avait la vérole, & il entasse passage sur passage à son ordinaire pour prouver ce qui n'est pas. Il n'avait pas lû l'histoire de la vérole par Astruc : car Astruc n'étant ni un père de l'Eglise ni un docteur de Salamanque, mais un médecin très savant, le bon homme Calmet ne savait pas seulement qu'il existât ; les moines compilateurs sont de pauvres gens.

(par un malade aux eaux d'Aix-la-Chapelle.)

 J O S E P H .

L'Histoire de Joseph, à ne la considérer que comme un objet de curiosité & littérature, est un des plus précieux monumens de l'antiquité, qui soient parvenus jusqu'à nous. Elle paraît être le modèle de tous les écrivains Orientaux; elle est plus attendrissante que l'Odyssée d'Homère; car un héros qui pardonne, est plus touchant que celui qui se venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers auteurs de ces fictions ingénieuses qui ont passé dans toutes les langues; mais je ne vois chez eux aucune aventure comparable à celle de Joseph. Presque tout en est merveilleux, & la fin peut faire répandre des larmes d'attendrissement. C'est un jeune homme de seize ans dont ses frères sont jaloux; il est vendu par eux à une caravane de marchands Ismaélites, conduit en Egypte, & acheté par un eunuque du Roi. Cet eunuque avait une femme, ce qui n'est point du tout étonnant; le Kislar-Aga eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un ferrail à Constantinople: on lui a laissé ses yeux & ses mains, & la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur. Les autres eunuques, à qui on n'a coupé que les deux accompagnemens de l'organe de la génération, employent encor souvent cet organe; & Putiphar à qui Joseph fut vendu, pouvait très bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de Putiphar devient amoureuse du jeune Joseph, qui fidèle à son maître & à son bienfaiteur, rejette les empressements de cette femme. Elle en est irritée, & accuse Joseph d'avoir voulu la séduire. C'est l'histoire d'Hippolite & de Phèdre, de Bellérophon & de Sténobée, d'Hebrus & de Damasippe, de Tanis & de Péribée, de Mirtil & d'Hipodamie, de Pélée & de Demenette.

Il est difficile de savoir quelle est l'originale de toutes ces histoires; mais chez les anciens auteurs Arabes, il y a un trait touchant l'aventure de Joseph & de la femme de Putiphar, qui est fort ingénieux. L'auteur suppose que Putiphar incertain entre sa femme & Joseph, ne regarda pas la tunique de Joseph que sa femme avait déchirée comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme; Joseph disait qu'elle lui avait déchiré & ôté sa tunique en présence de l'enfant; Putiphar consulta l'enfant dont l'esprit était fort avancé pour son âge; l'enfant dit à Putiphar, regardez si la tunique est déchirée par devant ou par derrière; si elle l'est par devant, c'est une preuve que Joseph a voulu prendre par force votre femme qui se défendait; si elle l'est par derrière, c'est une preuve que votre femme courait après lui. Putiphar, grâce au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de son esclave. C'est ainsi que cette aventure est rapportée dans l'Alcoran d'après l'ancien auteur Arabe. Il ne s'embarasse point de nous instruire à qui

appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'esprit. Si c'était un fils de la Putiphar, Joseph n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoi qu'il en soit, Joseph, selon la Genèse, est mis en prison, & il s'y trouve en compagnie de l'échançon & du panetier du Roi d'Égypte. Ces deux prisonniers d'Etat rêvent tous deux pendant la nuit; Joseph explique leurs songes, il leur prédit que dans trois jours l'échançon rentrera en grace, & que le panetier sera pendu, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après le Roi d'Égypte rêve aussi; son échançon lui dit qu'il y a un jeune Juif en prison, qui est le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves; le Roi fait venir le jeune homme, qui lui prédit sept années d'abondance, & sept années de stérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'histoire, pour voir de quelle prodigieuse antiquité est l'interprétation des songes. Jacob avait vu en songe l'échelle mystérieuse au haut de laquelle était Dieu lui-même: il apprit en songe une méthode de multiplier les troupeaux; méthode qui n'a jamais réussi qu'à lui. Joseph lui-même avait appris par un songe qu'il dominerait un jour sur ses frères. Abimélec, longtems auparavant, avait été averti en songe que Sara était femme d'Abraham. (Voyez l'article *Songe.*)

Revenons à Joseph. Dès qu'il eut expliqué le songe de Pharaon, il fut sur le champ pre-

mier ministre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un Roi, même en Asie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. Pharaon fit épouser à Joseph une fille de Putiphar. Il est dit, que ce Putiphar était grand-prêtre d'Héliopolis; ce n'était donc pas l'eunuque son premier maître; ou si c'était lui, il avait eneor certainement un autre titre que celui de grand-prêtre, & sa femme avait été mère plus d'une fois.

Cependant, la famine arriva, comme Joseph l'avait prédit, & Joseph pour mériter les bonnes grâces de son Roi, força tout le peuple à vendre ses terres à Pharaon, & toute la nation se fit esclave pour avoir du bled. C'est-là apparemment l'origine du pouvoir despotique. Il faut avouer que jamais Roi n'avait fait un meilleur marché; mais aussi le peuple ne devait guères bénir le premier ministre.

Enfin, le père & les frères de Joseph eurent aussi besoin de bled, car *la famine désolait alors toute la terre*. Ce n'est pas la peine de raconter ici comment Joseph reçut ses frères, comment il leur pardonna & les enrichit. On trouve dans cette histoire tout ce qui constitue un poème épique intéressant; exposition, nœud, reconnaissance, péripétie, & merveilleux. Rien n'est plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme Jacob père de Joseph répondit à Pharaon, doit bien frapper ceux qui savent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le Roi. J'ai cent trente ans, dit le vieillard, &

je n'ai pas eu encor un jour heureux dans ce court pèlerinage.

J U D É E.

JE n'ai pas été en Judée, Dieu merci, & je n'irai jamais. J'ai vû des gens de toute nation qui en font revenus. Ils m'ont tous dit que la situation de Jérusalem est horrible; que tout le pays d'alentour est pierreux; que les montagnes sont pelées; que le fameux fleuve du Jourdain n'a pas plus de quarante-cinq pieds de largeur, que le seul bon canton de ce pays est Jérico. Enfin ils parlent tous comme parlait St. Jérôme qui demeura si longtems dans Bethléem, & qui peint cette contrée comme le rebut de la nature. Il dit qu'en été il n'y a pas seulement d'eau à boire. Ce pays cependant devait paraître aux Juifs un lieu de délices en comparaison des déserts dont ils étaient originaires. Des misérables qui auraient quitté les Landes pour habiter quelques montagnes du Lampourdan vanteraient leur nouveau séjour, & s'ils espéraient pénétrer jusques dans les belles parties du Languedoc, ce serait-là pour eux la terre promise.

Voilà précisément l'histoire des Juifs. Jérico, Jérusalem sont Toulouse & Montpellier, & le désert de Sinä est le pays entre Bordeaux & Bayonne.

Mais si le Dieu qui conduisait les Juifs, vou-

fait leur donner une bonne terre, si ces malheureux avaient en effet habité l'Égypte, que ne les laissait-il en Égypte ? à cela on ne répond que par des phrases théologiques.

La Judée, dit-on, était la terre promise. Dieu dit à Abraham ; *Je vous donnerai tout ce pays depuis le fleuve d'Égypte jusqu'à l'Euphrate.* (Genèse chap. 15.)

Hélas mes amis ! vous n'avez jamais eu ces rivages fertiles de l'Euphrate & du Nil. On s'est moqué de vous. Les maîtres du Nil & de l'Euphrate ont été tour-à-tour vos maîtres. Vous avez été presque toujours esclaves. Promettre & tenir sont deux, mes pauvres Juifs. Vous avez un vieux rabin qui en lisant vos sages prophéties qui vous annoncent une terre de miel & de lait, s'écria qu'on vous avait promis plus de beurre que de pain. Savez-vous bien que si le grand Turc m'offrait aujourd'hui la seigneurie de Jérusalem, je n'en voudrais pas ?

Frédéric second en voyant ce détestable pays, dit publiquement que Moïse était bien mal avisé de mener sa compagnie de lépreux ; que n'allait-il à Naples, disait Frédéric. Adieu, mes chers Juifs ; je suis fâché que terre promise soit terre perdue.

(par le Baron de Broukans.)

JULIEN LE PHILOSOPHE

EMPEREUR ROMAIN.

ON rend quelquefois justice bien tard. Deux ou trois auteurs ou mercenaires, ou fanatiques parlent du barbare & de l'efféminé Constantin comme d'un Dieu, & traitent de scélérat le juste, le sage, le grand Julien. Tous les auteurs copistes des premiers, répètent la flatterie & la calomnie; elles deviennent presque un article de foi. Enfin, le tems de la saine critique arrive; & au bout de quatorze cent ans des hommes éclairés revoient le procès que l'ignorance avait jugé. On voit dans Constantin un heureux ambitieux qui se moque de Dieu & des hommes. Il a l'insolence de feindre que Dieu lui a envoyé dans les airs une enseigne qui lui assure la victoire. Il se baigne dans le sang de tous ses parens, & il s'endort dans la mollesse; mais il était chrétien, on le canonisa.

Julien est sobre, chaste, désintéressé, vaoureux, clément, mais il n'était pas chrétien, on l'a regardé longtems comme un monstre.

Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, les monumens, les écrits de Julien & ceux de ses ennemis, on est forcé de reconnaître que s'il n'aimait pas le christianisme, il fut excusable de haïr une secte souillée du sang de toute sa famille; qu'ayant été persécuté, emprisonné,

exilé, menacé de mort par les Galiléens sous le règne du barbare Constance, il ne les persécuta jamais; qu'au contraire, il pardonna à dix soldats chrétiens qui avaient conspiré contre sa vie. On lit ses lettres, & on admire. *Les Galiléens, dit-il, ont souffert sous mon prédécesseur l'exil & les prisons; on a massacré réciproquement ceux qui s'appellent tour-à-tour hérétiques. J'ai rappelé leurs exilés, élargi leurs prisonniers; j'ai rendu leurs biens aux proscrits; je les ai forcés de vivre en paix. Mais telle est la fureur inquiète des Galiléens qu'ils se plaignent de ne pouvoir plus se dévorer les uns les autres.* Quelle lettre! quelle sentence portée par la philosophie contre le fanatisme persécuteur!

Enfin en discutant les faits on a été obligé de convenir que Julien avait toutes les qualités de Trajan, hors le goût si longtems pardonné aux Grecs & aux Romains; toutes les vertus de Caton, mais non pas son opiniâtreté & sa mauvaise humeur; tout ce qu'on admira dans Jules César, & aucun de ses vices; il eut la continence de Scipion. Enfin il fut en tout égal à Marc-Aurèle le premier des hommes.

On ose plus répéter aujourd'hui après le calomniateur Théodoret, qu'il immola une femme dans le temple de Carres pour se rendre les Dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jeta de sa main quelques gouttes de son sang au ciel, en disant à Jésus-Christ, Tu as vaincu Galiléen, comme s'il eût combattu contre Jésus en faisant la guerre aux Per-

ses; comme si ce philosophe qui mourut avec tant de résignation, avait reconnu Jésus; comme s'il eût cru que Jésus était en l'air, & que l'air était le ciel! ces inepties de gens qu'on appelle pères de l'Eglise, ne se répètent plus aujourd'hui.

On est enfin réduit à lui donner des ridicules, comme faisaient les citoyens frivoles d'Antioche. On lui reproche sa barbe mal peignée & la manière dont il marchait. Mais, Monsieur l'Abbé de la Bléterie, vous ne l'avez pas vu marcher, & vous avez lu ses lettres & ses loix, monumens de ses vertus. Qu'importe qu'il eût la barbe sale & la démarche précipitée, pourvu que son cœur fût magnanime & que tous ses pas tendissent à la vertu.

Il reste aujourd'hui un fait important à examiner. On reprocha à Julien d'avoir voulu faire mentir la prophétie de Jésus-Christ en rebâtissant le temple de Jérusalem. On dit qu'il sortit de terre des feux qui empêchèrent l'ouvrage. On dit que c'est un miracle, & que ce miracle ne convertit ni Julien, ni Alipius intendant de cette entreprise, ni personne de sa cour, & là-dessus l'Abbé de la Bléterie s'exprime ainsi. » Lui & les philosophes de sa cour mirent sans doute en œuvre ce qu'ils savaient de physique pour dérober à la Divinité un prodige si éclatant. La nature fut toujours la ressource des incrédules, mais elle sert la religion si à propos qu'ils devraient au moins la soupçonner de collusion. Premièrement, il n'est pas vrai qu'il soit dit

dans l'Évangile que jamais le temple juif ne ferait rebâti. L'Évangile de Matthieu, écrit visiblement après la ruine de Jérusalem par Titus, prophétise, il est vrai, qu'ils ne resterait pas pierre sur pierre de ce temple de l'Iduméen Hérode, mais aucun Évangéliste ne dit qu'il ne fera jamais rebâti.

Secondement, qu'importe à la Divinité qu'il y ait un temple juif, ou un magasin, ou une mosquée au même endroit où les Juifs tuaient des bœufs & des vaches ?

Troisièmement, on ne fait pas si c'est de l'enceinte des murs de la ville, ou de l'enceinte du temple que partirent ces prétendus feux qui, selon quelques-uns, brûlaient les ouvriers. Mais on ne voit pas pourquoi Jésus aurait brûlé les ouvriers de l'Empereur Julien, & qu'il ne brûla point ceux du Calife Omar qui longtems après bâtit une mosquée sur les ruines du temple ; ni ceux du grand Saladin qui rétablit cette même mosquée. Jésus avait-il tant de prédilection pour les mosquées des Musulmans ?

Quatrièmement, Jésus ayant prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre dans Jérusalem, n'avait pas empêché de la rebâtir.

Cinquièmement, Jésus a prédit plusieurs choses dont Dieu n'a pas permis l'accomplissement ; il a prédit la fin du monde & son avènement dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, à la fin de la génération qui vivait alors. Cependant, le monde dure encor, & durera vraisemblablement assez longtems. (*Luc. I. chap. 2.*)

Sixièmement, si Julien avait écrit ce miracle, je dirais qu'on l'a trompé par un faux rapport ridicule ; je croirais que les chrétiens ses ennemis mirent tout en œuvre pour s'opposer à son entreprise, qu'ils tuèrent les ouvriers, & firent accroire que ces ouvriers étaient morts par miracle. Mais Julien n'en dit mot. La guerre contre les Perses l'occupait alors. Il différa pour un autre tems l'édification du temple, & il mourut avant de pouvoir commencer l'édifice.

Septièmement, ce prodige est rapporté dans Ammien Marcellin qui était payen. Il est très possible que ce soit une interpolation des chrétiens ; on leur en a reproché tant d'autres qui ont été avérées.

Mais il n'est pas moins vraisemblable que dans un tems où on ne parlait que de prodiges & de contes des forciers, Ammien Marcellin ait rapporté cette fable sur la foi de quelque esprit crédule. Depuis Tite-Live jusqu'à de Thou inclusivement, toutes les histoires sont infectées de prodiges.

Huitièmement, si Jésus faisait des miracles, serait-ce pour empêcher qu'on ne rebâtît un temple où lui-même sacrifia, & où il fut circoncis, ne ferait-il pas des miracles pour rendre chrétiens tant de nations qui se moquent du Christianisme, ou plutôt, pour rendre plus doux & plus humains ses chrétiens qui depuis Arius & Athanase jusqu'aux Roland & aux Cavalier des Cévennes ont versé des torrens de sang, & se sont conduits en cannibales ?

De-là je conclus que la nature n'est point en collusion avec le Christianisme, comme le dit la Bléterie; mais que la Bléterie est en collusion avec des contes de vieilles, comme dit Julien, *Quibus cum stolidis aniculis negotium erat.*

La Bléterie, après avoir rendu justice à quelques vertus de Julien, finit pourtant l'histoire de ce grand-homme, en disant que sa mort fut en effet de la vengeance divine. Si cela est, tous les héros morts jeunes depuis Alexandre jusqu'à Gustave-Adolphe, ont donc été punis de Dieu. Julien mourut de la plus belle des morts en poursuivant ses ennemis après plusieurs victoires. Jovien qui lui succéda régna bien moins longtems que lui, & régna avec honte. Je ne vois point la vengeance divine, & je ne vois plus dans la Bléterie qu'un déclamateur de mauvaise foi; mais où sont les hommes qui osent dire la vérité?

Le Stoïcien Libanius fut un de ces hommes rares; il célébra le brave & clément Julien devant Théodose le meurtrier des Theffaloniens; mais le-Beau & la Bléterie tremblent de le louer devant des habitués de paroisse.

(Tiré de Mr. Boulanger.)

DU JUSTE ET DE L'INJUSTE.

QUI nous a donné le sentiment du juste & de l'injuste? Dieu, qui nous a donné un cerveau & un cœur. Mais quand votre raison vous apprend-elle qu'il y a vice & vertu? quand elle nous apprend que deux & deux font quatre. Il n'y a point de connaissance innée, par la raison qu'il n'y a point d'arbre qui porte des feuilles & des fruits en sortant de la terre. Rien n'est ce qu'on appelle inné, c'est-à-dire, né développé: mais, répétons-le encore, Dieu nous fait naître avec des organes qui à mesure qu'ils croissent nous font sentir tout ce que notre espèce doit sentir pour la conservation de cette espèce.

Comment ce mystère continuel s'opère-t-il? dites-le-moi, jaunes habitans des îles de la Sonde, noirs Africains, imberbes Canadiens, & vous Platons, Cicérons, Epictètes. Vous sentez tous également qu'il est mieux de donner le superflu de votre pain, de votre ris ou de votre manioc au pauvre qui vous le demande humblement, que de le tuer ou de lui crever les deux yeux. Il est évident à toute la terre qu'un bienfait est plus honnête qu'un outrage, que la douceur est préférable à l'emportement.

Il ne s'agit donc plus que de nous servir de notre raison pour discerner les nuances de l'honnête & du deshonnête. Le bien & le mal

font souvent voisins ; nos passions les confondent : qui nous éclairera ? nous-mêmes quand nous sommes tranquilles. Quiconque a écrit sur nos devoirs a bien écrit dans tous les pays du monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec sa raison. Ils ont tous dit la même chose : Socrate & Epicure, Confutzée & Cicéron, Marc-Antonin & Amurath second ont eu la même morale.

Redisons tous les jours à tous les hommes, La morale est une, elle vient de Dieu ; les dogmes sont différens, ils viennent de nous.

Jésus n'enseigna aucun dogme métaphysique, il n'écrivit point de cahiers théologiques ; il ne dit point, Je suis consubstantiel, j'ai deux volontés & deux natures avec une seule personne ; il laissa aux cordeliers & aux jacobins qui devaient venir douze cent ans après lui, le soin d'argumenter pour savoir si sa mère a été conçue dans le péché originel ; il n'a jamais dit que le mariage est le signe visible d'une chose invisible ; il n'a pas dit un mot de la grace concomitante ; il n'a institué ni moines ni inquisiteurs ; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourd'hui.

Dieu avait donné la connaissance du juste & de l'injuste dans tous les tems qui précéderent le Christianisme. Dieu n'a point changé & ne peut changer : le fond de notre ame, nos principes de raison & de morale seront éternellement les mêmes. De quoi servent à la vertu des distinctions théologiques, des dogmes fondés sur ces distinctions, des persécu-

384 DU JUSTE ET DE L'INJUSTE.

tions fondées sur ces dogmes? La nature effrayée & soulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares, crie à tous les hommes, Soyez justes, & non des sophistes persécuteurs.

Vous lisez dans le *Sadder*, qui est l'abrégé des loix de Zoroastre, cette sage maxime. Quand il est incertain si une action qu'on te propose est juste ou injuste, abstien-toi. Qui jamais a donné une règle plus admirable? quel législateur a mieux parlé? Ce n'est pas là le système des opinions probables inventé par des gens qui s'appellaient *la société de Jésus*.

Fin de la première partie.



TABLE

TABLE

Des Articles contenus dans cette première Partie.

<i>P</i> réface de l'édition qui a précédé celle-ci immédiatement.	pag. 5.
<i>Abbé.</i>	9.
<i>Abraham.</i>	II.
<i>Adam.</i>	16.
<i>Ame.</i>	17.
<i>Amitié.</i>	29.
<i>Amour.</i>	30.
<i>Amour nommé Socratique.</i>	33.
<i>Amour-propre.</i>	37.
<i>Ange.</i>	39.
<i>Antitrinitaires.</i>	42.
<i>Antropofages.</i>	46.
<i>Apis.</i>	49.
<i>Apocalypse.</i>	51.
<i>Arius.</i>	54.
<i>Athée, Athéisme.</i> Section première.	58.
<i>Athée, Athéisme.</i> Section seconde.	70.
<i>Babel.</i>	71.
<i>Batême.</i>	73.

386 TABLE DES ARTICLES.

Ideé des Unitaires rigides sur le <i>Batême</i> . p.	76.
<i>Beau</i> , <i>Beauté</i> .	78.
<i>Bêtes</i> .	79.
<i>Bien</i> . <i>Souverain bien</i> .	82.
<i>Bien</i> . (<i>Tout est</i>)	84.
<i>Bornes de l'esprit humain</i>	92.
<i>Caractère</i> .	93.
<i>Carême</i> . Questions sur le <i>Carême</i> .	96.
<i>Catéchisme Chinois</i> .	98.
—— du <i>Curé</i> .	128.
—— du <i>Japonois</i> .	134.
—— du <i>Jardinier</i> .	142.
<i>Certain</i> , <i>Certitude</i> .	147.
<i>Chaîne des Etres créés</i> .	150.
<i>Chaîne des événemens</i> .	153.
<i>Chine</i> . (<i>de la</i>)	157.
<i>Christianisme</i> . Recherches historiques sur le <i>Christianisme</i> .	162.
<i>Ciel (le) des Anciens</i> .	198.
<i>Circoncision</i> .	204.
<i>Conciles</i> .	209.
<i>Confession</i> .	215.
<i>Convulsions</i> .	217.
<i>Corps</i> .	219.
<i>Crédo</i> .	222.

TABLE DES ARTICLES. 387

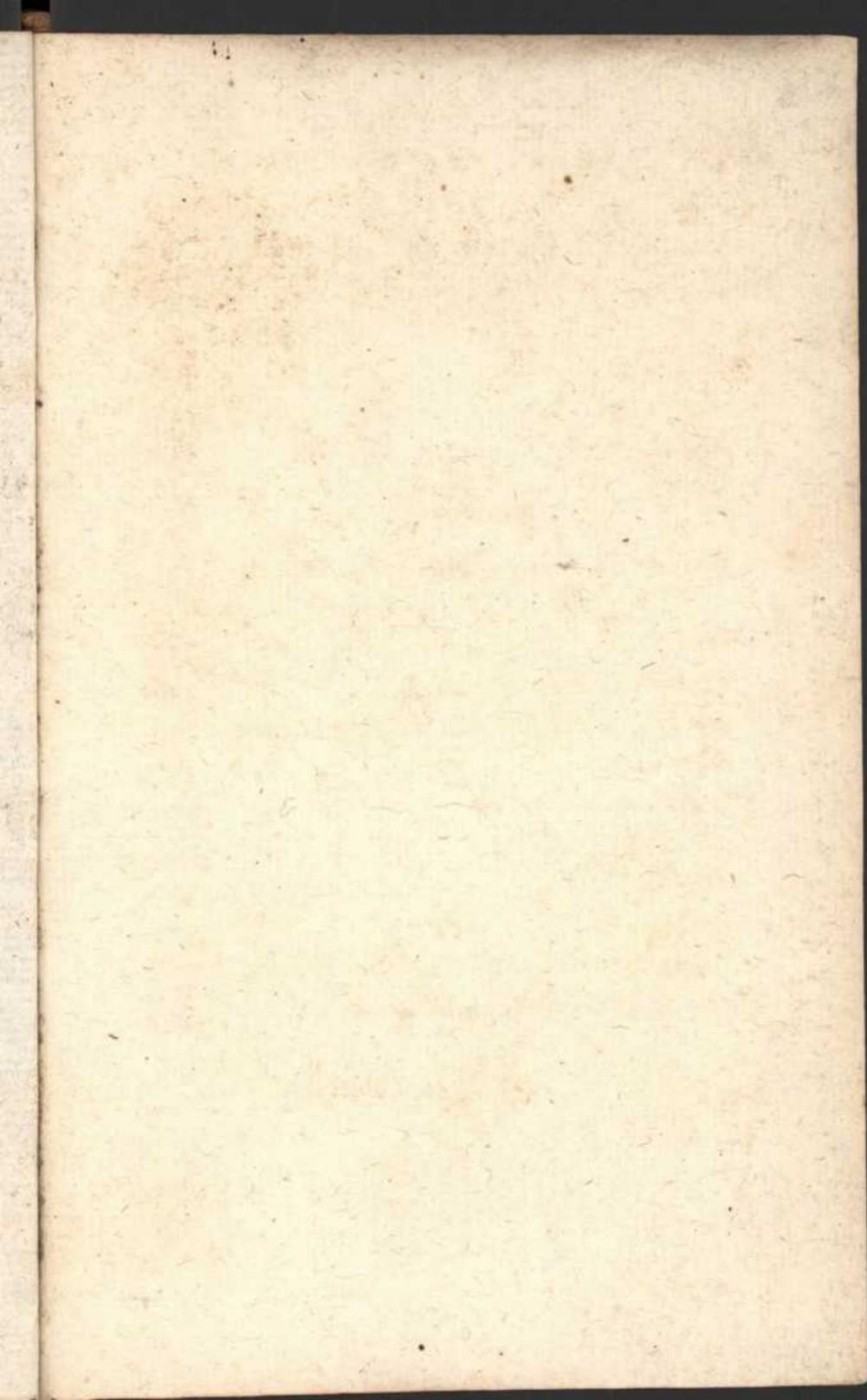
<i>Critique.</i>	pag. 226.
<i>David.</i>	233.
<i>Délits (des) locaux.</i>	237.
<i>Destin.</i>	239.
<i>Dieu.</i>	244.
<i>Divinité de Jésus.</i>	249.
<i>Dogmes.</i>	250.
<i>Egalité.</i>	254.
<i>Enfer.</i>	258.
<i>Entousiasme.</i>	262.
<i>Esprit faux.</i>	264.
<i>Etats, Gouvernemens. Quel est le meilleur?</i>	267.
<i>Evangile.</i>	273.
<i>D'Ezéchiel. De quelques passages singuliers de ce Prophète, & de quelques usages anciens.</i>	275.
<i>Fables.</i>	281.
<i>Fanatisme.</i>	283.
<i>Fausseté des vertus humaines.</i>	286.
<i>Fin. Causes finales.</i>	288.
<i>Foi.</i>	291.
<i>Foy.</i>	293.

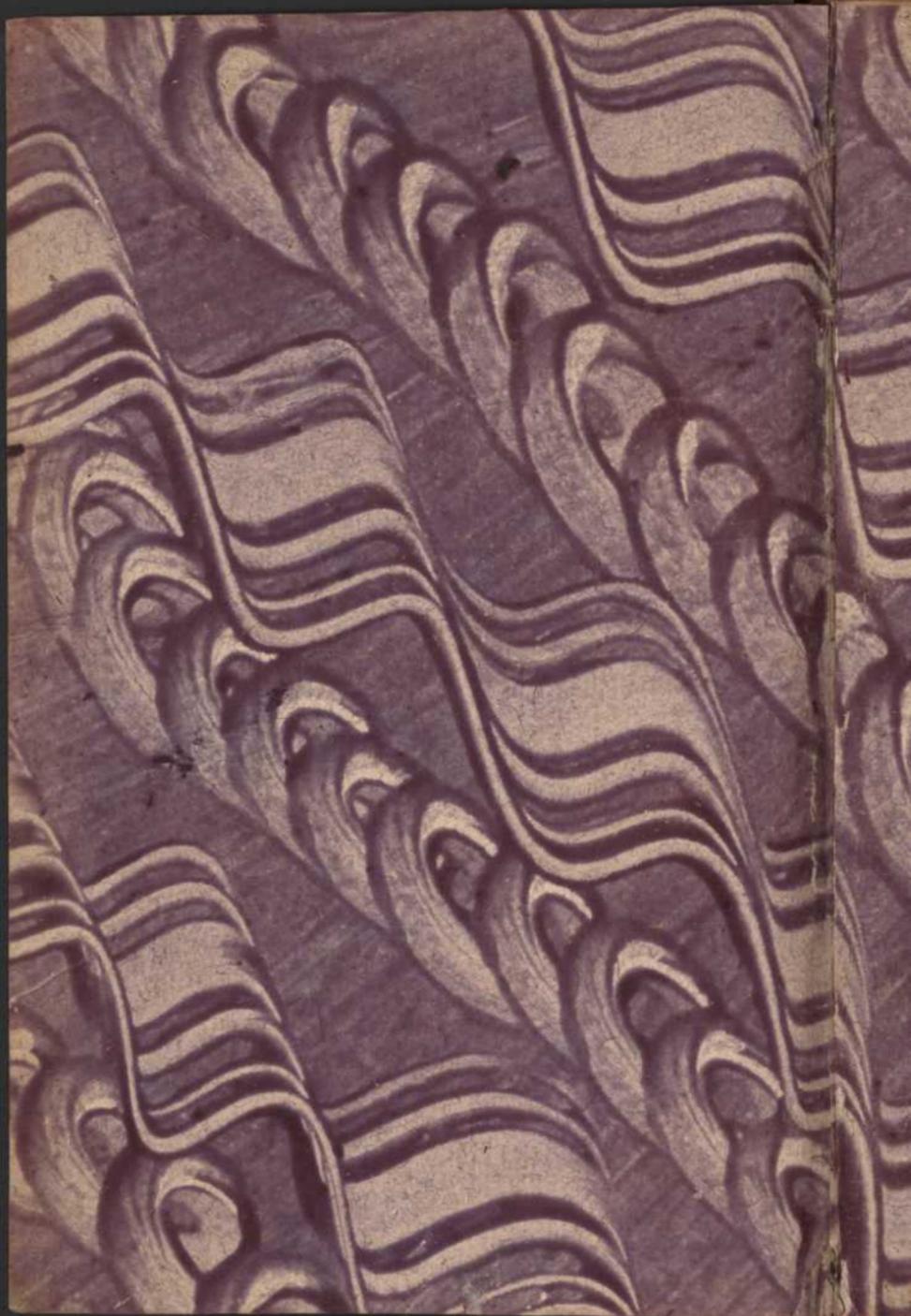
388 TABLES DES ARTICLES.

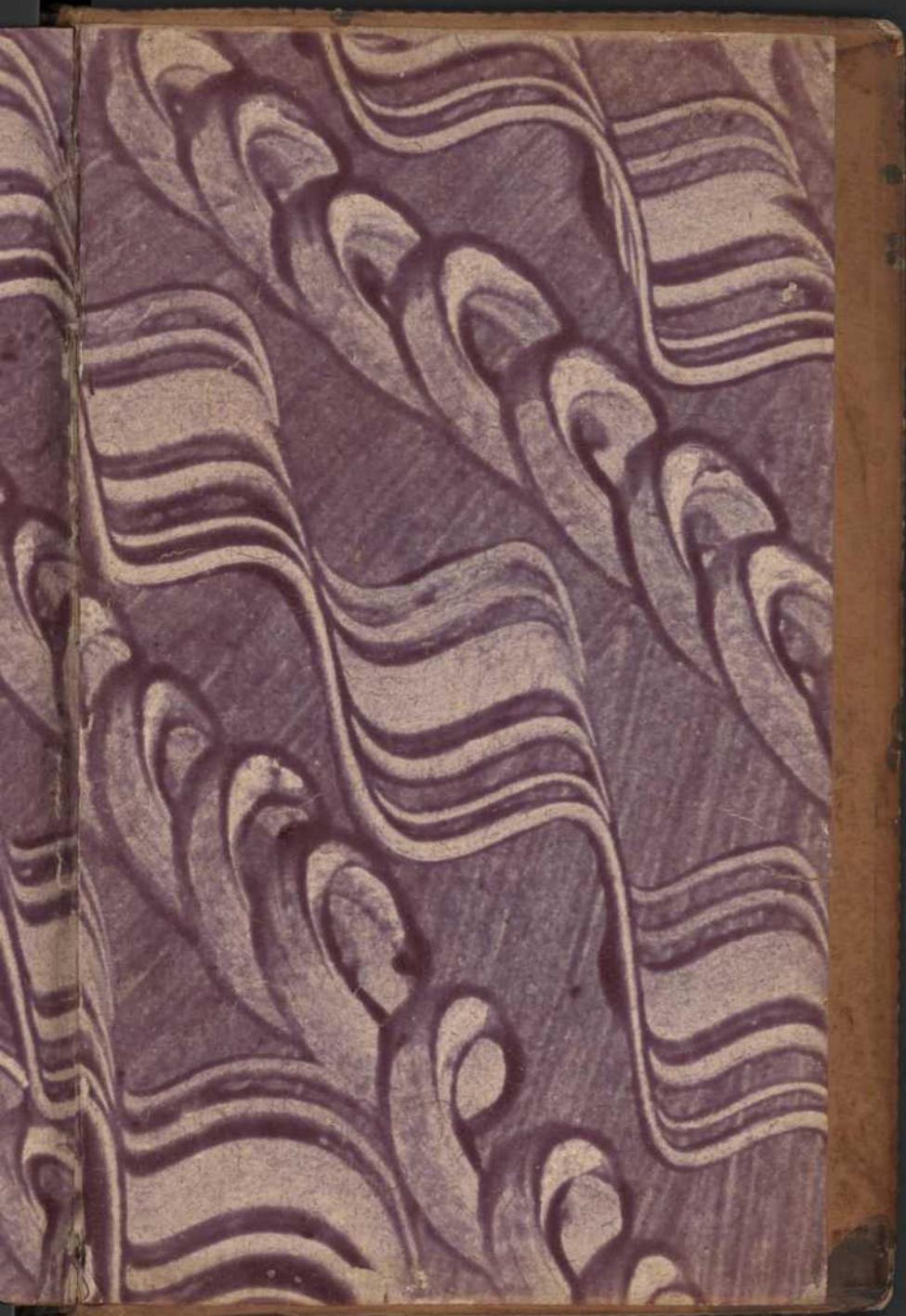
<i>Folie.</i>	pag.	295.
<i>Fraude.</i> S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple ?		298.
<i>Genèse.</i>		304.
<i>Gloire.</i>		321.
<i>Grace.</i>		322.
<i>Guerre.</i>		326.
<i>Histoire des Rois Juifs, & Paralipomènes.</i>		331.
<i>Idée.</i>		333.
<i>Idole, Idolâtre, Idolâtrie.</i>		336.
<i>Jephté, ou des sacrifices du sang humain.</i>		356.
<i>Inondation.</i>		357.
<i>Inquisition.</i>		359.
<i>Job.</i>		364.
<i>Joseph.</i>		370.
<i>Judée.</i>		374.
<i>Julien le philosophe, Empereur Romain.</i>		376.
<i>Du Juste & de l'Injuste.</i>		382.

Fin de la Table.

Poz. ks. inw. 5019/46







XXVIII

**Wydawnictwa
do 1945 r.**

Biblioteka Gł. AP w Siedlcach

nr inw.: KG - 49161



49161

